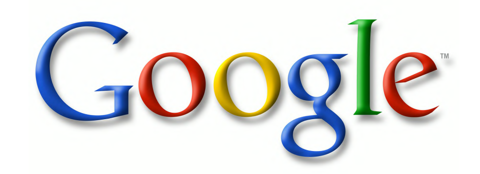
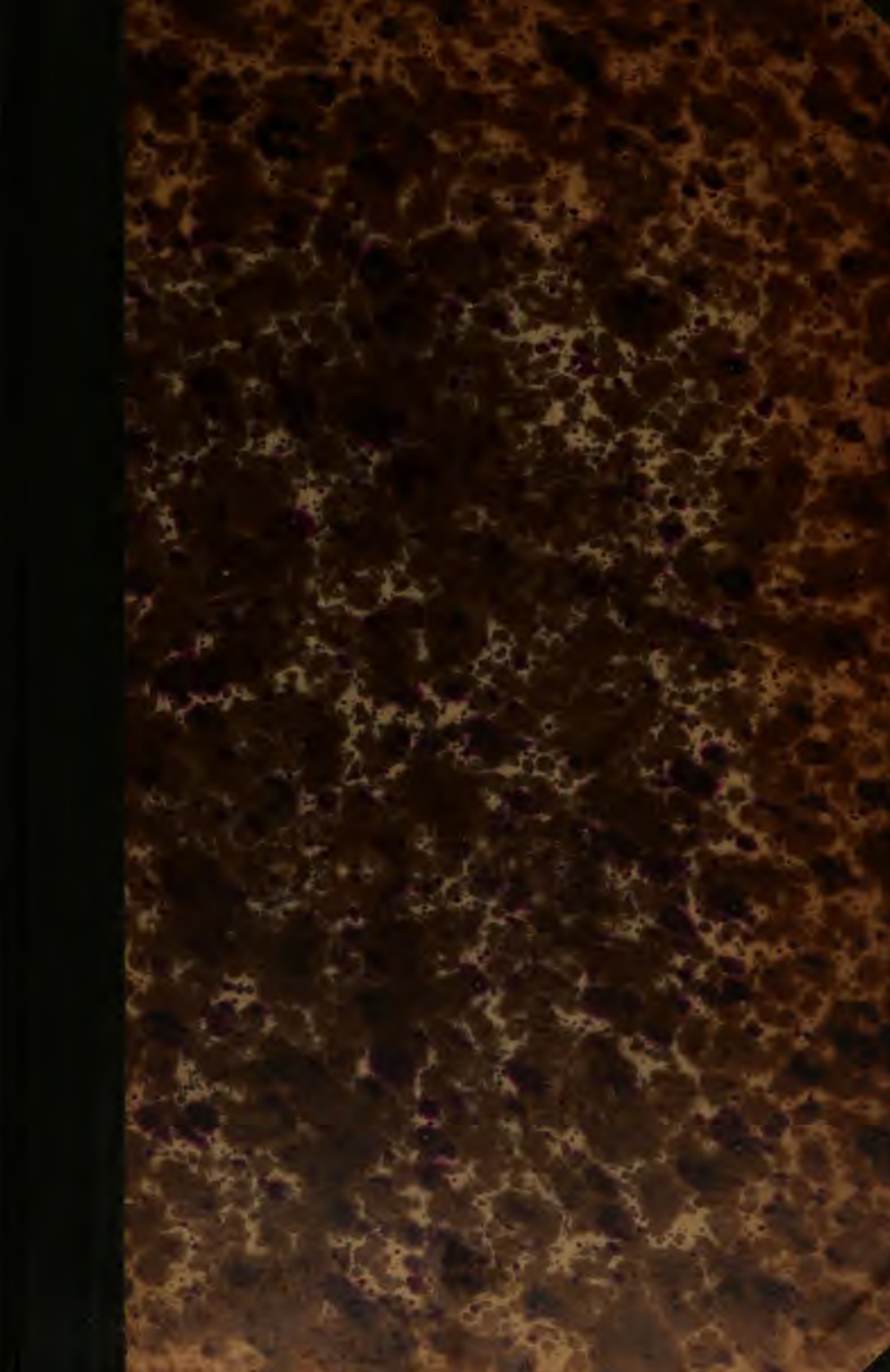
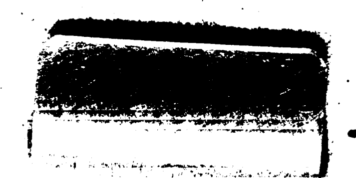





Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

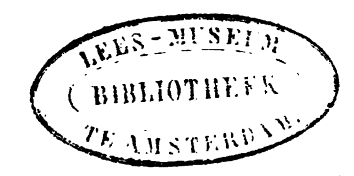


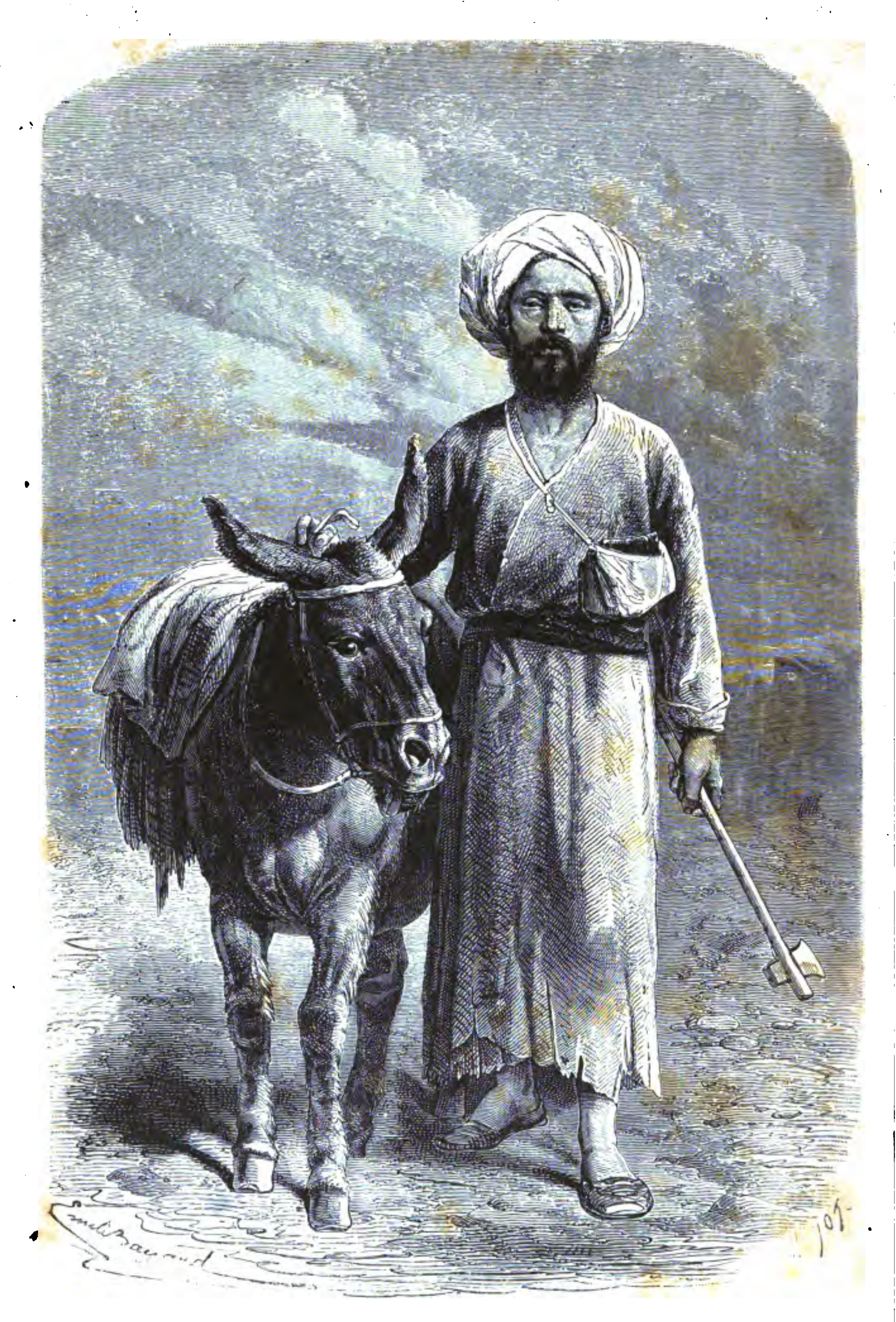
ARMINIUS VAMBÉRY

VOYAGES D'UN FAUX DERVICHE

DANS L'ASIE CENTRALE

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND, PAR LES PLATEAUX DÉSERTS





ARMINIUS VAMBÉRY

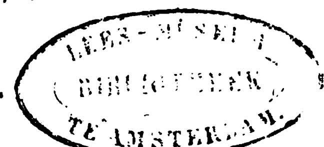
BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ARMINIUS VAMBÉRY

VOYAGES D'UN FAUX DERVICHE
DANS L'ASIE CENTRALE
DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND

ABRÉGÉS PAR H. VATTEMARE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1879



ARMINIUS VAMBÉRY

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

L'ASIE CENTRALE

HISTOIRE — POPULATION — MŒURS ET COUTUMES

Le grand plateau de l'Asie centrale, qui a fait l'objet du voyage d'Arminius Vambéry, est englobé entre la Russie d'Asie, la Chine, l'Afghanistan, la Perse et la mer Caspienne. Cette portion du continent, génériquement désignée sous le nom de Turkestan[1], comprend les khanats de Khiva et de Bokhara. Elle est arrosée par deux grands affluents du lac Aral, l'Amoû-Daria ou Dji-houn (ancien Oxus) et le Sir-Daria ou Si-houn (ancien Iaxarte).

La vallée du premier sépare les homicides déserts des Sables noirs et des Sables rouges, conduit à la vallée hindoue du Pendjab et donne accès sur le plateau central de l'Asie. Celle du second ouvre des communications avec le nord du Turkestan.

C'est le long de ces cours d'eau que, depuis l'antiquité la

1. Elle est encore désignée sous le nom de *Touran*, pays des peuples nomades ou errants, par opposition à *Iran* (la Perse), pays des peuples sédentaires.

plus reculée, se sont dirigées les émigrations, les caravanes et les invasions.

Les territoires arrosés par les eaux courantes sont des suites d'oasis d'une exubérante fertilité, qu'enveloppent les plus affreux déserts.

Dans ces berceaux de verdure, qu'ornaient les fleurs et qu'enrichissaient les grains et les fruits, se sont réunies les populations sédentaires, qui y voulaient par l'agriculture se procurer les moyens de vivre dans le bien-être et dans l'aisa.

Sur les sables ont erré les pasteurs abreuvant leurs troupeaux de source en source, jaloux de la prospérité des sédentaires, et devenant brigands pour s'approprier sans labeur les richesses amassées, les récoltes serrées, en dépouillant par le pillage ceux qui avaient travaillé et qui même pouvaient, si on les y forçait, travailler pour des maîtres comme ils l'avaient librement fait pour eux-mêmes.

Afin d'échapper à ces violences des nomades, les sédentaires ont ici comme partout préparé des refuges, vastes enceintes où ils pouvaient serrer leurs familles et leurs troupeaux, lieux d'échanges, marchés à l'abri des trahisons, camps fortifiés qu'ils pouvaient défendre.

L'origine de ces populations n'est pas clairement indiquée par la Bible, et c'est par des hypothèses assez arbitraires que l'habitacle de Magog, l'un des fils de Japhet, est placé à l'est de la mer Caspienne. Quant aux autres, Madaï est mis au sud de la même mer, à l'ouest de laquelle on distribue, jusque dans la péninsule hellénique, Gomer, Thubal, Mosoch, Thiras et Javan.

En se fondant sur l'étude des langues pour remonter à ces époques antéhistoriques, la science a, de son côté, indiqué ce pays comme le perpétuel champ de bataille des Touraniens et des Aryens. Or, les uns sont les nomades, et les autres les sédentaires.

A présent, les Ouzbegs, les Kirghis, les Mongols, les Tartares, enfin les Turkomans, sont les peuples touraniens de la région. En France, ils sont représentés par les Basques ou Escualdunacs, débris, suivant Rawlinson, des populations qu'ont refoulées, puis acculées dans des coins, les invasions des Iraniens. Dans le Turkestan, les rameaux de cette famille vivent séparés les uns des autres. Quoique habitant, depuis des siècles, immédiatement auprès des Ouzbegs, les Turkomans n'ont adopté ni les mœurs ni les coutumes de leurs voisins; ils évitent tout rapport avec eux et, bien qu'issus d'une souche commune, bien que parlant la même langue, ils se conduisent de telle façon qu'un Ouzbeg leur est peut-être plus étranger qu'un Hottentot ne l'est à un Européen.

Les Aryens se sont partagés en deux grandes souches : l'Hindoue, qui a converti au brahmanisme et au bouddhisme les hommes jaunes de l'Asie méridionale et orientale, puis qui a passé dans l'Amérique occidentale; l'Iranienne, qui a peuplé l'Europe et a colonisé l'Amérique orientale. En France, les plus purs descendants des Aryas seraient les bas Bretons, reste de la plus antique immigration, peu à peu poussée en avant, puis refoulée aussi sur les extrémités du littoral européen par les invasions successives des Iraniens. Dans le Turkestan, ces derniers, sous la désignation de Sarts, à Khiva, et de Tadjiks, à Bokhara, forment le fond de la population sédentaire des oasis et des villes.

De nos jours, les Perses nomment encore leur pays l'Iran, tandis qu'il appellent Touran le Turkestan.

La Boukharie, suivant les conclusions actuelles de la science, est la patrie des Aryas.

L'Asie centrale a une longueur de 6 200 kilomètres sur une largeur moyenne de 2 000 à 2 200 kilomètres.

Cette région est d'autant plus intéressante à étudier que, comme il vient d'être dit, les plus vieilles traditions historiques en font partir les émigrations aryennes qui ont peuplé notre

continent, si bien que l'on ne connaît pas aujourd'hui en Europe un peuple vivant ni un langage parlé qui ne vienne d'Asie.

C'est dans cette contrée, dont un des plateaux, limitrophe de la Chine, porte le nom significatif de Toit du monde, qu'ont été conservés, par l'écriture, les premiers souvenirs de la civilisation des hommes blancs; c'est là que se retrouvent les origines de nos idées, de nos religions et de nos gouvernements.

En remontant à près de quatre mille ans, l'histoire nous montre le Sémite[1] Ninus, que l'abréviateur de Trogue Pompée, Justin, accuse d'avoir le premier voulu faire des conquêtes durables. Contemporain, suivant le même Justin, de ce Zoroastre qui peut être né aussi bien treize que six siècles avant Jésus-Christ, Ninus vient, avec l'aide de Sémiramis, prendre « la mère des cités[2] ». Balkh pouvait alors dépasser en importance Ninive et Babylone, que Ninus et

1. Les Sémites ont peuplé une partie de l'Asie. Ils sont issus de Sem, fils aîné de Noé. Il eut cinq fils, Elam, Assar, Arphaxad, Lud et Aram, qui furent les pères de grands peuples (Elamites, Assyriens, Mèdes, Chaldéens, Mésopotamiens). Abraham descend d'Arphaxad.

2. Belkh, que nous écrivons ordinairement Balkh, est considérée dans l'Asie centrale comme la plus ancienne des villes, et c'est de là que lui vient cette dénomination de « mère des cités », qui lui est commune avec notre Alesia gauloise. Il est d'ailleurs certain que Bactra ou Zariaspa, capitale de la Bactriane, était la rivale de Ninive et de Babylone, et personne n'ignore que c'est au siège de cette ville que Sémiramis mérita par ses services de devenir l'épouse de Ninus, il y a près de quatre mille ans. Elle est demeurée une ville sainte, résidence du chef de la religion de Zoroastre, ou de l'archimage, jusqu'à la conquête mahométane; et longtemps encore elle a été le foyer de la civilisation. Gengiskhan l'a ruinée, en a massacré les habitants, et, six cents ans plus tard, vers 1820, elle a de nouveau été saccagée tour à tour par les Kharismiens ou Boukhariotes et par les Afghans. Comme les ruines de cette ville ne sont pas à moins d'une dizaine de kilomètres des montagnes, on peut conserver l'espoir que les nombreuses inégalités de terrain qui l'entourent renferment des monuments construits en matériaux plus solides que les briques séchées au soleil employées par les mahométans. Quant à l'insalubrité de la place, elle est facilement attribuable à l'état des canaux qui jadis asséchaient cette plaine si fertile, dont le terrain n'est pas naturellement marécageux et s'incline doucement vers l'Oxus; mais aujourd'hui, détruits ou ensablés, les anciens canaux n'y apportent plus que les inondations et les fièvres.

Sémiramis n'avaient pas encore embellies. C'est à Balkh qu'a eu lieu le solennel concile où quatre-vingt mille brahmes, venus de l'Hindoustan pour défendre l'antique croyance des Aryens, furent confondus par Zoroastre.

Sémiramis passe pour avoir fondé Areskhata, nom plus oriental d'Arachotus, ville qui avait pour objet de contenir l'Arachosie.

Maracanda ou Samarkand, sous le nom de Sogd, paraît remonter à la même antiquité. Ses habitants l'appellent « le foyer central du globe » ; ils nomment « distributrice de l'or » la rivière que les Grecs appelaient « la Très Précieuse », *Polytimête*, à cause de la fertilité qu'elle répand sur ses rives ou des richesses produites par ce grand marché de l'Asie centrale.

Puis Cyrus, VIe siècle avant notre ère, alla fonder sur l'Iaxarte Cyreskhata, ruinée deux siècles plus tard par Alexandre, qui la remplaça plus loin, dit-on, vers l'est, par Alexandreskhata. Or Khodjend a la prétention d'être l'une et l'autre des villes qu'ont fondées ces grands conquérants; mais si Khodjend était la ville de Cyrus, Khòkand pourrait bien être celle d'Alexandre.

Peut-être le nom d'Araxe qu'a porté l'Iaxarte indique-t-il de ce côté une ancienne limite des Aryens et des Touraniens.

Alexandre a donc, comme Cyrus, pénétré jusqu'à ce fleuve. La description de son invasion dans le Turkestan, telle que nous l'a laissée Quinte-Curce, nous donne du pays un tableau si réel, que nous en pouvons conclure que, depuis plus de deux mille ans, la nature et la physionomie générale de cette région n'ont pas sensiblement changé.

Sur son passage, le conquérant grec a semé des colonies nombreuses qui ont conservé des traces de leur origine occidentale et de leur civilisation jusqu'à la conquête mahométane. Outre Alexandreskhata au nord, et Alexandrie aryenne (Hérat?) au sud, il y eut peut-être une douzaine de colonies alexandrines en Bactriane.

Du temps de Ptolémée Philadelphe[1], les rives de l'Oxus et de l'Iaxarte étaient encore les routes que suivaient les caravanes allant à l'Inde septentrionale ou en revenant.

Après Mithridate le Grand, les nomades ne cessèrent plus de distribuer, le long du littoral de la mer Noire et jusqu'en Crimée, les marchandises apportées de l'Inde sur ces chemins naturels.

Au VIII[e] siècle après Jésus-Christ, le Turkestan fut conquis par Catibah-ebn-Moslem, lieutenant du khalife Walid, qui le convertit à la foi de Mahomet.

Dans les premières années du XIII[e] siècle (1209), le Mongol Gengis-Khan le ravagea de fond en comble et le couvrit de ruines et de sang. Le Tartare Timour-Leng (Tamerlan) lui fit éprouver le même sort en 1370. Puis il rentra sous la domination des princes indépendants qui y règnent encore.

De nos jours la Russie s'est annexé une partie de la Boukharie et a étendu son protectorat sur le khanat de Khiva.

Depuis le milieu du XVI[e] siècle, le Turkestan est resté fermé aux étrangers. Beaucoup d'intrépides voyageurs ont payé de leur vie les tentatives qu'ils ont faites pour y pénétrer. D'autres ont pu en sortir après avoir couru mille dangers, et c'est d'eux que nous tenons les rares notions que nous avons eues jusqu'ici sur ce pays.

Arminius Vambéry a été plus heureux que ses devanciers. Grâce à son énergie et à sa force de volonté, grâce aussi à un stratagème que ses études et un long séjour en Orient lui permirent d'adopter, il put parcourir pendant deux années une région interdite aux Européens et surtout aux chrétiens, et il en a rapporté des impressions du plus palpitant intérêt.

1. Après la mort d'Alexandre (323 avant J.-C.), l'immense empire du conquérant fut partagé entre ses lieutenants. L'Égypte échut à Ptolémée Lagus, surnommé Soter (sauveur), qui fonda la dynastie des Lagides. Son fils, Ptolémée Philadelphe, lui succéda en 285 avant J.-C.

Mais avant de commencer le récit de ses pérégrinations, nous résumerons, aussi brièvement que possible, et pour ne pas interrompre la narration, les observations générales recueillies par le voyageur sur les mœurs ou les coutumes du Turkestan, ce pays où, d'après un vieux proverbe arabe, « on ne trouve que les rancunes et la haine ».

Disons, tout d'abord, pour expliquer la haine qui divise les Persans et les Turkomans, que les mahométans sont partagés en deux sectes principales : les chyites (factieux, hérétiques) et les sunnites (orthodoxes).

Ces derniers, auxquels appartiennent les Turcs d'Europe, les Turkomans et les Tartares musulmans, tirent leur nom du mot arabe *sunnah*, qui signifie tradition. Ils reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet les khalifes Aboubekr, Omar et Othman, qui régnèrent après lui, et se conforment à toutes leurs explications théologiques.

Les chyites, qui comprennent les Persans et les mahométans des Indes, de la Mésopotamie, de la Syrie et du nord de l'Arabie, n'accordent d'autorité qu'à Ali, gendre et quatrième successeur du Prophète, et à sa descendance. Cette secte se forma après l'assassinat d'Ali et l'usurpation des Ommiades, l'an 661 de l'ère chrétienne.

« Les Turkomans, nom qui veut dire « Turks par excellence », se divisent, dit Vambéry, en neuf peuples ou *khalks*, qui se partagent en branches ou *taïfes*, comme celles-ci le sont en rameaux ou *tires*.

» La double adhérence, la solidarité qui unit les individus appartenant à chaque rameau, puis les rameaux dont est composée la branche, forment le lien principal qui maintient ensemble les éléments de cette société singulière. Il n'est pas un Turkoman qui ne connaisse, dès son plus jeune âge, le rameau et la branche dont il fait partie, et qui ne vante avec orgueil la force ou le nombre de cette section de son peuple. D'ailleurs c'est dans cette section qu'il trouve toujours une

protection contre la violence arbitraire des membres des autres clans ; car la tribu entière, s'il a été fait tort à l'un de ses enfants, doit en poursuivre la réparation.

» Les Gœklens sont le premier peuple turkoman que nous nommerons. Se reconnaissant sujets de la Perse, pacifiques et civilisés, ils se divisent en dix branches et comptent environ douze mille tentes et soixante mille âmes[1].

» Les Iomouds ou Yomuts occupent quelques îles et la côte orientale de la mer Caspienne, depuis la Perse jusqu'à l'Oxus ; des quatre branches qu'ils s'attribuent, une a renié les autres à cause de leurs brigandages et s'est soumise à la Perse. Les Iomouds prétendent former un total de quarante mille tentes ou de deux cent mille individus. C'est sur leur territoire que va s'effectuer notre voyage.

» Au nord, entre la mer Caspienne et le lac Aral, sont les Tchaudors, qui comptent douze mille tentes et descendent jusqu'aux environs de Khiva.

» A l'est, de la Tedjend à l'Oxus, on trouve les Tekkés, qui sont les plus pillards des Turkomans. Ce peuple, s'il a raison de s'attribuer soixante mille tentes, est aussi le plus nombreux. Il forme trois branches.

» Dans les environs de Merv sont les Salors, le plus ancien des peuples turkomans, déjà renommés pour leur bravoure à l'époque de l'occupation arabe. Ils ont huit mille tentes et sont partagés en trois branches.

» Les Sariks, dans les environs de Pendchdeh, vers l'Afghanistan et les sources de la Mourgab, sont réputés aussi braves que les Salors. Leurs tentes sont réduites au nombre de dix mille. Divisés entre quatre branches, les Sariks sont en mauvaise intelligence avec les autres Turkomans, excepté avec leurs voisins les Djemshidis.

» De Merv à Andkhoï errent les Karas, qui, ne comptant

1. Ils habitent la frontière de Khorassan, entre le haut Étrek et la Tedjend.

que quinze cents tentes, sont les moins nombreux des Turkomans. Ce sont d'impitoyables bandits, en guerre avec tous ceux qui les entourent.

» Près d'Andkhoï, on trouve les Alielis, partagés en trois rameaux et ayant à peine trois mille tentes.

» Enfin, sur la rive gauche de l'Oxus et presque tout le long du fleuve jusqu'à Balkh, se tiennent les Ersaris, tributaires de Bokhara. Ils se divisent en vingt branches et comptent de cinquante à soixante mille tentes.

» En somme, les Turkomans, que Mouravieff évalue à plus de deux millions d'âmes, n'en ont pas un million suivant mes calculs.

» Leur pays est généralement appelé le *Touran*.

» Si l'on en croit les traditions des savants indigènes, ces nomades sont venus du nord.

» Nous sommes, disent-ils, tous issus du Manguichlac[1]. Nos ancêtres furent Izon et Eszen Ili. Le premier eut pour fils Iomoud et Tekké; le second, Tchaudor et Gœklen. Dans les temps les plus reculés, le Manguichlac était nommé Ming Kichlac, c'est-à-dire les *mille quartiers d'hiver*. C'est là le séjour primitif, non seulement de ceux qui, malgré leur communauté d'origine, se sont séparés de nous pour émigrer en Perse, mais encore des Ersaris, des Salors et de toutes nos autres tribus. Les saints d'autrefois, Ireg-Ata (en hongrois, « le grand'père ») et Sari-er, par exemple, reposent dans la terre du Manguichlac. C'est une grande faveur du ciel que de visiter leurs tombeaux. »

En dépit de cette confraternité originelle, les tribus sont loin d'avoir entre elles de bons rapports; au contraire, elles nourrissent, au moins certaines de ces tribus, des haines invétérées et irréconciliables. Toutes redoutent la Russie. En revan-

1. Le Manguichlac est le pays des Tchaudors, entre la mer Caspienne et le lac d'Aral. Une chaîne de montagnes, qui aboutit au cap Tiouk-Karagun, et un port, situé à vingt-cinq kilomètres de ce cap, ont retenu le nom de Manguichlac.

che, elles méprisent souverainement la Perse, pour laquelle il est fort heureux que l'union de ces peuplades belliqueuses soit à peu près impossible.

Si, malgré leurs divisions intestines, les Turkomans ne se dévorent pas entre eux, c'est parce qu'ils obéissent, non pas à la religion, qui n'a que peu d'empire sur eux, mais au *deb*, c'est-à-dire à la morale, ou plutôt à l'usage, à la coutume. Le *deb* est, pour eux, un souverain tout-puissant, inviolable parce qu'il est invisible, et dont nul ne songe à contester l'autorité séculaire.

Les Turkomans sont des brigands de profession, dont la principale affaire et le premier plaisir sont les incursions à main armée (razzias) qu'ils font chez leurs voisins et sur lesquelles leurs mollahs (prêtres) appellent la bénédiction du ciel. Ces incursions sont nommées *alaman* si elles forment une expédition régulière, et *tchapao* quand elles ne constituent qu'un coup de main. L'attaque a lieu vers minuit ou au lever du soleil, et il faut beaucoup de courage et de fermeté pour résister à la charge de ces intrépides cavaliers. Les Persans y cèdent presque toujours; de là vient le nombre des prisonniers persans qui peuplent les campements des nomades et que l'on voit, la nuit, attachés par le cou à un poteau.

Ces malheureux ont cependant appris à leurs dépens à quoi les expose leur lâcheté. Celui qui résiste est sabré sur place, il est vrai; mais celui qui se rend, tantôt est mis en selle avec les pieds liés sous le ventre de la monture commune, tantôt il est chassé devant son nouveau maître comme un vil bétail; ou bien, attaché à la queue du cheval, il l'accompagne, durant plusieurs heures et parfois quelques journées de suite, jusqu'à la solitude où il a son campement. Les captifs à qui la force manque pour suivre l'allure du cavalier sont généralement mis à mort. Parvenus à destination, ils sont en butte à tous les mépris et à toutes les brutalités.

« Un jour, à Gœmushtèpe, pendant que je m'y trouvais,



UN ESCLAVE PERSAN CHEZ LES TURKOMANS.

écrit Vambéry, un *alaman* rentra chargé de dépouilles. Il ramenait des prisonniers, des chevaux, des ânes, des bœufs, et une quantité d'objets mobiliers.

» On procéda au partage de ce butin en autant de lots qu'il y avait de participants à l'expédition; mais, au centre, on avait fait une réserve à part, qui devait servir à compléter les portions qu'on jugerait insuffisantes. Les bandits vinrent, l'un après l'autre, examiner ce que le hasard avait assigné à chacun d'eux.

» Le premier se déclara satisfait; il en fut de même du second; le troisième, après avoir examiné les dents de la femme qui lui était allouée, objecta qu'il avait droit à une meilleure part.

» Là-dessus le chef alla prendre dans la réserve un âne et le poussa tout à côté de la pauvre Persane. Les deux créatures furent évaluées en bloc et le brigand n'éleva plus de réclamation.

» Cette scène fut renouvelée plusieurs fois avec d'inévitables variantes, et, bien que révolté de procédés si barbares, je ne pouvais m'empêcher de rire à la vue de quelques-uns de ces lots, composés de la façon du monde la plus bizarre. »

Ces razzias forment le sujet le plus fréquent des poésies que chantent les Turkomans. A mesure que la description l'échauffe avec la lutte qu'elle exprime, la voix du chanteur prend plus d'essor, l'enthousiasme gagne les auditeurs, et bientôt les jeunes gens, emportés par la passion, poussent de longs gémissements; saisis de la fièvre des batailles, ils lancent leurs bonnets sur le sol ou fouillent de la main leurs chevelures bouclées.

« Et pourquoi s'en étonner? fait observer Vambéry. L'éducation qu'ont reçue ces adolescents n'est que trop de nature à monter leur âme guerrière à ce diapason. Un sur mille, au plus, peut lire ou écrire. Dès leur plus bas âge, on ne les entretient que de chevaux et d'armes, de vols et de combats.

Leur imagination n'a pas eu d'autre aliment. L'honnête Khandjan lui-même, une fois qu'il administrait à son fils, en ma présence, je ne sais quelle semonce paternelle, se prit à lui citer un voisin qui, à peine sorti de l'enfance, s'était déjà rendu maître de deux Persans. « Quant à toi, continua le père avec un geste dédaigneux, j'ignore vraiment si jamais tu seras un homme ! »

Les chants où l'on célèbre les razzias que nous venons de décrire font le plus noble plaisir des soirées, surtout en hiver. Ce sont des rhapsodes ou des troubadours appelés *bakhchi* qui les exécutent en s'accompagnant sur leur *dutara* ou *guitare* à deux cordes. Plusieurs de ces poésies sont vraiment remarquables, surtout celles qu'a laissées un Makhdumcouli, dont la grande âme n'a pu supporter la vue des luttes fratricides auxquelles se laissaient aller les Iomouds et les Gœklens, et où, des deux côtés, les enfants et les femmes de la même race étaient pris et vendus sans respect pour le sang qui coulait dans leurs veines.

Il ne faut pas croire que l'ardeur avec laquelle les Turkomans dépouillent ou font prisonniers les Persans provient de la haine que les sunnites portent au chyites. Fidèles à leurs habitudes dévastatrices, consacrées par le *deb*, ils agiraient de même à l'égard des Turcs, sunnites comme eux, s'ils les avaient pour voisins. Vambéry a été même en mesure de constater que les esclaves existants dans l'Asie centrale appartiennent, pour le plus grand nombre, à la secte sunnite.

Un jour, il demanda à un brigand, célèbre par sa dévotion, s'il n'éprouvait pas de scrupule à vendre comme esclaves ses frères sunnites, puisque Mahomet avait dit expressément : « Tout musulman est libre. »

« Allons donc, répondit cet homme avec une hautaine indifférence, le Coran, le livre de Dieu, est certainement plus précieux qu'aucun homme, et néanmoins il s'achète pour quelques *kraus* (francs); que répondrez-vous à cela? En

outre, Joseph, le fils de Jacob, était un prophète, et on l'a vendu; s'en est-il trouvé plus mal? »

Comme corollaire à ce fait, nous en citerons un autre, raconté par Vambéry dans un journal anglais, l'*Intellectual Observer*, et reproduit par la *Revue britannique*.

« J'ai connu à Meïmène un derviche de Bokhara : c'était un homme grand, robuste, à la chevelure noire et bouclée. Il me raconta qu'un Turkoman Tekké, alléché par les trente sequins que sa taille athlétique promettait de rapporter sur le marché aux esclaves, l'avait fait prisonnier pour le vendre quelques jours plus tard.

» Je feignis, continua mon collègue, la plus complète indifférence et répétai le *Zihr* et *Tesbih* en secouant mes chaînes de fer. Cependant le moment où je devais être conduit au marché arrivait rapidement, lorsque tout à coup la femme de mon voleur tomba malade, ce qui l'empêcha de partir. Cet évènement lui donna à penser, car il crut y voir le doigt de Dieu. Sur ces entrefaites, son cheval favori refusa la nourriture et présenta des symptômes de maladie. C'en fut assez.

» Le voleur effrayé délivra le prisonnier de ses chaînes et lui restitua les objets dont il l'avait dépouillé, le priant de s'éloigner au plus vite.

» Tandis que le Turkoman attendait avec impatience le départ de ce derviche de mauvais augure, celui-ci se mit à retourner ses vêtements en tous sens et prétendit avoir perdu un peigne que son chef lui avait donné comme talisman et sans lequel il ne pouvait pas faire un seul pas. Le nomade se rendit en toute hâte à l'endroit où les dépouilles du pieux mendiant avaient été déposées, et son effroi devint tel, en ne retrouvant pas le peigne, qu'il promit le prix de vingt peignes à son ancien captif s'il consentait à sortir de sa tente.

» Le rusé Bokhariote, se voyant maître de la situation, prétendit être inconsolable de la perte de ce peigne, qui n'était

jamais sorti de sa poche, et annonça qu'il serait contraint de passer des années dans la tente.

» De plus en plus mal à son aise, le voleur courut chez son voisin pour lui demander conseil.

» Bientôt le derviche reçut des propositions toujours plus considérables. Il se contenta enfin de recevoir, pour prix de son départ, un cheval, une robe et dix sequins, en remplacement du prétendu peigne.

» Le brigand dorénavant réfléchira sans doute avant de se hasarder à inquiéter un derviche en voyage.. »

Le décès d'un membre d'une famille nomade donne lieu à des rites quotidiens qui se poursuivent pendant un an. A l'heure où le défunt a rendu le dernier soupir, des pleureuses viennent entonner un hymne funèbre auquel doivent se joindre les membres de la famille, ce qui n'empêche pas ceux-ci de se livrer, tout en chantant, à leurs occupations habituelles.

Il est tout à fait amusant de voir un Turkoman fumer sa pipe, polir ses armes, avaler son repas, au bruit de ces hurlements effroyables, destinés à perpétuer un souvenir douloureux. De même pour les femmes qui, tout en restant accroupies dans l'étroite enceinte de la tente, se croient également obligées de faire chorus, de verser des larmes, et n'en continuent pas moins à peigner la laine, à faire tourner le rouet, à parachever enfin quelque besogne domestique.

Les amis et connaissances du défunt sont aussi tenus de rendre une « visite de lamentation », même si la nouvelle de l'accident leur est arrivée plusieurs mois après qu'il a eu lieu. C'est souvent de nuit que s'accomplit ce devoir et que le visiteur, assis devant la tente, signale sa présence par des clameurs enragées qui durent au moins un quart d'heure.

Quand vient à mourir un chef distingué, de ceux qui ont légitimement gagné le surnom de *batar* (vaillant), il est d'usage d'élever, au-dessus de sa tombe, un *joszka* (monti-

cule[1]. Tout bon Turkoman doit y contribuer pour au moins sept pelletées de terre; aussi ces mausolées grossiers atteignent-ils fréquemment une circonférence de 18 mètres sur une hauteur de 7 à 9 mètres.

Dans les vastes plaines où ils s'élèvent, ces tertres funèbres attirent l'œil de loin; l'homme du pays les connaît tous par leur nom, c'est-à-dire par le nom de celui dont ils recouvrent les restes.

On ne trouve chez les Turkomans aucune trace de gouvernement, même primitif. Ils disent d'eux-mêmes : « Nous sommes un peuple sans chef et nous n'en voulons établir aucun. Nous sommes tous égaux; et parmi nous chacun est roi. » Ils ont cependant des akasakals (*maîtres à barbe*), qui président les assemblées et y donnent des avis plus ou moins écoutés. On ne fait que les tolérer, en tant que leur autorité n'excède pas les usages et n'affiche pas de prétentions exorbitantes.

Dans les relations avec les tribus qui ne sont pas alliées directement à la leur, ou avec la Perse ou avec la Russie, ces magistrats représentent assez exactement les tendances générales du clan auquel ils appartiennent; mais ils sont loin d'être des envoyés plénipotentiaires. On a voulu, au prix de grands sacrifices, acquérir l'intervention des akasakals pour mettre un terme aux rapines habituelles des Turkomans. Qu'a-t-on obtenu par ce moyen?

Quand Vambéry passa devant Achourada, un akasakal, issu de la race des Gasili Kœr, et nommé Khidr-Khan, portait depuis trente ans le titre d'amiral au service de la Russie, et recevait par mois un salaire d'environ quarante ducats, sur les-

1. Cette coutume existait chez les anciens Huns; les Hongrois de nos jours s'y conforment encore quelquefois. Il y a peu d'années qu'à la suggestion du comte Édouard Karoly, un tertre de ce genre fut dressé à Kashan (haute Hongrie), en mémoire du comte Széchényi, comme preuve du respect qu'il avait su inspirer à tous ses compatriotes.

quels une dizaine était prélevée pour son secrétaire. Au milieu de cet établissement demi-européen, il continuait à vivre sous la tente. L'objet principal de ses fonctions était d'user de son influence sur les Turkomans en général, pour les détourner de la piraterie. Peut-être attendait-on aussi de lui d'utiles renseignements sur les expéditions projetées par les nomades, car les gens de sa tribu étaient à même, s'ils l'eussent voulu, de jouer aisément le rôle d'espions; mais jamais cet amiral n'avait pu les y décider. Il se bornait donc à s'enivrer jour et nuit avec de l'eau-de-vie russe. Quant à ses fils, destinés à succéder un jour à sa charge, ils s'étaient mis d'accord avec les bandits ou *karactshi*, et s'étudiaient à tenir les Russes dans la plus complète ignorance des desseins de ces maraudeurs.

Les mollahs sont plus respectés que les akasakals, non parce qu'ils sont prêtres, mais à cause de leur réputation de piété, en vertu du prestige mystérieux qui s'attache à leur rôle et qui frappe de terreur l'esprit superstitieux des nomades.

Les femmes du Turkestan portent, pour vêtement essentiel, une chemise de soie rouge, bien que ce vêtement soit prohibé par les règles du Coran. Quand elles se parent pour une fête, elles portent, par-dessus cette chemise, un châle qui retombe en deux bouts flottants. Leur chaussure consiste en bottes rouges ou jaunes à bouts relevés et à talons hauts. Passionnées pour les bijoux, elles se couvrent de bracelets, de boucles d'oreilles ou de nez et d'amulettes portées en sautoir.

C'est aux femmes qu'incombe le devoir de traire les bêtes laitières, d'accomplir toute la besogne du ménage et de tisser les pièces de feutre et les tapis, qui sont la principale industrie de la contrée.

« Rien d'intéressant, écrit Vambéry, comme de voir ces filles du désert, au nombre de six et souvent davantage, placées à la file, fouler sous leurs pieds agiles le feutre enfermé

entre deux nattes de joncs. Une matrone expérimentée donne le mouvement et conduit cette danse industrieuse, Elle peut toujours dire en quel endroit l'étoffe sera claire ou inégale.

» La fabrication du feutre, sans contredit l'opération la plus simple qu'ait conçue l'esprit humain, n'a fait aucun progrès parmi ces tribus errantes depuis l'époque de la découverte. La couleur la plus commune est le gris ; le feutre multicolore est un article de luxe, et le feutre blanc ne s'emploie que dans les circonstances solennelles. »

La fabrication des tapis fournit de l'ouvrage à un grand nombre de jeunes filles et de jeunes femmes. Une matrone dirige cette besogne compliquée. Elle commence par tracer dans le sable, avec des pointes, le modèle des dessins partiels. L'œil fixé sur cette espèce de patron, elle indique le nombre des différents points requis pour produire la figure désirée. Les tapis ont une grande vivacité de couleur et une extrême solidité de tissu.

Ce sont encore les femmes qui, dès que le campement est établi, posent les tentes[1], qu'on retrouve sans variations essentielles dans toute l'Asie centrale et jusqu'aux plus lointaines extrémités de la Chine, et qui sont tout à fait correctes et bien adaptées aux exigences de la vie nomade. Ces légers édifices se composent d'une charpente ou, si l'on veut, d'une cage ou carcasse qu'on revêt de pièces de feutre. Non seulement les femmes turkomanes les posent, c'est à elles encore que revient le soin de les charger sur le dos des chameaux

1. Dès que la tente est déchargée, une matrone saisit le treillis et l'enfonce en terre ; une autre fixe les perches cintrées qui forment la voûte ; une troisième pose sur le faîte une sorte de couvercle rond, servant à la fois de fenêtre et de cheminée ; enfin, lorsqu'elles couvrent la charpente de ses tentures de feutre, les enfants ont déjà suspendu, à l'intérieur, les sacs aux provisions et placé sur le feu pétillant l'énorme trépied qui doit supporter l'immense chaudière où cuira le dîner. Tout cela est l'affaire d'un instant. La demeure du nomade paraît et disparaît comme par enchantement.



JEUNE FILLE TURKOMANE. **(Page 21.)**

derrière lesquels, sauf les jeunes femmes à marier, elles se traînent à pied, en suivant la tribu dans toutes ses migrations. Il n'y a guère entre les tentes du riche et du pauvre d'autre différence que celle de l'aménagement intérieur, plus ou moins somptueux suivant la condition du propriétaire. Cependant parmi elles on distingue la tente noire (*caraoy*), qu'un long usage a graduellement brunie ou noircie, et la tente blanche (*akoy*), drapée à l'intérieur d'un feutre parfaitement immaculé. Celle-ci n'est guère érigée que pour les nouveaux mariés ou pour les hôtes auxquels on veut témoigner le plus de respect.

Le jour de son mariage, la jeune Turkomane, dans son costume de fiancée, enfourche un cheval fougueux qu'elle lance au galop, emportant à l'arçon de la selle un chevreau ou un agneau que l'on vient de tuer. Le fiancé, avec les autres jeunes gens de la noce, également à cheval, cherchent à la rejoindre. Par des manœuvres adroites et des évolutions rapides, la jeune fille doit échapper aux poursuites, de façon à ce que personne ne puisse l'approcher d'assez près pour lui enlever son fardeau. Cette coutume, en usage chez tous les nomades de l'Asie centrale, porte le nom de *kolburi* (loup vert).

Voilà quelles sont les tribus de pasteurs, de nomades et de brigands qui, au temps de Vambéry, rendaient à peu près impraticables les communications commerciales entre la Perse et l'Inde, la Chine et la Russie. Cette barbarie est dès à présent condamnée à disparaître devant la civilisation européenne, qui fait actuellement, dans l'Asie centrale, des progrès lents, mais sûrs. Ce résultat, les Turkomans le prévoient; c'est pourquoi ils cherchent à éloigner ou à faire disparaître tout Européen qui tente de pénétrer dans leur pays.

Le premier des explorateurs de l'Asie centrale dont l'histoire fasse mention est Benjamin de Tudèle, juif espagnol

LE KOLBURI OU LA POURSUITE DE LA FIANCÉE, CHEZ LES TURKOMANS.

qui s'était donné la mission de faire l'inspection de toutes les synagogues du monde. Il parle de Juifs nombreux, habitant les montagnes du Khorassan depuis que leurs ancêtres y avaient été transportés par Salmanazar, roi d'Assyrie. D'après lui, Khiva est une « grande ville sur les bords de l'Oxus, contenant environ huit mille Juifs; elle est le centre d'un commerce très étendu et l'on y rencontre des marchands de toutes les langues. — Samarkand est aussi une grande ville située sur les frontières de la Perse, où il y a environ cinquante mille Israélites qui ont pour chef établi sur eux le prince rabbin Obadias, et parmi eux sont des disciples, des sages et des gens riches. »

Après lui vinrent Jean du Plan du Carpin et Rubruquis, envoyés, le premier par le pape Innocent IV (1215), le second par saint Louis (1253).

A la fin du XIIIe siècle, la Tartarie indépendante ou Turkestan fut visitée par le Vénitien Marco Polo. C'est la relation la plus complète qui nous reste de la situation de l'Asie centrale à cette époque. Elle marque, comme la meilleure des provinces de toute la Perse, celle de Boccara qui obéissait à Barackhan, arrière-petit-fils de Djagathaï, second fils de Gengiskhan. Le père et l'oncle de Marco Polo y sont demeurés trois ans; mais cette ville, qui devait leur être si bien connue, ne donne lieu à aucune autre observation. — « Samarkand, très grande et très noble cité, a encore des habitants chrétiens mêlés aux mahométans. — Balak ou Balkh, grande et noble cité, fut encore plus grande et plus noble qu'elle ne l'est, car les Tartares et les autres gens l'ont gâtée et ruinée (en 1220 comme les deux précédentes). Il y avait jadis en cette ville maints beaux palais et maintes belles maisons de marbre dont on voit encore les ruines... Et sachez, ajoute Marco Polo, que jusqu'à cette cité dure la terre des Tartares du levant, et à cette ville sont les confins de la Perse entre l'occident et le levant. »

Les frontières de la Perse ont bien reculé depuis ce temps-là.

Avec Alexandre, le farouche Tamerlan est le conquérant qui a laissé les souvenirs les plus vivaces dans le Turkestan. Samarkand est encore remplie de la mémoire de ce despote.

Vers la fin de ses dévastations, un Portugais, don R. G. de Clavijo, que lui envoyait, en 1403, Henri III, roi de Castille, visita aussi Samarkand.

Dans le siècle suivant (1557), l'Anglais Jenkinson pénétra jusqu'à Khiva.

Depuis cette époque et jusqu'au XIXe siècle, le Turkestan est resté une terre fermée. Mais, de nos jours, plusieurs Européens se sont hasardés à l'aborder; et parmi ceux qui ont eu ce bonheur de pouvoir en sortir et nous communiquer le récit de leurs aventures, ainsi que le fruit de leurs observations, nous citerons MM. H. Mouravief, Burnes, de Khanikoff, J. Abbott, G. de Meyendorf, Wolff, de Blocqueville, et enfin Arminius Vambéry, dont nous allons retracer les curieuses pérégrinations.

CHAPITRE PREMIER

DE TÉHÉRAN A KHIVA

Arminius Vambéry est d'origine hongroise. Il est né en 1832, à Duna Szerdahély, ville située dans une des plus grandes îles du Danube.

Porté par instinct à l'étude des langues, étude si importante et si sérieuse aujourd'hui, en ce qu'elle nous met à même de saisir la relation qui existe entre les diverses races de l'espèce humaine, il en arriva peu à peu à rechercher les origines de son idiome natal; et bientôt il eut la conviction que la possession seule des langues turco-tartares lui permettrait de résoudre cette question.

Or, si tout le monde est d'accord pour reconnaître que le hongrois fait partie de la tige altaïque [1], on ne l'est pas pour l'attribuer soit à la branche tartare ou à la branche finnoise. Ce différend, qui concerne la construction étymologique de son idiome, lui avait paru ne pouvoir être résolu que par l'étude pratique des langues turco-tartares.

Dans ce but, il s'établit à Constantinople, y fréquenta les écoles et les bibliothèques, devint peu à peu Turc, et bien

1. Selon l'orientaliste Jules Klaproth, les Hongrois descendraient des Turcs qui ont émigré par le N. O. de la mer Caspienne, tandis que les Turkomans seraient les Turcs restés à l'est de cette mer et dominés par ceux de l'Altaï.

plus, effendi, c'est-à-dire savant dans la religion mahométane.

Sa conviction n'étant pas absolument faite, il se résolut à poursuivre ses recherches linguistiques dans l'Asie centrale.

Parti de Tébriz ou Tauris, chef-lieu de l'Adjerbaïdjan, province persane qui touche à la Russie et à la Turquie d'Asie, Vambéry arriva, le 13 juillet 1862, en vue de Téhéran.

Téhéran, chef-lieu de la province d'Irak-Adjémi et capitale de la Perse, est une ville carrée où se trouve une seconde enceinte, carrée également, qui contient le palais du roi. Ses maisons sont en terre, comme celles des autres villes de ce pays.

« J'y fis mon entrée, dit Vambéry, par la porte No. Assurément je n'oublierai pas de sitôt les mille obstacles à travers lesquels il fallut me frayer un passage. Anes, chameaux, mulets chargés de paille, d'orge ou de ballots de marchandises tant européennes qu'indigènes, s'avançaient de toutes parts dans la plus incroyable confusion et obstruaient même l'accès de la porte. Ramenant mes jambes sous moi sans quitter la selle et criant à tue-tête, comme mes voisins, *Khaberdar!* (prenez garde), je réussis, non sans difficulté, à pénétrer dans la ville. Longeant alors le bazar, je parvins à trouver le palais de l'ambassade turque, sans avoir reçu aucune atteinte sérieuse dans cette foule compacte, où pourtant les coups de bâton et même les coups de sabre s'échangeaient avec une libéralité surprenante. »

En arrivant à l'ambassade, il apprit que l'ambassadeur, Haydor-effendi, était établi, avec son personnel, à Djizer, sa résidence d'été, située à douze kilomètres de Téhéran. Il s'y rendit aussitôt, fut accueilli avec autant de bienveillance que de cordialité.

Il prit place à un banquet que le contraste lui fit trouver splendide. La conversation n'y tarit guère et ramena les convives sur les rives enchantées du Bosphore.

Stamboul[1] et ses magnifiques paysages, le sultan et son autorité mitigée, sont des souvenirs qu'on peut évoquer devant des Turcs auprès de Téhéran, avec la certitude de leur être agréable, car la comparaison de ce qui vous entoure ne peut que rendre ces souvenirs plus charmants.

En effet, pour quiconque s'en tient à ses premières impressions, l'Iran[2], bien qu'il ait servi de sujet à tant de poètes enthousiastes, n'est, en somme, qu'un effroyable désert auprès duquel la Turquie apparaît comme une espèce de paradis. Le Persan peut avoir la courtoisie extérieure, la promptitude et la vivacité d'esprit qui manquent à l'Osmanli[3]; mais chez ce dernier existent, par compensation, une intégrité, une estimable franchise que son rival ne possède point. Le Persan peut revendiquer les privilèges d'un naturel poétique et d'une civilisation qui remonte aux époques les plus lointaines; mais les dispositions favorables au progrès et qui portent l'Osmanli à s'assimiler chaque découverte faite par le savant étranger, le temps qu'il consacre à l'étude des langues européennes, en un mot ses relations avec l'Occident, font la supériorité du Turc de Constantinople.

Avant de quitter l'Europe, Vambéry avait appris par les journaux que le souverain des Afghans, Dost-Mohammed, faisait la guerre au sultan d'Hérat, Ahmed-Khan, son gendre, qu'il accusait d'avoir rompu son lien de vassal en se plaçant sous la suzeraineté du shah de Perse; mais ces bruits lui avaient paru exagérés : il n'avait pas cru devoir pour si peu retarder son voyage, et il n'avait pas été dix jours à se reposer à Téhéran que déjà il voulait repartir pour Méshed et pour Hérat. Cependant il lui fallut bien reconnaître l'évidence des faits. Toutes les communications étaient interrompues; au-

1. Nom oriental de Constantinople.
2. C'est ainsi que les Persans appellent leur pays.
3. Les Osmanlis ou Ottomans sont les Turcs qui tirent leur nom d'Othman, le fondateur de la dynastie devenue maîtresse de Constantinople en 1453.

cune caravane, ni surtout aucun voyageur isolé ne pouvait s'aventurer sur la route qui traversait le théâtre des hostilités : force lui fut d'y renoncer. Quant à se rendre à Bokhara par les routes du nord, à cette époque de l'année, c'était s'exposer à se trouver encore, durant la saison d'hiver, au milieu des déserts de l'Asie centrale. Tout considéré, il remit donc l'exécution de son projet au printemps de l'année suivante, et, pour s'occuper, en attendant, il alla visiter Ispahan et Shiraz[1], afin d'examiner à son tour les monuments de l'antique civilisation iranienne.

Rentré à Téhéran vers le milieu de janvier 1863, Vambéry eut l'occasion de se mettre en rapport avec les Tartares qui se rendaient à la Mecque, pour visiter le tombeau de Mahomet, ou qui en revenaient. Ils se présentaient à l'ambassade pour y toucher les modiques subsides que les Turcs accordaient à ces pauvres pèlerins, sunnites comme eux, et auxquels les Persans chyites auraient refusé les plus minimes secours.

Réshid-effendi, nom sous lequel Vambéry était connu, traitait ces pauvres gens comme des frères. Aussi le bruit ne tarda-t-il pas à courir, dans le caravansérail où résidaient ces hôtes de passage, qu'il était probablement lui-même un derviche déguisé.

« Les derviches, dit Vambéry dans les souvenirs complémentaires auxquels nous avons déjà fait un emprunt, les derviches qui traversent les steppes du pays des Kirghis et des Turkomans appartiennent généralement à cette classe qui, par suite d'une vocation décidée pour la fainéantise, adopte une profession considérée comme parfaitement honorable dans tous les pays de l'Orient, à savoir la profession de men-

1. Ispahan, dans le sud de l'Irak-Adjémi, a encore de l'importance et conserve de nombreuses marques de l'époque de sa splendeur, sous Shah-Abbas Ier, époque (1600) où elle devint capitale de la Perse. — Shiraz, dans une vallée et sous un climat également célèbres, est le chef-lieu du Farsistan, la *Perside* des anciens et la plus riche province de Perse.

diant. On y réussit en sachant quelques prières et en possédant la dose de charlatanisme nécessaire pour accomplir quelques tours de prestidigitation. Je n'ai pas encore rencontré un seul nomade qui soit resté insensible en présence de l'un de ces derviches aux longs cheveux et aux pieds nus, fixant ses yeux ardents sur le fils du désert et hurlant un sauvage *ia hu!* en agitant son *keshckoul*, c'est-à-dire un vase fait avec la moitié d'une noix de coco où le derviche met indistinctement toute la nourriture qu'il a recueillie en mendiant, qu'elle soit liquide ou solide, aigre ou douce.

» La paresse, le fanatisme et la malpropreté sont vantés par le derviche comme des vertus. Il justifie sa paresse par l'impuissance humaine; à son fanatisme il donne le nom d'enthousiasme religieux, et quant à la malpropreté, il prétend attester par elle l'inutilité de la lutte des pauvres mortels contre la destinée. En somme, le derviche est la véritable personnification de la vie orientale... Quelle sérénité sur son visage! quelle placidité dans toutes ses actions!... Cette impassibilité, si peu naturelle pour moi, fut la partie de mon rôle de derviche qui me parut la plus pénible, et celle aussi dont je m'acquittai le moins bien. »

L'opinion une fois accréditée que Vambéry pouvait être un derviche, tout hadji[1] se présentait d'abord chez lui, afin d'obtenir accès à l'ambassade turque.

C'est ainsi qu'il entra en relation avec quatre Tartares revenant de la Mecque et rentrant dans leur pays, et qu'il profita de cette occasion pour mettre son projet à exécution.

Ces hadjis ne venaient pas, assuraient-ils, demander de l'argent à l'ambassadeur; l'unique objet de leur démarche était

1. On nomme hadjis les pèlerins qui quittent leur pays, leur famille, leurs amis, pour aller visiter la Kaaba (tombeau de Mahomet à la Mecque). Ils retirent de ce sacrifice les plus grands avantages, surtout dans l'Asie centrale, où ils sont tenus en plus haute estime que dans aucune autre contrée musulmane. Le titre de hadji est un titre de noblesse; celui qui en est revêtu en fait parade sur son cachet pendant sa vie, et sur sa pierre tumulaire après sa mort.



PREMIÈRE ENTREVUE DE VAMBÉRY AVEC DES PÈLERINS TARTARES (SUNNITES), A TÉHÉRAN.

qu'à l'avenir les sunnites pussent visiter les saints lieux sans être molestés par les chyites.

Un langage si désintéressé parut à Vambéry extraordinaire dans la bouche d'un Oriental.

« J'étudiai donc, écrit-il, avec plus de soin la sauvage physionomie de mes hôtes, et, malgré leur extérieur inculte et leurs misérables vêtements, j'entrevis chez eux je ne sais quelle noblesse naturelle qui tout d'abord me prévint en leur faveur.

» Dans le cours du long entretien que nous eûmes ensemble, celui qui portait le plus ordinairement la parole était un hadji né dans la Boukharie chinoise, nommé hadji Bilal, et dont les haillons étaient cachés par un surtout vert, fraîchement sorti de la boutique d'un tailleur. Il était coiffé d'un énorme turban blanc. La flamme de son regard et l'intelligente vivacité de ses yeux attestaient sa supériorité, que ses compagnons reconnaissaient d'ailleurs ostensiblement. Chapelain ou iman du gouvernement d'Aksou [1], il avait fait deux fois le pèlerinage du saint sépulcre.

La petite caravane, dont ses trois compagnons et lui pouvaient être considérés comme les chefs, se composait de vingt-quatre hadjis. « Notre compagnie, disait-il, comprend à titre égal des jeunes gens et des vieillards, des riches et des pauvres; ceux-ci connus pour leur piété, ceux-là pour leur instruction; les uns, clercs; les autres, laïques. Nous n'en vivons pas moins en excellente intelligence, étant tous natifs du Khokand et du Kashgar, et n'ayant parmi nous aucun serpent de la race bokhariote. »

Cette déclaration de principes ne m'étonna point, parce que je connaissais depuis longtemps l'hostilité que portent aux anciens indigènes de race persane, ou Tadjicks de l'Asie centrale, les tribus des Ouzbegs, ou Tartares.

1. Aksou, située sur une rivière de même nom, qui tombe dans le Tarim, est une ville importante à l'est et à une soixantaine de lieues de Kashghar.

» Nous causions déjà depuis près d'une heure et je n'avais trouvé que de la franchise dans leurs explications. Malgré la singularité des traits qui signalaient leur origine étrangère, malgré leurs grossiers vêtements où étaient inscrites les traces d'un long et pénible voyage ; bref, en dépit de tout ce que leurs dehors avaient de répulsif, je me demandais si je ne me joindrais pas à ces hommes pour pénétrer dans l'Asie centrale. Ils seraient pour moi les meilleurs guides en leur qualité d'indigènes. Déjà ils me connaissaient pour un derviche, car ils m'avaient vu accepté à ce titre par l'ambassade ottomane.

» Leurs relations étaient nombreuses à Bokhara, la seule ville dont le séjour me semblât redoutable en songeant au sort tragique des Européens qui m'y avaient précédé.

» Mon parti fut bientôt arrêté. Mais je savais que j'allais être questionné sur les motifs qui me faisaient entreprendre un pareil voyage, car aucun Oriental n'accepterait jamais comme suffisant un objet purement scientifique. La résolution prise par un effendi, c'est-à-dire par un homme qu'on appellerait un *gentleman* en Angleterre, de courir les plus grands ennuis et les plus redoutables périls afin de réaliser une pensée abstraite, ne manquerait pas de leur paraître absurde ou même suspecte.

» Il eût donc été fort maladroit que je heurtasse de front ces musulmans fanatiques, dans leurs convictions les plus intimes, et, par là même, je me voyais réduit à user à leur égard d'un subterfuge que je ne me serais point permis en toute autre circonstance.

» Pour flatter leurs idées et servir mes projets, je leur assurai que, depuis longtemps, sans en avoir jamais parlé à personne, je nourrissais l'ardent désir de visiter le Turkestan, parce qu'il est la source unique où la vertu de l'islam[1]

1. *La foi qui sauve*, nom donné à la religion de Mahomet.

soit restée à l'abri de toute souillure, et aussi afin de contempler les saints de Khiva, de Bokhara et de Samarkand. C'était avec cette idée, leur disais-je, que j'avais quitté le pays de Roum[1] pour me rendre en Perse, où j'attendais depuis un an les compagnons que Dieu avait prédestinés à faciliter ma pieuse entreprise. »

Les susceptibilités des braves Tartares s'éteignirent aussitôt : Vambéry était bien le derviche qu'ils avaient soupçonné dès l'abord, et ils se déclarèrent aussi fiers qu'heureux de lui servir de guides et de protecteurs dans l'entreprise hasardeuse qu'il préméditait.

Cet engagement se conclut par une accolade qui ne fut pas sans désagrément à l'Européen, en raison des odeurs nauséabondes qui se dégageaient des vêtements des hadjis.

Le départ fut fixé à une huitaine de jours. Dans l'intervalle, hadji Bilal vint souvent, seul, voir Vambéry.

Avant tout, il lui conseilla de raser ses cheveux et de changer, contre un costume bokhariote, les vêtements turco-européens dont il était encore pourvu. Il devait autant que possible supprimer les objets de literie, le linge de corps et tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à du superflu. Ces avis furent exactement suivis, et le nouvel équipement de Vambéry, qui ne demandait pas de nombreux préparatifs, se trouva bientôt complété : trois jours avant celui qu'on avait fixé pour le départ, il était à même de tenter les chances de sa grande aventure.

Il voulut ensuite rendre à ses futurs compagnons la visite qu'ils lui avaient faite et alla les trouver dans le misérable caravansérail où ils étaient installés. Quatorze d'entre eux occupaient une cellule et dix se tenaient dans une autre. Jamais il n'avait vu tant de guenilles et de saletés entassées

1. Pour les Asiatiques, le pays dont Constantinople est la capitale est toujours l'*empire romain*, le pays de Roum. Ils en parlent encore comme on en pouvait parler en Asie à l'époque de César et de Justinien.

dans un si petit espace. Après un accueil très cordial, on délibéra sur la route à suivre; il fut convenu qu'au lieu de traverser le pays des féroces Tekkés, on prendrait par celui des Iomouds, tribus qui, par comparaison, semblent honnêtes et hospitalières, quoique ce chemin exigeât quarante journées de marche dans le désert.

Pour mettre le sceau à la résolution prise, hadji Bilal se jeta à genoux pour implorer les bénédictions célestes. Tous, pendant qu'il parlait, élevèrent les mains au ciel, et, quand il eut terminé sa prière, chacun, s'empoignant la barbe, prononça à haute voix : Amen!

Le pacte était irrévocablement conclu.

On fit, à l'ambassade ottomane, d'énergiques efforts pour empêcher Vambéry d'accomplir son projet. On lui rappela le sort tragique de Conolly, de Stoddart et de Moorcroft[1], ainsi que les tribulations de M. de Blocqueville qui, tombé entre les mains des Turkomans, dut payer plus de trente mille francs pour se racheter de l'esclavage. « Mais, dit Vambéry, le malheur d'autrui m'inspirait assez peu de crainte pour moi-même, et je restai inébranlable dans le dessein que j'avais formé. »

La caravane se mit en route le 28 mars 1863. Elle se composait, outre Vambéry, de vingt-trois individus, tous originaires du khanat de Khokand ou de la Boukharie chinoise, territoires de Kashgar, d'Yarkand et d'Aksou. Les principaux d'entre eux étaient hadji Bilal, un jeune Tartare enthousiaste, hadji sheikh sultan Mahmoud et hadji Salih Khalifed, aspirant au titre d'*ichan*, c'est-à-dire prêtre séculier. Ces trois personnes acceptèrent notre voyageur dans leur amitié. Tous

1. Stoddart était un colonel anglais; Conolly, un capitaine; ils furent jetés dans le cachot où avait été le lieutenant Wiburt, mis à mort parce qu'il n'avait voulu renoncer ni à sa patrie ni à sa religion. Conolly et Stoddart ont péri dans ce cachot avec un courage et une résignation admirables. Ces actes horribles on eu lieu par les ordres de l'abominable tyran Nasr-Oullah, émir de Bokara, ou par ceux de son odieux ministre, Abdoul-Samed-Khan.

les quatre, ils étaient reconnus comme les chefs des hadjis; car Vambéry était passé à ce rang et on ne le désignait plus que sous le nom de hadji Réshid.

Couverts de vêtements sordides, les uns avaient des ânes pour monture; les autres, pauvres piétons, s'appuyaient sur un long bâton de dattier.

Une heure plus tard, on se trouvait à l'entrée du défilé où l'on perd de vue la plaine et la cité royale de Téhéran. Là Vambéry ne put s'empêcher de jeter derrière lui un dernier regard. Le soleil, suivant l'expression orientale, était déjà haut d'une lance. Ses rayons illuminaient, par delà les toits de Téhéran, le dôme doré du shah Abdoul-Azim. La nature, en ce pays, a revêtu, dès cette époque de l'année, l'éclatante parure du printemps; aussi la capitale, dont l'aspect général avait fait, l'année précédente, à notre voyageur, une impression si désagréable, l'éblouissait alors de sa radieuse beauté. Ce regard qu'il lui envoyait était comme un adieu aux limites les plus reculées de la civilisation européenne. Désormais il allait affronter tous les excès de la vie barbare. Cette pensée l'agitait profondément et, pour cacher son émotion à ses nouveaux compagnons, il poussa son cheval en avant, parmi les sinuosités encore désertes de la passe que l'on avait à franchir.

Durant ces marches à travers les montagnes, bien que le milieu de la journée fût assez chaud, la légèreté de ses vêtements lui laissait trop sentir les gelées du matin. Aussi lui arrivait-il souvent de descendre de cheval pour se réchauffer et de passer sa monture à celui des piétons qui lui semblait le plus fatigué. En échange, celui-ci lui confiait son bâton de pèlerin et il faisait de longues étapes en écoutant les descriptions enthousiastes où ces êtres naïfs célébraient les beautés de leur patrie. Quand ils en étaient fatigués, ils entonnaient ensemble quelque cantique, auquel, entraîné par l'exemple, il ne tardait pas à se joindre. Les plus jeunes racontaient la



HADJI BILAL PELERIN TARTARE, COMPAGNON DE VAMBÉRY. (Page 37.)

part qu'il venait de prendre à leur acte de dévotion, et les plus âgés, s'en montrant fort satisfaits, se répétaient l'un à l'autre : « Hadji Réshid va bien ; il sera un derviche de la bonne espèce. »

Le quatrième jour on atteignit Firouzeou, ville située au pied d'une montagne couronnée par des fortifications en ruines. Le lendemain on aborda le long défilé du Mazendéran qui conduit aux rives de la mer Caspienne et fait partie de ce que l'on nommait *Pyles* ou Portes caspiennes.

A la station de Zirab, au bout de cette passe, commencent les forêts interminables qui bordent les rives de la mer Caspienne.

La caravane, laissant à quelque distance Sheik Tabersi, place forte longtemps défendue par les Babis, secte fanatique qui niait la mission de Mahomet et avait rempli la contrée de terreur, arriva à Sari, centre d'un commerce important et dernière ville de ce côté du royaume de Perse[1]. Puis une marche de neuf heures la conduisit à Karatèpe, où commencent à se manifester les terribles impressions produites par le voisinage des Turkomans.

Karatèpe, qui tire son nom de la *noire colline* sur laquelle elle est construite, est habitée, d'un côté par des Persans, de l'autre par des Afghans.

Cette colonie, qui semble avoir eu beaucoup plus d'importance au commencement de ce siècle, doit sa fondation à Nadir-Shah, le dernier des conquérants asiatiques[2]. On montre encore sur la colline l'endroit où il trônait pour passer en revue les milliers d'Afghans et de Turkomans réunis sous ses drapeaux avec les Persans. En ces occasions, Nadir

1. La ville principale de cette province est Balfroush, célèbre par son industrie et son commerce; mais Sari, malgré le mauvais état de ses fortifications, est la résidence du gouverneur.

2. Nadir-Shah, né à Mésched en 1668, battit les Ottomans, usurpa la couronne de Perse, conquit l'Arménie, la Géorgie, Kandahar, Kaboul et Delhi, et finit par être assassiné dans une expédition contre les Kurdes, en 1747.

était toujours en belle humeur et a dû faire voir à Karatèpe des fêtes étranges.

C'est là que, pour la première fois, Vambéry fut l'objet de soupçons sur sa véritable qualité.

Un Afghan de haute classe, nommé Nour-Oullah, avec lequel il avait lié connaissance à Sari, voulut absolument lui servir d'hôte pendant son séjour.

A peine était-il installé, que sa chambre s'emplit de visiteurs qui, accroupis le long des murailles, le fixaient avec des yeux hagards en faisant tout haut leurs observations sur l'objet de son voyage. Ils disaient qu'il n'était pas un derviche, que son teint et les traits de son visage étaient en contradiction avec les vêtements sordides qu'il portait; qu'il devait être un émissaire politique.

Heureusement Vambéry avait acquis le flegme d'un véritable Oriental et, grâce à son impassibilité, il réussit à conserver le masque dont il couvrait ses desseins.

Le soir, tandis qu'il essayait de s'endormir, un individu portant le costume des Turkomans, et qu'il avait jusqu'alors regardé comme un membre de la famille, vint à petit bruit s'installer près de lui. Il lui apprit, en confidence, que ses affaires avaient nécessité pour lui, depuis une quinzaine d'années, des allées et venues continuelles entre Karatèpe et Khiva; bien que né à Kandahar[1], il connaissait à fond le pays des Ouzbegs et celui de Bokhara; en fin de compte, il lui proposa de lier amitié avec lui, moyennant quoi ils traverseraient ensemble le grand désert. « Tous les fidèles sont frères, » répondit Vambéry d'un ton sentencieux, et, en le remerciant de ses bonnes intentions, il lui fit remarquer qu'en sa qualité de derviche il devait respecter le lien qui l'attachait à ses compagnons de route.

L'intrus semblait vouloir prolonger la conversation; mais

1. La ville la plus importante du Kaboul.

Vambéry lui exprima le désir qu'il avait de se livrer au sommeil, et il finit par obtenir qu'il le laissât tranquille. Le lendemain, Nour-Oullah apprit à son ami que cet homme était un mangeur d'opium (*tiryaki*), un vaurien de la pire espèce, avec lequel il devait éviter, autant que possible, d'avoir aucun rapport.

Tandis que hadji Bilal faisait les provisions de farine pour les deux mois que durerait le voyage jusqu'à Khiva, Vambéry monta au sommet de la *noire colline*. De là on aperçoit la mer Caspienne ou, pour mieux dire, la portion de cette nappe d'eau qu'on appelle « la mer Morte », limitée à l'ouest par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est Ashourada. De loin, cet étroit promontoire semble un mince ruban à la surface des eaux ; il porte une seule rangée d'arbres qui s'étend à perte de vue.

L'ensemble de ces lieux déserts n'ayant rien de très particulièrement encourageant, il rentra précipitamment au logis pour vérifier par lui-même l'état des préparatifs qui se faisaient en vue d'un embarquement plus ou moins prochain.

Le patron d'un bateau frété pour Gœmushtèpe, sur la rive du Turkestan, s'offrit, par esprit de religion, à transporter gratis toute la bande des hadjis. Le 10 avril, ceux-ci, ayant chacun sur le dos, outre son équipement de guerre, un sac de farine, furent reçus à bord par le patron Yakoub, jeune homme d'une physionomie singulièrement audacieuse. L'embarcation qu'il commandait était une chaloupe turkomane portant un mât et deux voiles, désignée dans le pays sous le nom de *kèseboy*.

Partie de l'île de Tshéréken[1] pour conduire à la côte persane une cargaison de naphte, de goudron et de sel, elle retournait lestée de blé.

Ce bâtiment n'ayant pas de pont, aucune place distincte

1. Ile de la partie orientale de la mer Caspienne et appartenant aux Iomouds.



VAMBÉRY ET SES COMPAGNONS SUR LA MER CASPIENNE.

n'y pouvait être attribuée à personne; chacun, au fur et à mesure des arrivées, s'installait selon ses convenances. Yakoub s'aperçut pourtant que ce désordre nuirait à la manœuvre : les hadjis durent, avec leurs paquets et leurs provisions, se former sur deux rangs très serrés le long des bordages, laissant ainsi entre eux une espèce de passage libre où l'équipage pouvait circuler.

A partir de là, la position n'eut rien de très flatteur. Pendant le jour, à la rigueur, on pouvait s'y faire; mais, la nuit venue, et quand les compagnons de Vambéry endormis, au lieu de garder leur position perpendiculaire, ballottaient de droite et de gauche au gré du roulis, on ne savait littéralement plus que devenir, et il dut souvent, plusieurs heures de suite, servir de matelas à quelqu'un des hadjis dont les ronflements en faux-bourdon l'empêchaient lui-même de dormir. Parfois aussi, son voisin de droite et son voisin de gauche se donnaient rendez-vous sur ses genoux ou sur sa poitrine, sans qu'il lui fût permis de les réveiller, sous peine de commettre un péché des plus graves.

Le lendemain, à la nuit tombante, on faisait relâche devant Ashourada, la plus méridionale des possessions russes en Asie. A cette station lointaine se trouvent attachés trois bateaux à vapeur, deux grands et un petit, grâce à la protection desquels les colons russes et les bâtiments de commerce venus d'Astrakhan peuvent braver l'audace des forbans indigènes. Les efforts du gouvernement russe pour détruire la piraterie ont déjà porté leurs fruits, et il faut espérer que, dans un avenir rapproché, la chasse à l'homme et le vol à main armée auront cessé dans ces régions.

Toute embarcation indigène qui, de la côte orientale, veut se rendre au midi sur quelques points des rivages persans, est visitée par les agents russes, qui viennent s'assurer qu'elle ne renferme ni captifs, ni armes de guerre, ni autres marchandises de contrebande.

L'innocence, à ce point de vue, du *kèseboy*, qui ne portait que des pèlerins retour de la Mecque, ayant été constatée, on lui laissa le passage libre, et il ne tarda pas à atteindre l'embouchure de Gœrghen, à huit cents mètres de laquelle se dressait le campement de Gœmushtèpe, dont l'aspect était celui d'une centaine de ruches assemblées dans un espace assez resserré.

Le débarquement s'effectua successivement au moyen de trois légers esquifs creusés dans un tronc d'arbre. Vambéry et hadji Bilal, arrivés les derniers, trouvèrent sur la plage le chef Khandjan qui, prévenu de leur arrivée, les attendait dans l'attitude que prennent les musulmans pour faire la prière du soir, et un peu en arrière de la foule réunie pour assister au débarquement.

Sa prière finie, Khandjan se leva. C'était un bel homme d'une quarantaine d'années, de taille haute et svelte, très simplement vêtu et dont la barbe descendait à longs flots sur sa poitrine. Il s'avança vers Vambéry et l'embrassa cordialement en lui souhaitant la bienvenue et en répétant plusieurs fois son nom (hadji Réshid). Il fit le même accueil aux hadjis Bilal et Salih, après quoi la caravane prit le chemin des tentes.

Aussitôt la foule s'empressa autour d'eux. Ce n'était pas seulement la curiosité qui la poussait, c'était surtout le désir d'acquérir une participation spirituelle aux mérites et aux récompenses des pèlerins, en témoignant du respect à leur œuvre sainte. C'est la doctrine qu'enseignent les mollahs ou prêtres.

Notre voyageur resta stupéfait devant les premières scènes de la vie de l'Asie centrale. Son étonnement ne diminua pas lorsque des femmes remarquablement belles, vêtues des pittoresques costumes représentés plus haut, vinrent l'envelopper dans leurs bras et le serrer sur leur poitrine, lorsque enfin il put constater l'ardeur fébrile avec laquelle chacune se disputait l'honneur et le privilège de fournir un gîte à un ou plu-

sieurs des nouveaux arrivants. Il connaissait de réputation l'hospitalité nomade ; mais jamais il n'avait supposé qu'elle pût s'étendre aussi loin.

Khandjan s'était réservé pour hôtes Vambéry et hadji Bilal. Il les conduisit dans son *ovà* (tente), où le repas du soir avait été préparé.

Un esclave persan, chargé de lourdes chaînes, apporta une écuelle de bois pleine de poisson bouilli et de lait caillé. Le fils aîné de Khandjan, nommé, comme tous les fils aînés, *Baba Djan* (l'âme du père), prit l'écuelle des mains de l'esclave et la présenta à ses hôtes.

Le lendemain, Bilal proposa une promenade à son ami Vambéry. Dès qu'ils furent à quelque distance de la tente, Bilal l'engagea à dépouiller absolument le caractère d'effendi pour devenir un derviche de corps et d'âme.

« Imitez mes compagnons et moi, ajouta cet homme sincère : distribuez au public les bénédictions qu'il attend de nous. Ce n'est pas, je le sais, la coutume dans le pays de Roum; mais ici vous surprendriez tout le monde, si, vous donnant pour derviche, on vous voyait omettre ce rite caractéristique. Vous en connaissez la formule. Prodiguez donc vos bénédictions, en gardant un air sérieux : vous ferez bien d'accorder aussi de saintes insufflations aux malades qui vous appelleront; mais, dans ces cas-là, n'oubliez jamais de tendre la main, car personne n'ignore que ce sont ces menus offices religieux qui font vivre les derviches, et chacun tient en réserve le présent qu'il leur destine en ces occasions. C'est pour votre bien que je vous parle ainsi. Rappelez-vous ce sage voyageur qui, entré dans un pays dont les habitants étaient borgnes, se condamna, pour éviter d'être remarqué, à ne se servir que d'un œil. »

Vambéry le remercia chaleureusement de ses bons conseils et promit de les suivre de point en point.

Hôte du chef, considéré, en cette qualité, comme son pa-

rent le plus proche, Vambéry avait la liberté d'allures la plus absolue. Il en profita pour étudier à fond les gens du pays et pour se familiariser avec leur dialecte. Il se rendit partout, accompagné de hadji Bilal, distribuant ses bénédictions et recevant les dons en nature qui les accompagnent toujours.

La bienveillance et l'amitié d'un médecin turkoman, nommé Kizil Akhond, auquel il interpréta des sentences et des termes du Coran, qui pour lui étaient lettre morte, lui ouvrirent toutes les portes et le mirent en état de pénétrer la nature des intérêts compliqués qui unissent tous les Turkomans. Assis au milieu de ces nomades, tout en égrenant son chapelet, il apprenait l'histoire de leurs razzias, de leurs relations avec la Perse, le khan de Khiva et les autres peuples nomades. La confiance croissante qui lui était témoignée finit par justifier à ses yeux la ligne de conduite qu'il avait adoptée avec une apparente imprudence.

Ses nouveaux hôtes lui en donnèrent une preuve évidente lorsque, se décidant à bâtir une mosquée avec les débris des anciennes ruines grecques auxquelles Gœmushtèpe doit son nom, ils le prièrent d'indiquer l'emplacement de l'autel, d'après la recommandation de Kizil Akhond, qui l'avait désigné comme le derviche le plus instruit de la bande.

Accompagné par son ami Kizil Akhond, il fit, chez des tribus voisines, des excursions d'autant plus intéressantes qu'elles lui permirent d'examiner une partie de la muraille construite par Alexandre de Macédoine pour opposer une barrière aux incursions des cavaliers du désert. Ce mur, nommé *Seddi Iskender*, avait été, suivant Kizil Akhond, construit par les génies (*djins*), d'après les ordres du souverain tout-puissant. « Alexandre, disait-il, était un *musulman* bien autrement pieux que nous autres ; et c'est pour cela que les esprits souterrains lui devaient, bon gré mal gré, une obéissance absolue. »

Le pauvre savant ignorait que la conquête d'Alexandre

était de neuf cents ans antérieure à la naissance de Mahomet !

Quand il rentra à Gœmushtèpe, Vambéry trouva ses compagnons inquiets de son absence prolongée, et regrettant de ne s'être pas opposés avec plus d'énergie à l'excursion qu'il avait voulu tenter.

Il s'informa naturellement de tous et de chacun. Hadji Salih, lui apprit-on, avait tiré bon parti de sa médecine et réalisé de notables profits. Hadji Kari Meszud, logé dans une mosquée, c'est-à-dire dans une tente affectée au service du culte, y avait été victime d'un vol. Après de longues et inutiles recherches, le prêtre déclara qu'il lancerait immédiatement l'anathème sur le voleur, si l'objet du larcin ne se retrouvait pas. Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées, lorsque le criminel, bourrelé de remords, vint se dénoncer lui-même, rapportant, en sus de ce qu'il avait pris, une offrande expiatoire.

On lui fournit aussi des renseignements favorables sur le sort d'une caravane, alors dirigée du côté de Khiva. Ses amis lui racontèrent que le khan de cette principauté, auquel les médecins recommandaient l'usage habituel du lait de buffle, avait expédié tout exprès à Gœmushtèpe son chef de caravane (*Kervanbashi*) [1], chargé de lui acheter deux couples de ces animaux, qui ne sont pas encore naturalisés dans le pays où il règne. Ce personnage officiel avait poussé jusqu'à la ville d'Astrabad, et les pèlerins devaient profiter de son retour pour assurer à leur voyage toute garantie de succès. C'était effectivement mettre bien des chances de leur côté que de marcher sous la direction d'un homme qui, mieux que tout autre, devait avoir pratiqué les invisibles chemins du désert.

Pendant le séjour de Vambéry à Gœmushtèpe, il ne se passa pas une nuit sans qu'un coup de fusil, parti du rivage, annonçât l'arrivée de quelque corsaire chargé de butin. Le ma-

1. Le *Kervanbashi* est ordinairement nommé par le Khan et connait à fond la route sur laquelle il est chargé de guider les caravanes.

tin venu, il allait réclamer, des héros victorieux, la dîme due aux derviches, ou plutôt, contempler les pauvres Persans aux prises avec les premières angoisses de la captivité. Son cœur saignait devant ces horribles scènes; mais il fallait bien se bronzer là-dessus pour étudier, comme ils méritaient de l'être, ces contrastes frappants de vertu et de vice, de tyrannie et d'humanité, d'honnêteté scrupuleuse et de brigandage sans frein.

Une quinzaine s'était à peine écoulée, qu'il commençait à se lasser de cette résidence et à jeter malgré lui des regards d'envie sur les frontières de la Perse. On n'en était guère qu'à quelques lieues; mais, par les mœurs, les habitudes, la manière de voir, Turkomans et Persans diffèrent autant que si les deux peuples étaient placés à d'énormes distances l'un de l'autre, tant sont puissantes l'influence de la religion et celle des traditions historiques. Les Turkomans, qui à certains égards se montraient si féroces, à ce moment-là même se mettaient en frais de pieuses réjouissances, auxquelles était nécessairement conviée toute la société de pèlerins. Ces invitations se réitéraient plusieurs fois chaque jour.

Vambéry n'acceptait guère que les deux premières, témoignant par son attitude qu'il désirait être dispensé de la troisième, auquel cas, celui qui l'avait invité prétendait, par ses bourrades, le contraindre à quitter sa tente, et d'après les règles de l'étiquette indigène, plus rudes étaient les coups de coude dont il régalait ses côtes, plus sincère et plus cordial se manifestait son désir de le voir assis à sa table. En pareille occasion, l'hôte étalait devant la tente quelques pièces de feutre, voire un tapis, s'il voulait se montrer particulièrement magnifique; les convives s'y asseyaient en rond, par groupes de cinq ou six; à chacun de ces groupes était départie une vaste écuelle de bois dont les dimensions et le contenu correspondaient au nombre de ceux qui devaient y puiser. Ils y plongeaient tour à tour leurs mains entr'ouvertes, pour

y prendre les morceaux de viande de cheval ou de chameau qui faisaient le fond habituel de ces repas primitifs.

Après trois semaines de séjour à Gœmushtèpe, les pèlerins éprouvèrent le besoin d'en partir pour se rendre à Khiva. Acheter des chameaux eût été pour eux une trop lourde dépense. D'après les conseils d'Ilias Beg, chargé de leur bétail et habitué à la traversée du désert, ils en louèrent un par chaque couple de pèlerins, pour transporter leur farine et leur eau.

Khandjan recommanda particulièrement Vambéry à une *barbe grise*, akasakal ou *pir* des brigands et que l'on nommait Kulkhan.

« Ce vieux pécheur, dit Vambéry, vint fort à propos faire connaissance avec nous. Sa physionomie était des moins sympathiques, et, quand je lui fus désigné comme son hôte futur, ses démonstrations ne furent pas autrement amicales.

» Longtemps il examina mes traits, marmottant çà et là quelques paroles à l'oreille de Khandjan et tout disposé, semblait-il, à voir en moi autre chose que le personnage pour lequel on m'avait pris jusqu'alors.

» Je découvris bientôt la cause de cette méfiance.

» Dans sa jeunesse, Kulkhan avait traversé les provinces méridionales de la Russie en compagnie de Khidr-Khan, alors au service du tzar. Il avait aussi passé plusieurs mois à Tiflis et s'était assez familiarisé avec nos manières européennes. Ayant vu, disait-il, mainte et mainte nation, il ne connaissait pas encore celle des Osmanlis ; on lui avait appris néanmoins qu'elle était issue d'une tribu turkomane, origine attestée par une ressemblance frappante avec les gens de celle-ci ; par conséquent, il avait lieu d'être surpris en me trouvant une physionomie toute différente.

» Hadji Bilal le mit en garde contre des informations inexactes, déclarant pour son compte avoir passé plusieurs



KULKHAN LE PIR.

années dans ce pays de Roum, sans que jamais observation pareille lui eût été suggérée.

» Kulkhan, là-dessus, nous annonça que, deux jours après et de bonne heure, il comptait partir pour son campement d'Étrek, et qu'en conséquence nous ferions bien de compléter le plus tôt possible nos préparatifs de départ.

» La dénomination de *pir* qu'on donnait à Kulkhan indique les prétentions qu'il avait à prendre le titre d'ascète ou de *sofi*. Cette glorieuse qualification, inscrite en toutes lettres sur son cachet, ne lui inspirait pas une médiocre fierté. Je n'ai guère vu l'hypocrisie religieuse mieux symbolisée que par cet austère brigand, lorsqu'il siégeait au milieu de ses disciples. Entendre l'auteur de tant de crimes, la source de tant de désastres, expliquer gravement aux bandits les rites relatifs à la « purification des âmes » et les prescriptions en vertu desquelles un bon musulman règle la longueur de sa moustache, formait un spectacle éminemment curieux. Les élèves valaient le maître et semblaient animés du même esprit. Assurés par le sentiment qu'ils avaient de leurs pieux mérites, ces coupe-jarrets se croyaient déjà dans le paradis et en anticipaient les plus douces jouissances. »

Cet excellent *pir* n'attendait pour regagner son campement que le retour de son fils, Kulumali, parti pour un *alaman* (razzia) sur les frontières persanes, où il était allé chercher quelques juments de bonne race.

Sur la proposition de Kulkhan, qui semblait fier de l'expédition de brigandage de son fils, Vambéry se rendit un peu en aval de la Gœrghéa pour assister au curieux spectacle du retour des forbans.

Bientôt huit cavaliers turcomans parurent sur la rive opposée, menant en laisse une dizaine de chevaux. Ils se précipitèrent dans la rivière, qu'ils traversèrent à la nage. Puis, mettant pied à terre, ils accueillirent les compliments de leurs proches avec la sérénité qui n'appartient



RETOUR D'UN ALAMAN (RAZZIA) CHEZ LES TURKOMANS.

qu'aux gens persuadés de la légitimité du devoir accompli.

Le lendemain, les hadjis quittèrent Gœmushtèpe. Suivant la coutume des nomades, Khandjan et une partie de la tribu leur firent à pied la conduite sur une distance de plusieurs kilomètres, et l'on se sépara en se donnant réciproquement les témoignages de la plus vive affection.

La petite caravane, composée des chameaux d'Ilias et des six chevaux de Kulkhan, se dirigea vers Étrek. Le *pir* avait prêté à Vambéry un de ses chevaux sur lequel venait s'installer en croupe, chaque fois qu'il s'agissait de traverser un marécage, l'individu mangeur d'opium, qui s'était impatronisé parmi les pèlerins.

Tout à coup, le cheval prit peur, fit un brusque écart, et les deux cavaliers se trouvèrent renversés. Ils étaient tombés sur deux petits sangliers; c'était la mère qui avait effrayé le cheval, et qui, excitée par les cris de ses petits, menaçait de charger les hommes désarçonnés. Un cousin d'Ilias lui barra le passage avec sa longue lance et elle rentra dans sa bauge avec ses marcassins.

Le fils de Kulkhan avait rattrapé le cheval échappé. En le rendant à Vambéry, il félicita ce dernier d'avoir échappé à une mort infamante. En effet, dans l'opinion des sectateurs de Mahomet, le musulman, même le plus pieux, tué par un animal de la race porcine, arrive infect dans l'autre monde, où cent années de purgatoire ne suffisent pas pour effacer sa souillure.

Arrivés au campement du *pir*, au bord de l'Étrek, les pèlerins durent y faire une halte assez longue, pour attendre les convenances du *kervanbashi* (guide officiel) du han de Khiva, lequel devait les comprendre dans son escorte.

Ce temps d'arrêt fut loin de leur être agréable. Vambéry, pour son compte, voyant diminuer chaque jour sa ration de farine, fut obligé de se mettre à la ration congrue et même de ne pas introduire de levain dans le pain qu'il faisait cuire



UNE FACHEUSE RENCONTRE.

sous la cendre. Ainsi préparé, le pain traverse plus lentement les voies digestives, ce qui retarde d'autant le sentiment de la faim.

Heureusement, il fut permis aux pèlerins de pratiquer des excursions de mendicité, et les Turkomans, bien que grands voleurs, se montrèrent généreux.

Enfin, le kervanbashi se trouva prêt et fit prévenir les pèlerins de venir le trouver de l'autre côté de l'Étrek, pour commencer la traversée des grands déserts. Dès le soir même, chacun se mit en devoir de compléter ses préparatifs de voyage. On mit bon ordre à la provision de pain et l'on passa, une fois de plus, au sel les quartiers de chameau donnés par les nomades aux hadjis, en échange de leurs fréquentes bénédictions:

Kulkhan voulut les conduire jusqu'au point où ils devaient traverser l'Étrek, point situé à une certaine distance de son campement.

Le soir, on fit halte sur une hauteur d'où l'on découvrait un beau pays : à l'ouest, la mer Caspienne ressemblait à un lit de nuages bleus; à l'horizon lointain, les montagnes de la Perse; à l'est, un immense plateau où se distinguaient, comme autant de taupinières, des tentes pittoresquement groupées.

Le lendemain, l'Étrek fut traversé à gué et le kervanbashi se présenta avec sa suite devant les pèlerins.

Parmi ceux-ci se trouvait un traître, Emir Mohammed, le mangeur d'opium, qui, comme il a été dit, s'était joint à la caravane de son autorité privée. Ce misérable voulait séparer Vambéry de ses compagnons. Il croyait avoir deviné sa nationalité et, s'imaginant qu'il portait des trésors dissimulés sous ses guenilles, il cherchait à l'exploiter en le tenant sous le coup d'une dénonciation.

Il le dénonça, en effet, au kervanbashi, qui reçut notre voyageur avec une méfiance marquée. Vambéry sortit de ce

mauvais pas grâce à l'appui de ses compagnons, auxquels il avait su inspirer une vive amitié, et la caravane se mit en marche vers le nord, dans la direction de Khiva. Elle se composait de quatre-vingts chameaux pour quarante voyageurs, dont vingt-six étaient des hadjis sans armes ; le reste se composait de douze Turkomans Yomats, un Ouzbeg et un Afghan, tous suffisamment prêts au combat.

La caravane s'avançait sans découvrir de sentiers tracés. Le jour, le soleil lui indiquait sa direction ; la nuit, elle se guidait sur l'étoile polaire, désignée, en raison de son immobilité, Temir-Kazik (cheville de fer) par les Turkomans.

Pendant la halte qui eut lieu le soir, Vambéry s'aperçut que le kervanbashi jetait sur lui des regards soupçonneux.

Quelques années auparavant, ce personnage avait conduit à Khiva un envoyé des Frenghis (Européens) qui, pendant le voyage, avait, avec une habileté diabolique, relevé sur le papier tout le tracé de la route, ce qui avait occasionné l'exécution de deux complices supposés et exposé au même sort le kervanbashi lui-même. Celui-ci, ne voulant pas encourir une disgrâce, semblait disposé à se priver de la compagnie de Vambéry.

Le sang-froid et l'énergie de notre voyageur lui permirent de sortir de cette nouvelle impasse et même de se concilier les bonnes grâces du directeur de la caravane.

On voyageait de nuit. Vambéry, commodément installé sur son chameau, sommeillait depuis une heure, lorsqu'il fut réveillé en sursaut. « Hadji, lui criait-on, regarde ta boussole, nous croyons avoir perdu notre route. »

Le briquet battu, il s'aperçut en effet, à la lueur de l'amadou brûlant, qu'au lieu de marcher vers le nord, on s'avançait dans la direction de l'est.

Grâce aux indications de Vambéry, on rentra dans la route et on atteignit la station indiquée par l'itinéraire.

« Pendant ces trois premières journées de marche, dit Vam-

béry, le silence si imposant du désert, silence qui peut être comparé à celui de la tombe, s'empara de mon âme comme une sorte d'enchantement.

» Je restais souvent dix heures entières, les yeux fixes, perdu dans une sorte de rêverie qu'on troublait rarement, persuadé que j'étais plongé dans de pieuses méditations. Je m'aperçus pourtant que plusieurs de mes compagnons endormis faisaient sur leurs chameaux des poses burlesques et des tressaillements.

» L'un d'eux se sentait-il gagné par le sommeil, il saisissait des deux mains les pommeaux de la selle, ce qui ne l'empêchait pas d'être jeté, tantôt en avant, et de se cogner le menton avec une telle violence, que toutes ses dents s'entrechoquaient, tantôt en arrière avec un soubresaut qui menaçait de le précipiter à terre. Ce cas se renouvelait fréquemment, à la grande joie des assistants, et le malheureux joignait, au désagrément d'avoir mesuré le terrain, celui de devenir le héros du jour et le point de mire d'un feu roulant de plaisanteries.

» La fatigue ne se fait généralement sentir qu'après une marche de plusieurs heures. Tous les yeux se tournent vers le kervanbashi, occupé lui-même à chercher un lieu favorable pour la halte, et par là j'entends le voisinage d'un bon pâturage pour les chameaux. A peine l'a-t-il découvert, qu'il s'y dirige en toute hâte, tandis que les membres les plus jeunes de la caravane se dispersent de côté et d'autre pour ramasser des racines sèches ou d'autres combustibles.

» L'installation se fait promptement, car l'espoir de goûter un repos si nécessaire ranime pour un instant les forces épuisées. En un clin d'œil, les cordes sont détachées, les ballots enlevés et empilés en petits tas, à l'ombre desquels le voyageur a coutume de s'étendre. A peine les chameaux ont-ils gagné leurs pâturages, qu'un calme solennel envahit la caravane. Ce calme est, je puis le dire, une sorte d'extase,



VAMBÉRY SOUFFLANT SUR DE L'AMADOU POUR ÉCLAIRER SA BOUSSOLE DANS LE DÉSERT. (Page 57.)

car chacun jouit avec délice du repos et de la fraîcheur.

» Le Tartare est, de tous les peuples de l'Asie, celui qui, par son caractère et par ses mœurs, s'accommode le mieux de la vie bizarre du désert. Grâce à son fatalisme, il peut vivre au milieu des dangers toujours menaçants. Accoutumé à la malpropreté, à la pauvreté, à des privations de toute sorte, il lui importe peu de conserver pendant des mois entiers les mêmes vêtements et une couche de crasse sur le visage. Sa tranquillité d'esprit a toujours été pour moi un sujet d'étonnement. Elle me frappait surtout le soir, au moment de la prière, à laquelle chacun prenait part. La caravane se formait sur une seule ligne, à la tête de laquelle se plaçait l'iman, qui, le visage tourné vers le soleil couchant, récitait les prières. La solennité de cet acte était encore augmentée par le calme qui régnait dans toute la nature, et, lorsque les rayons de l'astre pâlissant venaient éclairer les visages de mes compagnons, ces figures avaient, malgré leur aspect farouche, une telle expression de béatitude, qu'il semblait que ces hommes possédassent tous les biens de la terre et n'eussent plus rien à désirer. Je n'ai pu m'empêcher souvent de me demander quelle impression ils éprouveraient dans un wagon de première classe, ou au milieu du confort et du luxe d'un hôtel de premier ordre. Combien peu ces contrées soupçonnent les bienfaits de la civilisation! Telle est la vie d'une caravane pendant le jour. La nuit, le désert devient à la fois plus dramatique et plus dangereux. L'obscurité ne permettant plus à la vue de sonder l'horizon, il n'y a de sécurité que dans un cercle extrêmement restreint; et, soit que la caravane continue sa route, soit qu'elle fasse halte, chacun s'efforce de rester aussi près que possible de ses compagnons. Pendant le jour la caravane s'étend sur une longue file; mais la nuit elle se divise en six ou huit groupes qui, rapprochés les uns des autres, forment un carré compact, dont les lignes extérieures sont occupées par les plus forts et les plus

hardis. L'ombre des chameaux qui avancent lentement produit un effet curieux et saisissant par le clair de lune. Les nuits obscures sont pleines d'épouvante; l'homme le plus hardi n'oserait s'écarter d'un seul pas de la caravane : autant vaudrait quitter le foyer domestique pour aller errer dans la Forêt-Noire. »

Le 15 mai, la caravane aborda un district sauvage sillonné d'immenses tranchées.

Les chameaux, lourdement chargés, avaient beaucoup souffert du sable sec sur lequel ils avaient peine à prendre pied. Dans ce pays, on le attache les uns aux autres avec une corde fixée à la queue de celui qui marche devant et passée ensuite dans les narines de celui qui vient derrière; de sorte que, si une des bêtes du cortège s'arrête un seul instant, celles qui la précèdent, avançant toujours, lui infligent, en tirant sur la corde, une cruelle torture.

Le lendemain, on fit halte auprès des monts Cœrentagni, à l'ouest desquels se trouvent des ruines, probablement d'origine grecque.

Vambéry profita de la halte pour aller les visiter. Ces ruines se composent d'une construction carrée, de deux tours encore entières et de deux autres tours à demi écroulées. Cette antique citadelle est entourée de deux remparts, dont l'inférieur est complètement ruiné du côté du sud, et dont le supérieur, encore existant, a une hauteur de 12 à 15 mètres sur une largeur de 1 mètre et demi à 2 mètres. Un aqueduc complétait ce système de défense. On le voit s'allonger, dans la direction du sud-ouest, jusqu'aux montagnes de la Perse; il allait chercher à 250 kilomètres l'eau nécessaire pour alimenter les citernes de la forteresse.

Les nomades de la localité vinrent en foule visiter la caravane, et il se conclut, à crédit, des ventes et des achats d'une certaine importance. Vambéry, chargé de la rédaction et de la transcription des lettres de change, remarqua, avec sur-

prise, que le débiteur, au lieu de remettre sa signature au créancier, fourrait dans sa poche le titre de sa dette. Sur les questions qu'il fit relativement à ce singulier usage, si contraire aux coutumes européennes, un des créanciers lui répondit avec une parfaite simplicité : « Pourquoi conserverais-je cet écrit, et à quoi me servirait-il ? Le débiteur, au contraire, en a besoin pour se rappeler l'échéance de la dette et le chiffre de la somme qu'il s'est obligé à me restituer. »

Cette confiance n'est-elle pas digne de l'âge d'or?

On était au 18 mai et l'on comptait deux étapes pour arriver au grand Balkan[1] et quatorze pour atteindre Khiva. L'eau puisée à la citerne de Cœrentagni, déjà très malpropre quand on l'avait mise dans les outres, s'était, en ballottant sur le dos des chameaux, promptement transformée en une sorte de boue nauséabonde. Il était cependant indispensable de l'épargner, car on ne pouvait espérer trouver de l'eau de pluie avant d'avoir dépassé le grand Balkan.

Habituée aux rigueurs du trajet, la caravane commençait à voyager avec plus d'ordre et de régularité.

Les haltes quotidiennes étaient ordinairement au nombre de trois, chacune d'une heure et demie à deux heures.

Pendant la première, avant le lever du soleil, on cuisait le pain de la journée; la seconde, à midi, était consacrée à un repos que nécessitait l'intensité de la chaleur; pendant la troisième, qui précédait la tombée du jour, on avalait un souper uniquement composé de pain et d'eau, celle-ci comptée pour ainsi dire goutte à goutte.

Les associés de Vambéry, aussi bien que les Turkomans, possédaient une provision de graisse de mouton qu'ils mangeaient avec leur pain, et dont ils lui auraient volontiers fait part. Mais il s'en abstenait soigneusement, sachant que la plus extrême sobriété, en fait de nourriture, pouvait seule

1. Dans la Turquie d'Europe, la chaîne la plus importante des montagnes qui bordent au sud le bassin du Danube, se nomme aussi les Balkans.

atténuer les tourments de la soif et l'endurcir aux fatigues de la route.

Le soir du 19 mai, le kervanbashi, si vigilant d'ordinaire, s'endormit sur sa monture, et le chef de file, placé en tête des chameaux, mit les voyageurs dans un grand péril.

Il faut dire que l'on trouve, au pied du petit Balkan, beaucoup de marais salants, recouverts d'une croûte épaisse et blanche; elle en identifie l'aspect à celui des terrains plus consistants qui les avoisinent, ces derniers étant eux-mêmes revêtus d'une légère couche de sel.

La caravane avançait sans défiance dans cette direction périlleuse, lorsque les chameaux, qui sentaient la terre manquer sous leurs pieds, ne voulurent plus marcher et devinrent subitement insensibles à toute espèce d'incitations. Chacun de sauter en bas de sa monture, et qu'on juge de d'effroi de Vambéry quand, ses pieds posant sur le sol, il s'y trouva vacillant comme à bord d'un bateau en dérive.

La consternation était générale. Le kervanbashi criait çà et là que chacun eût à rester sur place, vu qu'il était inutile de songer à se tirer d'affaire avant le jour. Une forte odeur de soude rendait l'atmosphère presque insupportable à respirer.

Il n'en fallut pas moins attendre trois bonnes heures que le jour parût.

Les voyageurs éprouvèrent une certaine difficulté à rebrousser chemin, mais ils n'en étaient pas moins fort joyeux et fort reconnaissants de la faveur céleste qui les avait retenus littéralement au bord de l'abîme. Quelques pas de plus, en effet, et ils arrivaient sur un point où une partie du convoi, le convoi tout entier peut-être, eût disparu dans un gouffre invisible.

Le lendemain, dans la matinée, on atteignit le petit Balkan, qui court du sud-ouest au nord-est, parallèlement à cette chaîne se dessinait, tout au loin, une espèce de cap, contrefort avancé du grand Balkan.

Le petit Balkan continuait, sur une longueur de vingt kilomètres, une rangée de montagnes dont les cimes, à peu près de niveau, ne dépassent pas une altitude de neuf cents mètres en moyenne.

On la côtoya pendant deux jours et, le 21, dans la soirée, on arriva au pied du promontoire formé par le grand Balkan.

Cette chaîne, dont Vambéry n'a pu voir qu'une faible partie, justifie son nom; elle semble occuper un espace plus considérable que l'autre et présente des sommets plus élevés. S'inclinant au nord-est, elle se prolonge jusqu'à la mer Caspienne et aboutit à un cap auquel elle donne son nom.

D'après les Turkomans, ce groupe de montagnes serait riche en métaux précieux.

Le paysage est magnifique; mais il y planait l'idée d'une solitude complète. Dans ces contrées désertes, il faut perpétuellement rester sur ses gardes et se tenir prêt à combattre. Tout homme que l'on rencontre est probablement un ennemi.

Les membres de la caravane furent avertis par le kervanbashi qu'ils abordaient au véritable désert et qu'ils devaient s'abstenir jour et nuit de parler haut et de pousser la moindre clameur. A partir de ce moment, il fallut cuire le pain avant le lever du soleil et ne pas faire de feu pendant la nuit.

En effet, à mesure que s'effaçait la silhouette des Balkans, le désert sans limites apparaissait, de plus en plus majestueux et imposant.

Le 22, dans la soirée, quelques voyageurs se mirent en quête d'eau douce. Vambéry s'était associé aux recherches du kervanbashi.

Ils avaient à peine fait une quarantaine de pas que ce dernier, remarquant certaine piste sur le sable, s'écria qu'il devait y avoir un homme en cet endroit.

Après avoir préparé leurs fusils, ils suivirent les traces qui les conduisirent à une espèce d'antre où ils pénétrèrent

hardiment. A leur grande horreur, ils se trouvèrent en présence d'un homme à moitié sauvage, les cheveux hérissés, la barbe longue, enveloppé dans une peau de gazelle et qui se précipita contre eux la lance en arrêt.

Vambéry était hors de lui; le kervanbashi, au contraire, avait conservé tout son sang-froid. Il abaissa le mousquet qu'il avait tout d'abord levé et s'éloigna en prononçant le mot « Amanbol! (la paix soit avec vous!) — Kanli Dir! (le sang du meurtre est sur sa tête), » ajouta-t-il.

Ce fut toute l'explication qu'il donna à son compagnon.

Vambéry apprit plus tard que cet infortuné, poursuivi par une vengeance légitime, errait ainsi, depuis bien des années et en toute saison, sur la frontière du désert. Il n'osait plus contempler un visage humain.

L'eau manquait toujours et les souffrances de Vambéry devenaient intolérables.

Le 23, on arriva à Kahriman Ata, station où se trouvait le tombeau d'un saint, objet de nombreux pèlerinages. Pour rendre hommage à ce saint homme, il fallut descendre de chameau et gravir à pied, malgré la chaleur et la soif, l'éminence où était construit le tombeau, d'une longueur d'environ 10 mètres, et décoré de cornes de bélier, symbole d'autorité dans l'Asie centrale.

Le kervanbashi raconta que l'hôte de ce monument était un géant dont la taille égalait la dimension du tombeau, et que, pendant nombre d'années, il avait défendu les sources voisines contre les mauvais esprits qui s'efforçaient de les combler en y jetant des pierres.

Enchanté d'apprendre que les sources protégées par le saint existaient encore, et espérant y trouver une eau dont sa soif pourrait s'accommoder, il se hâta si bien qu'il arriva le premier à l'endroit indiqué. Ce qu'il aperçut d'abord ressemblait à une mare brune; il y trempa ses mains, qu'il crut avoir remplies de glace; il porta le liquide à ses lèvres, et ce fut

alors un vrai martyre, tant cette eau si fraîche était amère, infecte et rebutante ; impossible d'en avaler une seule goutte.

La caravane mit trois jours à atteindre l'extrême limite des sables où elle s'était traînée au milieu de souffrances et de privations qui réduisirent Vambéry au désespoir. Pour la première fois, il douta du succès de son entreprise.

Le 24 mai, à midi, on rencontra, à la station de Déli Ata, un petit lac où les outres furent remplies. Depuis lors, et jusqu'à Khiva, elles restèrent constamment pleines.

Le même soir, on arriva à une énorme tranchée, au delà de laquelle se trouve le plateau, nommé Kaflankir (champ du tigre), qui marque le commencement du territoire appartenant au khanat de Khiva.

Dans le courant du second jour que la caravane passa sur le plateau, on aperçut, vers midi, un énorme nuage de poussière s'élevant du côté du nord.

Aussitôt chacun apprêta ses armes. L'anxiété redoublait à mesure que s'approchait le tourbillon.

On finit par distinguer une masse mouvante qui ressemblait à une file d'escadrons prêts à charger.

Mais alors les guides déposèrent leurs armes ; Vambéry se contenait avec une impatience de plus en plus fébrile.

Quand le tourbillon fut à cinquante pas, on entendit un piétinement pareil à celui que produiraient un millier de cavaliers bien instruits, s'ils s'arrêtaient court au même signal. La poussière tomba, et l'on se vit en face d'une multitude d'ânes sauvages, très valides et très vigoureux, qui venaient de faire halte en bon ordre. Ils contemplèrent les voyageurs pendant quelques instants ; puis, découvrant, selon toute probabilité, qu'ils n'appartenaient pas à la même catégorie d'animaux, ils reprirent leur course rapide et disparurent vers l'occident.

Le 30 mai, les voyageurs aperçurent enfin des tentes et



« LE SANG DU MEURTRE EST SUR SA TÊTE! » (Page 65.)

autour d'eux retentit ce cri de bon augure : *Aman geldingiz!* (soyez les bienvenus!)

Ilias, qui comptait des amis parmi les gens campés dans ces parages, se hâta d'aller recueillir, à la ronde, un peu de pain frais et d'autres présents *kourban* (friandises de choix); il revint amplement pourvu de viande, de pain et de *kimis* (boisson d'un goût acide qu'on prépare avec du lait de jument).

Bien que la halte ne se prolongeât guère au delà d'une heure, bon nombre de ces pieux nomades vinrent trouver les hadjis, pour satisfaire, en leur serrant la main, à leurs religieuses aspirations. En échange de quatre ou cinq formules, Vambéry reçut une forte ration de pain et plusieurs morceaux de viande, chameau, cheval ou mouton.

A mesure que la caravane approchait de Khiva, la végétation devenait de plus en plus luxuriante. Les environs sont peuplés de petits enclos rustiques qu'ombragent de hauts peupliers, au milieu de prairies verdoyantes et de champs fertiles.

Au centre de ces jardins, la capitale du pays, s'élevant avec ses dômes et ses minarets, fait une impression favorable sur le voyageur qui la contemple de loin.

L'intérieur de la ville ne répond pas néanmoins à l'impression que produit son aspect extérieur. Cette capitale est de beaucoup inférieure à une des villes de la dernière catégorie de celles qu'on rencontre en Perse. Trois ou quatre mille maisons de terre battue, éparpillées au hasard dans toutes les directions; plus un rempart, également en terre, qui marque à peu près les limites de cette agglomération ; la cité, qu'une enceinte intérieure sépare au besoin de la citadelle; des bazars, dont peu sont dignes d'attention; des mosquées peu remarquables; quelques collèges aux cours plantées d'arbres, et qui ont l'air d'édifices au milieu de ces huttes de boue que la pluie délaye et que le soleil crevasse ou disloque : voilà Khiva.



UNE ARMÉE D'ANES SAUVAGES (HÉMIONES.) (Page 66.)

Au seuil de la ville, où ses traits européens pouvaient le trahir dès l'abord, les nerfs de Vambéry devaient être, on le comprend, surexcités au dernier point. Il connaissait la cruauté du khan de Khiva, qui avait continué à réduire en esclavage tous les étrangers suspects : ainsi venait d'être traité un Hindou, lequel, quoique prétendant à une origine princière, se trouvait attelé, avec les autres esclaves, aux fourgons de l'artillerie.

Il n'avait pas peur cependant. Depuis longtemps il était familiarisé avec le danger auquel il s'exposait, et s'était d'ailleurs procuré les moyens d'échapper, par une mort plus douce, aux effroyables tortures qu'emploie la question musulmane[1].

Il était donc résolu à faire avec calme tous ses efforts pour déjouer au besoin la jalouse surveillance du tyran.

Il y avait longtemps que n'était arrivé à Khiva un aussi grand nombre de pèlerins revenant du tombeau du Prophète. Aussi les hadjis furent-ils accueillis avec un surcroît de vénération. Sans descendre de leurs chameaux, ils reçurent à pleines mains des pains et des fruits secs.

Les pèlerins se rendirent, selon l'usage, au caravansérail, qui sert également de bureau de douanes, et où voyageurs et marchandises sont soumis au plus rigoureux examen.

C'est le principal mehrem, chambellan ou confident du prince, qui remplit à Khiva les redoutables fonctions de directeur général des douanes.

« A peine, dit Vambéry, avait-il adressé à notre kervanbashi les questions d'usage, que le perfide Emir Mahommed, se frayant un chemin jusqu'à eux, s'écria d'une voix éclatante :

1. Vambéry portait sur lui, soigneusement dissimulées dans les plis de son vêtement, quelques pillules préparées à son usage par le docteur T..., médecin du shah de Perse. Elles l'eussent, au besoin, dérobé, par une mort plus douce, à d'effroyables tortures.

« Nous avons amené ici trois intéressants quadrupèdes, et un bipède plus curieux encore. »

» La première partie de sa phrase désignait naturellement nos buffles, premiers échantillons d'une race d'animaux qu'on ne connaissait pas encore dans le pays; la seconde s'adressait directement à moi.

» Immédiatement, je devins l'objet de tous les regards, et parmi les murmures de l'assistance indignée, je distinguais aisément les mots d'*espion*, d'*Européen* et de *Russe*. Refoulant de mon mieux le sang qui me montait aux joues, j'allais quitter la place, quand le mehrem m'enjoignit de demeurer.

» Pendant l'examen qu'il entama aussitôt à mon sujet, il se servit d'expressions souverainement discourtoises.

» Je m'apprêtais à lui répondre, quand survint hadji Salih, dont l'extérieur commandait le respect, et qui, n'étant au courant de rien, parla de moi dans les termes les plus favorables à notre inquisiteur stupéfait. Celui-ci, passant aussitôt du ton le plus rogue au sourire le plus accort, m'indiqua un siège à côté de lui. Hadji Salih me pressait par signes de me rendre à cette muette invitation; mais, affectant les dehors de l'homme offensé, je me retirai, au contraire, après avoir jeté au mehrem un regard de courroux. »

Vambéry se rendit aussitôt chez Shukrullah Bay, qu'il avait connu à Constantinople, où il remplissait une mission diplomatique. Il voulait s'en faire un ami qui lui vînt en aide en cas de besoin. Il captiva si bien son auditeur que celui-ci lui proposa de lui donner l'hospitalité. Mais le faux derviche dut l'informer de sa situation par rapport à ses compagnons de voyage, et il le quitta en lui promettant de réitérer promptement sa visite.

En rentrant au caravansérail, il apprit que les autres hadjis avaient reçu la permission de s'installer dans une *tekkie*

nommée Tœshébaz[1]. Il s'y rendit aussitôt; on lui avait réservé une cellule déjà prête à le recevoir. On lui apprit que son misérable dénonciateur avait été forcé de battre en retraite sous les reproches et lès invectives des pèlerins et des Khivites eux-mêmes.

Le lendemain, un messager de la cour apporta à Vambéry, avec un léger présent du khan, l'ordre de se rendre au palais, attendu que Son Altesse attachait le plus grand prix à recevoir les bénédictions d'un derviche né dans la terre sainte de Stamboul.

Shukrullah Bay avait prévenu le khan de l'arrivée à Khiva d'un effendi. Il voulut même assister à l'entrevue et, chemin faisant, il donna à Vambéry des avis sur les divers points obligatoires de l'étiquette khivienne.

L'usage et, de plus, une impérieuse nécessité, obligeaient notre voyageur à visiter d'abord le mehter ou ministre de l'intérieur. En l'absence du vizir (premier ministre) et du frère du khan, alors engagés dans une expédition militaire contre les Tchaudors, il remplissait provisoirement les plus hautes fonctions de l'État.

Ce personnage, aux traits grossiers, mal vêtu, en voyant approcher notre voyageur, adressa à son entourage quelques paroles prononcées d'un ton de raillerie. Sans y prendre garde, Vambéry marcha droit à lui, le salua sérieusement et prit aussitôt la place d'honneur qui revient de droit aux derviches.

Ce merveilleux sang-froid produisit l'effet qu'en attendait le voyageur, et modifia radicalement les malveillantes dispositions de l'assistance.

Le mehter reconnut que les derviches étaient élevés avec

1. La *tekkie* est une sorte d'établissement hospitalier, moitié monastère, moitié hôtellerie, où s'arrêtent les derviches en voyage. Le nom de celle-ci était dérivé des mots *tört shahbaz* (les quatre faucons ou les quatre héros), employés pour désigner les quatre monarques dont la tombe y existe et qu'on regarde comme les fondateurs de cette pieuse institution.

soin à Constantinople. Il ajouta que le *hazret*[1] ayant manifesté le désir de voir l'effendi, il voulait savoir si celui-ci n'avait pas apporté quelques lignes du sultan ou de son ambassadeur en Perse.

Vambéry lui remit le firman impérial dont il s'était muni, et en tête duquel figurait le *tugra* (sceau du sultan). Le mehter baisa respectueusement le document et se leva pour l'aller remettre entre les mains du khan. Il revint presque aussitôt pour avertir le faux derviche qu'il pouvait pénétrer dans la salle d'audience.

« Le khan de Khiva, devant lequel j'allais paraître, dit Vambéry, est « le maître du sol » ; en cette qualité il exerce sur tout le pays l'autorité du chef de famille et dispose arbitrairement des biens et de l'existence de ses sujets.

» Les caprices les plus abusifs de sa despotique autorité ne rencontrent d'autre barrière que celles que peuvent élever les oulémas (prêtres), quand ils ont à leur tête des hommes savants et vertueux.

» Si l'oppression des chefs en Asie est si grande, c'est que les opprimés en sont complices par leur lâcheté et par leurs vices. A Khiva, beaucoup d'oulémas s'efforcent avec un zèle sincère d'améliorer leurs compatriotes et d'adoucir les habitudes brutales que tendent à développer chez eux des guerres continuelles.

» D'ailleurs, le khan lui-même a ses devoirs. Ainsi, chaque jour, il doit donner en public une audience d'au moins quatre heures, et n'en est dispensé que pour cause de maladie. Personne ne pouvant être exclu de ces réunions quotidiennes, le prince est souvent obligé d'écouter les plus infimes griefs, et de régler parmi ses sujets les moindres différends domestiques. On m'a dit que le khan s'amusait beaucoup des querelles conjugales, et se plaisait à les envenimer sans en avoir

1. Titre de souveraineté qui, dans toute l'Asie centrale, correspond au mot « Majesté », tel que nous l'employons en Europe.

l'air. Il arrive parfois que le mari et la femme, habilement exaspérés, se prennent aux cheveux devant lui, et, sans égard pour la majesté royale, échangent de rudes gourmades. Le « Père de la patrie », riant à se tenir les côtes, n'est jamais plus heureux que lorsqu'il les voit, après deux ou trois tours de salle, tomber l'un sur l'autre dans la poussière où posent les pieds du trône.

» Celui qui régnait alors s'appelait Seïd Méhemmed. Il n'est arrivé au pouvoir en 1856 qu'à cause de la renonciation spontanée de son frère aîné, Seïd Mahmoud Toëre, qui a renoncé à régner afin de pouvoir contenter sa passion pour l'opium. C'est un des tyrans les plus débauchés, les plus cruels et les plus incapables qui aient jamais gouverné le Kharizme.

» Cependant nous étions parvenus à la porte de la chambre où il se tenait. Shukrullah m'y arrêta quelques instants pendant qu'on se livrait au dedans à des préparatifs indispensables. En effet, tout en m'annonçant comme derviche, mon introducteur n'avait pas négligé de dire qu'à Constantinople j'étais en relation avec les pachas du plus haut rang, et qu'il serait à propos de garder autant que possible, vis-à-vis de moi, tout le prestige de la puissance.

» Enfin deux messagers de cour vinrent me prendre par les bras en me témoignant le plus grand respect; on leva un rideau, et je vis devant moi Seïd Méhemmed, khan de Khiva, à demi couché sur une espèce d'estrade, accoudant son bras gauche sur un coussin de velours et tenant de la main droite un court sceptre d'or. »

Ce prince, perdu de débauches, avait les yeux profondément enfouis sous leurs orbites, la barbe rare et clairsemée, les lèvres blêmes, la voix cassée et tout l'extérieur d'un idiot inaccessible à la pitié.

Suivant le cérémonial prescrit, Vambéry éleva d'abord les mains par un geste qu'imitèrent le khan et tous les assistants; puis, après avoir dit un passage du Coran, il récita une prière

VAMBÉRY REÇU EN AUDIENCE PAR LE KHAN DE KHIVA.

qu'il termina tout haut par *Amen*, en se tenant la barbe à deux mains.

Le khan, dont il s'était approché, lui tendit les deux mains et, quand il y eut posé à plat les siennes, il se recula de quelques pas. La cérémonie de réception était terminée.

Alors le khan questionna Vambéry sur les péripéties de la route, sur l'objet de son voyage et sur l'état de ses ressources pécuniaires.

Il répondit qu'il avait éprouvé de cruelles souffrances, mais qu'il les avait oubliées en contemplant la beauté de Sa Majesté; qu'il avait l'intention de visiter les reliques des saints religieux enterrés dans le khanat, et de poursuivre ensuite son pèlerinage.

En ce qui concernait ses ressources, il dit :

« Nous autres derviches, nous ne prenons aucun souci de bagatelles semblables. Le souffle saint, que le chef de mon ordre m'a départi pour mon voyage, suffit pour me sustenter quatre ou cinq jours sans autre aliment, et je n'ai qu'un vœu à former ici-bas, c'est que Dieu permette à Votre Majesté de vivre au moins cent vingt ans. »

Il parut que ce discours avait plu, car S. A. lui assigna sur-le-champ un bel âne et vingt ducats de gratification. Vambéry refusa ceux-ci, en alléguant le péché que commet un derviche lorsqu'il s'avise de thésauriser; en revanche, il remercia le prince de son autre cadeau, mais il appela son attention sur le précepte sacré en vertu duquel un âne blanc est requis pour de tels pèlerinages, et le pria de donner ordre qu'on lui en fournît un de cette couleur. Il allait se retirer lorsque le khan exprima le désir d'être son hôte pendant la courte résidence qu'il comptait faire dans sa capitale; il le priait donc d'accepter, pour défrayer ses repas quotidiens, les deux *tenghe* [1] que son *haznadar* était chargé de lui compter.

1. Le *tenghe* représente à peu près soixante-quinze centimes; le *haznadar* est le trésorier de la couronne.

Un remerciement cordial et une nouvelle bénédiction précédèrent son départ, salué, par la foule qui encombrait l'avant-cour et le bazar, de *Selam Aleïkoum*[1] on ne peut plus respectueux.

Dès que l'on eut appris que le souverain avait pris le faux derviche en faveur, chacun voulut le recevoir à sa table, lui et les autres hadjis. Il lui fallut donc se rendre chaque jour chez sept ou huit hôtes différents, et accepter un repas chez chacun d'eux.

Dans l'Asie centrale, même au sujet d'une visite ordinaire, on a l'habitude d'étendre une serviette grossièrement tissée en fils de différentes couleurs et fort malpropre en général. Sur ce linge bariolé on place du pain pour deux personnes, et l'hôte à qui on le sert doit en manger quelques morceaux. « Être rassasié, » voilà une expression qui n'est jamais admise dans ce pays-là et qu'on regarde comme le signe d'une origine inférieure.

Grâce à leur brillant appétit, les confrères en pèlerinage de Vambéry se montraient gens du meilleur ton. Lui s'étonnait seulement de leur voir absorber une telle quantité de pilau, car il calculait que chacun d'eux devait avoir sur l'estomac, à l'issue de certains repas, deux livres de riz et une livre de suif, sans parler du pain, des carottes, des navets et des radis, qui figuraient comme accessoires dans ces festins orientaux; et tout ceci arrosé, sans la moindre exagération, par quinze à vingt grandes platées de thé vert.

En face de pareils gloutons, Vambéry faisait assez pauvre figure, et on s'étonnait généralement qu'un homme si versé dans la connaissance des livres ne possédât pas mieux les notions de la civilité puérile et honnête.

Les promeneurs et les visiteurs se pressaient dans le couvent occupé par les hadjis, et Vambéry eut le loisir d'étudier,

1. C'est notre *salamalec*, dont nous respectons ici la forme primitive.

sans bouger, les échantillons de la population du khanat, qui se trouvaient presque tous représentés à Khiva.

L'immense majorité est composée d'Ozbegs, qui forment aussi le fond de la population de Bokhara et de Kashgar. Viennent ensuite les esclaves à tête noire, c'est-à-dire les Persans ; les Sarts, nommés Tadjiks à Bokhara ; les Kasaks ou Kirghises[1] ; les Karakalpaks, agriculteurs et pasteurs, qui errent l'été de l'Amou-Daria au Sir-Daria et qui se vantent de posséder les plus belles femmes du Turkestan ; enfin les Turkomans proprement dits, en particulier des Iomouds.

Ces derniers cependant ne sont pas mieux vus à Khiva qu'ils n'aiment eux-mêmes à y venir, depuis les scènes tragiques dont a été accompagné l'avènement du khan actuel. A cette époque, en 1856, ils avaient amené dans la ville un cousin du khan Koutloug Mourad, voulant, disaient-ils, rendre hommage à ce dernier. Le cousin, dans l'audience solennelle qui lui fut accordée, profita du moment où il était dans les bras du souverain pour le poignarder. Celui-ci tomba mort sur le coup, et les Iomouds se jetèrent sur les gens de la maison royale qui venaient d'assister à cette tragédie.

Le premier mouvement de consternation durait encore, lorsque le mether, dénonçant du haut des murs de la citadelle l'abominable forfait commis sous ses yeux, invita les Khivites à massacrer tous les Iomouds qui avaient pénétré à l'intérieur de la ville.

Une populace furieuse attaqua aussitôt les Turkomans, qui, paralysés par la crainte, opposèrent à peine quelque résistance. Le couteau des femmes khivites joua dans ce massacre un rôle aussi actif que les armes de leurs maris. Le sang ruissela littéralement dans les rues de la ville, et l'enfouissement des cadavres exigea six jours de travail.

1. En général *Kirghis* signifie *nomade*. Appliqué à une tribu spéciale, ce nom désigne une subdivision des Kasaks qui habite le Khokand sur la frontière du Turkestan.

Les Ouzbegs, qui, comme il a été dit, sont en majorité à Khiva, n'ont pour vêtement, outre leur bonnet de fourrure en forme de turban et leurs grandes bottes, qu'une longue chemise, leur négligé favori en été. Vambéry finit par l'adopter, ayant remarqué que, tant qu'elle demeurait blanche, la chemise pouvait être portée, même dans les bazars, sans blesser les convenances.

Les femmes entourent leur tête de hauts turbans sphériques fabriqués avec quinze à vingt mouchoirs de Russie. Enveloppées dans leurs larges robes et chaussées de bottes grossières, elles arpentent la ville à grands pas sous les rayons d'un soleil écrasant, pour rapporter au logis de lourdes cruches pleines d'eau.

La profession de hadji était devenue aussi lucrative pour Vambéry que pour ces collègues. Les aumônes pleuvaient littéralement dans leurs mains. Le voyageur se serait trouvé heureux de son séjour chez ces braves gens, sans l'hostilité sourde du mether, qui cherchait à le desservir en insinuant au khan qu'il était « un derviche pour rire ».

Vambéry avait été prévenu de ces menées par son ami Shukrullah. Aussi ne fut-il pas étonné de recevoir une seconde invitation à se rendre au palais.

Le khan, dont l'entourage était, ce jour-là, plus nombreux qu'à l'ordinaire, lui dit qu'ayant appris que l'effendi était versé dans les connaissances mondaines et possédait un beau style fleuri, il désirait obtenir de lui quelques lignes écrites « à la manière de Stamboul ».

Certain que ce désir lui avait été suggéré par le mether, très fier de sa réputation de calligraphe, Vambéry écrivit ce qui suit avec les objets de bureau qui lui furent fournis sur-le-champ :

« Très majestueux, puissant, redouté monarque et souverain ! Noyé dans ta royale faveur, le plus pauvre et le plus humble de tes serviteurs n'oublie pas que, selon le proverbe

arabe : « Ceux qui ont une belle écriture sont dénués d'esprit, » et, jusqu'à ce jour, il a consacré peu de temps à l'étude de la calligraphie ; aussi est-ce uniquement en mémoire du proverbe persan : « Tout défaut qui plaît au roi est une vertu, » qu'il se hasarde à te soumettre ces lignes. »

L'emphase tout orientale de ce compliment chatouilla agréablement l'oreille du prince. Quant au mether, il était trop borné pour comprendre le sarcasme renfermé dans le proverbe : « Ceux qui ont une belle écriture sont dénués d'esprit. »

Le khan fit asseoir Vambéry, à qui, par son ordre, on présenta une tasse de thé, accompagnée d'un morceau de pain. Après quelques instants de conversation, il le congédia gracieusement et lui ordonna d'aller prendre chez son trésorier l'argent nécessaire à ses dépenses journalières.

Pour arriver chez ce fonctionnaire, il dut traverser une cour où se trouvaient environ trois cents Tchaudors récemment faits prisonniers. On en avait formé deux sections.

La première comprenait ceux qui, âgés de moins de quarante ans, devaient être vendus comme esclaves ou distribués gratuitement par le khan à ses familiers ; réunis l'un à l'autre au moyen de colliers de fer, par files de douze à quinze, on les emmenait successivement.

La seconde section se composait des hommes que leur rang ou leur âge rangeait parmi les *akasakals* (barbes grises). Ceux-là attendaient, avec résignation, l'exécution de l'arrêt porté contre eux.

Pendant que quelques-uns marchaient soit à la potence, soit au billot sanglant, entouré déjà de quelques têtes coupées, à un signe du bourreau huit des plus âgés s'étendirent à la renverse sur le sol.

On leur garrotta les pieds et les mains ; puis l'exécuteur, s'agenouillant sur leur poitrine, plongea son pouce sous l'orbite de leurs yeux, dont il détachait au couteau les prunelles



LE SUPPLICE DES PRISONNIERS A KHIVA.

ainsi mises en saillie. Après chaque opération, il essuyait sa lame ruisselante de sang sur la barbe du supplicié.

L'exécution terminée, les victimes étaient délivrées de leurs liens. Étendant les mains, elles cherchaient à se relever, entrechoquaient leurs têtes ou, trop faibles pour se tenir debout, se laissaient tomber à terre en poussant de sourds gémissements.

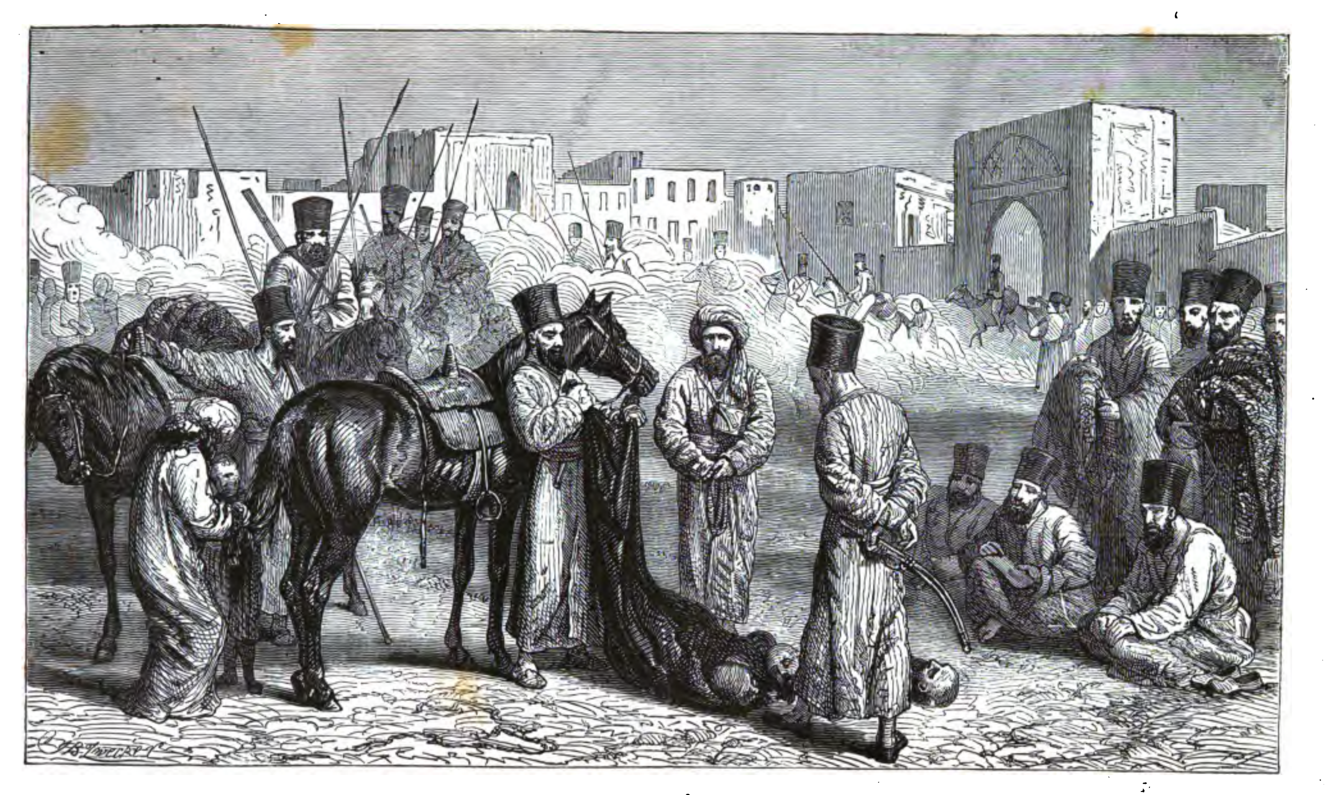
Cette horrible scène n'est pas un cas exceptionnel. A Khiva, comme dans toute l'Asie centrale, ces procédés odieux semblent naturels. Tout les sanctionne : la coutume, la religion et les lois.

Oui, la religion elle-même. Toute offense qui lui est faite est immédiatement punie de mort, et chaque jour Vambéry voyait mener au supplice des individus coupables de sacrilège.

Le souverain actuel de Khiva, cherchant à se signaler comme protecteur de la religion, n'a pas trouvé d'autre moyen que d'employer une extrême rigueur dans la punition de toute infraction aux préceptes sacrés.

Par exemple, c'est conformément aux clauses pénales édictées par les saints livres que l'homme qui jette un regard sur une femme enveloppée de son voile est pendu. La femme bien qu'elle ait pu être tout à fait innocente de complicité dans ce malheureux regard, est enterrée jusqu'au buste dans le voisinage de la potence et lapidée à coups de boules de terre durcie. Dès la troisième décharge, une enveloppe de poussière rend méconnaissable cette infortunée, dont le cadavre déchiré n'a déjà plus forme humaine, et qu'on abandonne aux lentes angoisses de l'agonie.

Quand Vambéry fut introduit auprès du trésorier, celui-ci était occupé à classer en quatre catégories des robes de soie de vive couleur et décorées de fleurs en fil d'or. Elles étaient destinées à être remises, comme vêtements d'honneur et de récompense, aux soldats qui rapportaient un nombre de têtes



TANT PAR TÊTE

d'ennemis égal à celui qui servait à désigner les robes.

Le lendemain, sur la principale place de la ville, Vambéry eut l'occasion d'assister à la distribution de ces glorieux emblèmes.

Il vit, en effet, arriver du camp à peu près cent cavaliers dont les vêtements poudreux avaient un air tout à fait martial. Chacun d'eux amenait au moins un prisonnier, et parmi ceux-ci, des femmes, des enfants, attachés soit à la queue du cheval, soit au pommeau de la selle; il portait de plus, sanglé derrière lui, un grand sac où se trouvaient les têtes enlevées à l'ennemi, témoignage irréfragable des hauts faits accomplis sur le champ de bataille. Son tour venu, il offrait les prisonniers soit au khan, soit à quelque notable personnage, et, débouclant ensuite son sac, qu'il saisissait par les deux angles inférieurs, il vidait aux pieds de l'agent comptable — celui-ci les repoussant comme s'il se fût agi de pommes de terre — le monceau de têtes, barbues ou imberbes, en échange duquel il allait lui être octroyé des insignes plus ou moins honorifiques. Suivant l'importance de la livraison, il était porté sur les registres pour tel ou tel nombre de têtes, et la rétribution ne se faisait pas attendre.

En dépit de ces coutumes barbares, de ces révoltants spectacles, Vambéry affirme que c'est encore à Khiva que, sous son déguisement de derviche, il passa le meilleur temps de son voyage. Il faut répéter qu'en sa qualité de hadji, il était l'objet d'une vénération particulière et que les aumônes affluaient. Il est vrai qu'il distribuait une partie des présents qui lui étaient faits à ceux de ses compagnons plus négligés par la commisération publique. Mais, malgré ses libéralités, il se trouvait pourvu d'un âne robuste, d'une ceinture garnie d'argent, d'une bonne garde-robe, de provisions abondantes, équipé, en un mot, pour la suite de son voyage.

Le khanat de Khiva, appelé aussi *Kharezm*, mot qui signifie « belliqueux, brave à la guerre », se divise en trente-deux

districts, ayant chacun pour chef-lieu une ville où réside un *bay* ou gouverneur particulier.

Après celui de Khiva, les districts les plus importants sont ceux d'Ourguendj la vieille et d'Ourguendj la jeune. La vieille Ourguendj, située à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Khiva et ancienne capitale du khanat, n'est plus aujourd'hui qu'un village. La nouvelle, au contraire, à dix-huit kilomètres environ de Khiva, vers le nord-est, forme le centre des manufactures khivites [1].

Le territoire de Khiva, excessivement fertile, produit en abondance du blé, du riz, de la soie, du coton, du rugau, espèce de racine dont on tire une magnifique couleur rouge, et des fruits d'une qualité incontestable. Il faut citer, en particulier, les pommes d'Hézaresp, les pêches et les grenades de Khiva, et surtout les incomparables melons d'hiver, dont une charge s'échange, en Russie, contre du sucre, poids pour poids; leur réputation est parvenue jusqu'en Chine, et l'empereur, quand il reçoit les présents que lui envoie la Tartarie chinoise, ne manque jamais d'en réclamer quelques-uns.

Parmi les articles manufacturés, le plus remarquable est l'*Ourgendj tchapani* (surtout d'Ourguendj), taillé à peu près sur le modèle de nos robes de chambre, dans une étoffe rayée de deux couleurs, de soie et laine souvent tissées ensemble. Khiva fabrique des bronzes et une étoffe de coton et de soie écrue, nommée *aladja* et que tout le monde porte sans distinction de sexe; Hézaresp, des robes; Tash-Houts, des toiles.

Dans ces contrées, le cuir est travaillé avec une incontestable perfection.

La peau de *chagrin* (en tartare, *sagri*) y est faite en per-

1. Elle compte 20 mosquées et 8 000 habitants. Son district a une population de 55 000 âmes. Ses nombreuses boutiques, remplies de marchandises de prix, venues de toutes les parties de l'Orient, éblouissent la vue par leur éclat. Il règne dans les rues un bruit continuel, occasionné par l'affluence des marchands et par les cris des chameaux qui plient sous le poids du fardeau dont ils sont chargés.

fection. On emploie bien pour fabriquer des outres les peaux importées de Russie; mais les chaussures et le harnachement des chevaux ne se confectionnent qu'avec du cuir préparé dans le Turkestan. Khiva y réussit moins que Bokhara. On n'y connaît qu'un épais cuir jaune, également employé pour la semelle et l'empeigne. Avec le plus fin, on façonne les *meskh*, qui se portent en guise de bas dans le soulier même; avec le plus grossier, des *kouch* qui ressemblent à nos galoches.

Le principal commerce se fait avec la Russie. Des caravanes, comprenant de mille à deux mille chameaux, partent au printemps pour Orenbourg, en automne pour Astrakhan, où elles portent du coton, de la soie, des fourrures, des vêtements à l'usage des Tartares Nogaïs, du cuir chagriné, des fruits enfin, destinés au marché de Nijny; elles rapportent, en retour, des chaudrons et autres vases de fer fondu, de la perse (celle-là même dont nous couvrons nos meubles, mais que les femmes emploient ici pour leurs devants de chemises), des mousselines premier choix, des calicots, du drap, du sucre, du fer, des fusils de pacotille et une petite quantité de ces objets que le commerce désigne comme « articles de fantaisie ».

L'exportation du poisson se fait sur une grande échelle, bien que les Russes aient leurs propres pêcheries, protégées par trois bateaux à vapeur en station sur la mer d'Aral et qui peuvent remonter jusqu'à Koungrad, selon les clauses d'un traité conclu il y a six ans par la dernière ambassade que le cabinet de Saint-Pétersbourg ait envoyée à Khiva.

Le *vêtement* de Khiva trouve à Hérat une grande faveur et y réalise des prix élevés; cependant il n'y parvient que par l'entremise de Bokhara et malgré les pillages des Turkomans, ce qui diminue beaucoup l'importance du trafic.

Avec la Perse, c'est-à-dire d'Astrabad à Khiva, le transit est tout entier entre les mains des Iomouds, qui ramènent chaque année dans la capitale cent ou cent cinquante cha-

meaux chargés de naphte et de buis pour fabriquer des peignes.

C'est avec le Bokhara que les relations commerciales de Khiva ont le plus grand développement. On y expédie des robes et des toiles qui se transportent jusqu'à Hérat; on y achète du papier, des épices, du thé, etc.

Dans les endroits même exclusivement hantés par les nomades, où n'existe pas l'ombre d'un bazar, une place de marché est indiquée par une ou deux huttes d'argile. Ces foires prennent immédiatement le caractère d'une fête. L'Asiatique fait souvent de 16 à 19 kilomètres pour y venir acheter quelques bagatelles, un paquet d'aiguilles, moins encore s'il le peut; ce n'est qu'un prétexte en effet pour se produire en public dans tout son éclat, paré de ses plus belles armes et monté sur son plus beau cheval.

L'augmentation croissante de la chaleur donnait aux pèlerins des craintes parfaitement justifiées sur le succès de leur voyage à Bokhara. Il devenait donc important de quitter Khiva, où l'on avait déjà séjourné un mois.

Vambéry alla prendre congé de son ami Shukrullah Bay, envers qui il avait contracté de si grandes obligations pendant son séjour.

« L'excellent vieillard, dit Vambéry, m'émut profondément par les instances qu'il me fit pour me dissuader de mes aventureux projets. C'est sous les plus sombres couleurs qu'il me peignit la « noble Bokhara, » où je voulais aller. Selon lui, la politique de l'émir n'était que méfiance et trahison, hostile non seulement aux Anglais, mais à toute sorte d'étrangers. Même il me confia, strictement sous le sceau du secret, que, peu d'années auparavant[1], un Osmanli, envoyé à Bokhara par Reshid Pacha comme instructeur militaire, avait été traîtreusement mis à mort, quand il voulut, après un certain temps de résidence, retourner à Stamboul (Constantinople).

» Ces chaleureuses objections de Shukrullah Bay, qui

dans le principe acceptait avec la confiance la plus explicite la réalité du titre que j'avais pris, me causèrent une surprise extrême : « Si cet homme, pensai-je, a conçu en me voyant plus souvent quelques doutes sur ma qualité de derviche, il a dû percer à jour mon incognito, et peut-être maintenant nourrit-il sur mon compte des idées, des soupçons tout différents. »

» Ce brave homme avait, dans sa jeunesse, en 1839, rempli une mission auprès du major Todd, à Hérat; plus tard, à diverses reprises, il avait habité Saint-Pétersbourg. Il me parlait sans cesse des Frenghis ou Européens qu'il fréquentait à Constantinople, et dont il avait gardé un souvenir affectueux.

» Serait-ce donc que, familiarisé avec nos façons de voir et comprenant notre ardeur de recherches scientifiques, il avait mis une bienveillance toute particulière à m'accorder sa protection? Je l'ignore; mais, quand je lui fis mes adieux, il me sembla surprendre une larme au bord de sa paupière; — et qui sait d'où venait cette larme? »

Il alla ensuite faire une visite d'adieu au khan et lui octroyer une dernière bénédiction. Le prince lui enjoignit de passer, à son retour, par Khiva, ayant résolu de l'adjoindre à un envoyé qu'il comptait expédier à Constantinople pour recevoir des mains du nouveau sultan (c'était Abdoul Aziz, monté sur le trône en 1862) l'investiture traditionnelle du khanat.

A cet ordre, il se contenta de répondre « *Kismet!* » mot qui signifie que l'on fait un péché en anticipant sur l'avenir.

Vambéry avait raison. On verra ce que lui réservait le destin.

Quand les hadjis se trouvèrent réunis dans le couvent qui leur servait de demeure, leur apparence extérieure s'était radicalement modifiée.

« Ce jour-là, pour la première fois, dit Vambéry, je pus

apprécier l'influence bienfaisante de la charité khivite sur les mendiants qui la composaient. Seuls les plus avares gardaient encore quelques vestiges de leurs anciens haillons; mais généralement, à la place de ces chapeaux de feutre, déjetés et crevés, qu'ils portaient chez les Iomouds, mes amis avaient coiffé le turban aux plis neigeux; tous les havresacs étaient mieux garnis, et, ce qui parlait plus haut encore, le le plus pauvre de nos pèlerins avait un petit âne pour lui servir de monture.

» Ma position personnelle était fort améliorée; car, en sus du baudet dont le khan m'avait gratifié, j'avais à moitié part l'usage d'un chameau, et tandis que je cheminais sur le premier, le second portait mon sac de voyage, renfermant des vêtements (ce pluriel mérite d'être noté), des provisions, et certains manuscrits dont j'avais fait emplette. Je ne me contentais plus, comme dans le désert, de farine bise; j'étais muni de *pogatcha*[1] blancs, de riz, de beurre et même de sucre. Quant à mon costume, je n'avais pas voulu le changer. Je possédais, il est vrai, une chemise, mais je me gardais bien de la mettre; c'était prendre des habitudes efféminées et renoncer de trop bonne heure à l'austérité de mon rôle.

» Avant de partir, nous nous étions assemblés pour délibérer sur la route à choisir parmi les trois qui mènent de Khiva à Bokhara, et, d'après les conseils d'un grand marchand d'habits qui faisait le voyage avec nous, on avait préféré celle qui passe par Khanka et Shourakhan, bien qu'elle fût un peu plus longue; mais elle paraissait la plus facile à cette époque de l'année et surtout la moins dangereuse, parce qu'elle suit la rive droite de l'Oxus ou Amou-Daria. »

1. Petits gâteaux préparés avec de la graisse de mouton.

CHAPITRE II

DE KHIVA A BOKHARA

« Ce fut un lundi, continue Vambéry, vers la fin de la journée, que, faisant trêve à nos bénédictions et nous arrachant avec peine aux démonstrations passionnées de la foule accourue autour de notre convoi, nous sortîmes de Khiva par la porte d'Ourguendj.

» Plusieurs dévots, dans l'excès de leur zèle, coururent après nous jusqu'à une demi-lieue de la cité. Ils pleuraient littéralement notre départ et nous les entendions s'écrier avec désespoir : « Qui sait si notre ville aura jamais l'honneur de revoir en ses murailles un si grand nombre de saints? »

» Mes collègues, perchés sur leurs chameaux, s'y trouvaient à l'abri de toute manifestation gênante; mais moi, sur mon âne, et par conséquent beaucoup plus bas, je dus subir, à mainte et mainte reprise, le témoignage direct d'une amitié tellement démonstrative que ma monture elle-même, fatiguée de tant d'accolades, finit par m'emporter au galop.

» Ravi de l'incident, je ne réfrénai ce brillant essor qu'à bonne distance des enthousiastes laissés derrière nous. Encore fallut-il user de violence pour ralentir l'allure de mon coursier aux longues oreilles, et quand, après l'avoir fait passer à un trot rapide, je voulus obtenir de lui une marche

plus modérée, sa mauvaise humeur se trahit par une mélopée déchirante et si bruyante que j'aurais préféré la critiquer d'un peu plus loin. »

Sur les trois routes qui mènent de Khiva à Bokhara, les pèlerins avaient choisi, comme il a été dit, celle qui passe par Khanka et Shourakhan.

Grâce à la vigueur et à l'animation de son baudet, Vambéry tenait toujours l'avant-garde. Il entra ainsi le premier à Khanka, et s'arrêta devant le *kalenterkhane* [1], ombragé, selon l'usage, par des peupliers et des ormeaux.

Il y trouva deux derviches demi-nus occupés à avaler leur dose d'opium et qui en offrirent une petite partie au nouveau venu. Inutile de dire que celui-ci refusa énergiquement. Une demi-heure après, tous deux étaient endormis; mais tandis que les traits de l'un indiquaient un ravissement intérieur, les crispations convulsives qui agitaient la face de l'autre rappelaient les angoisses de l'agonie.

Pendant qu'il les observait, la caravane le rejoignit et l'on se dirigea vers l'Oxus, dont il fallait effectuer le passage.

Le fleuve est si large en cet endroit que c'est à peine si l'on en aperçoit la rive opposée. L'eau en est jaune et le courant rapide, et aussi loin que peut s'étendre la vue, la berge est bordée d'arbres et de fermes. Vers le nord, une montagne, l'Ovéis Karayne, apparaît comme un nuage suspendu perpendiculairement à la voûte céleste.

On passa la nuit près du fleuve. Le lendemain matin, le gué étant trouvé, la traversée commença et ne fut complètement effectuée qu'après le coucher du soleil.

Le fleuve lui-même aurait été franchi en une demi-heure, si le courant n'avait fait dévier les voyageurs beaucoup plus bas que le point où ils voulaient débarquer. Pour y revenir, on avait dû monter ou redescendre à plusieurs reprises un

1. Caravansérail à l'usage des derviches.

nombre de petits bras où l'on s'engravait presque certainement de dix en dix mètres; et cette tâche ingrate, fatigante, accomplie par une chaleur des plus étouffantes, avait absorbé la plus grande partie de la journée.

Ce qui était le plus terrible, c'était de débarquer les ânes, chaque fois que l'on touchait, et de les rembarquer quand on était à flot. Quelques-uns surtout, plus obstinés que les autres, durent être pris à bras-le-corps et portés comme des enfants, soit pour les faire sortir du bateau, soit pour les y réintégrer.

La traversée opérée, il fallut attendre à Shourakhan une journée entière l'arrivée des chameaux.

Cette ville, entourée d'un solide mur de terre, ne compte que fort peu d'habitations; en revanche, elle renferme plus de trois cents magasins ouverts deux fois par semaine et fréquentés soit par les tribus nomades, soit par les colons sédentaires du voisinage. Elle appartient à l'émir ul-Ouméra, frère aîné du khan de Khiva, possesseur de magnifiques jardins.

Tandis que les compagnons de Vambéry parachevaient à loisir leurs emplettes, il retournait au kalenterkane, situé devant l'unique porte de la ville; il y trouva plusieurs derviches réduits à l'état de véritables squelettes par l'abus fatal de cet opium qu'on appelle *beng*[1]. Ils gisaient çà et là, sur le sol humide de leur sombre cellule, tristement défigurés et dans un état d'abrutissement qui faisait peine à voir. Ils le saluèrent à son entrée et, pour complément de bienvenue, placèrent devant lui du pain et des fruits. Quand il voulut payer son écot, ils refusèrent en riant, disant que plusieurs d'entre eux, depuis tantôt vingt ans, n'avaient pas touché une pièce de monnaie.

Le district entretient ces derviches, et Vambéry vit en effet, dans le cours de l'après-midi, arriver plus d'un grand

1. C'est le *bhang* des Hindous, un extrait de chanvre pareil au *hachish*.



PASSAGE DES ANES SUR L'OXUS.

cavalier Ouzbeg, qui venait acquitter sa quote-part de cette espèce d'impôt et recevait, en échange, une pipe chargée de son poison favori. Le *beng* est le narcotique préféré des Khivites, et beaucoup s'y adonnent pour éluder les prescriptions du Coran qui prohibent le vin et les liqueurs spiritueuses. C'est une conséquence funeste de l'extrême rigueur avec laquelle le pouvoir civil réprime ici toute infraction aux lois édictées par le Prophète.

La caravane traversa ensuite le Yapkenary (bord du canal), district coupé en tous sens par des tranchées d'irrigation : fertile oasis de treize kilomètres de longueur sur dix de largeur, s'étendant entre les rives de l'Oxus et les sables du désert.

Dans la soirée, le camp fut posé sur une berge élevée du même fleuve, dans un district qui porte le nom de Tœyeboykoun (cou de chameau), probablement à cause des saillies, des reliefs inégaux que présentent ici les rives de l'Oxus; les Kirghis y font, chaque année, un séjour de quelques mois. Dans l'espace de dix heures, Vambéry vit venir tour à tour s'installer auprès du camp jusqu'à trois familles de cette race nomade ; mais, à peine leur curiosité satisfaite, elles levaient le siège et passaient leur chemin.

Rien ne pouvait donner au voyageur une idée plus nette de leur manière de vivre ; et lorsque, par la suite, il questionna une femme kirghise sur les motifs de cette instabilité perpétuelle :

« Je vous garantis, dit-elle en riant, qu'on ne nous verra jamais, indolents comme vous autres mollahs, demeurer plusieurs jours de suite assis à la même place : l'homme est fait pour se mouvoir comme le soleil, comme la lune, comme les étoiles, les eaux, les animaux de tout ordre, oiseaux ou poissons, apprivoisés ou sauvages. Il n'y a d'immobiles que les morts et la terre où ils reposent ! »

Il allait présenter quelques objections à l'encontre de cette

philosophie vagabonde, quand on entendit retentir au loin des cris parmi lesquels on distinguait ces mots : *Buri! buri!* (au loup ! au loup !). L'interlocutrice de Vambéry se précipita à l'instant même vers son troupeau qui paissait à quelque distance, et poussa de telles clameurs que l'animal rapace prit la fuite, se contentant, pour cette fois, d'emporter l'ample et lourde queue de l'un des moutons qu'il allait mettre à mort. Vambéry était bien tenté de demander à la bergère, quand elle fut de retour, ce qu'elle trouvait de si avantageux dans la « mobilité » du loup ravisseur; mais son trouble ni ses regrets ne lui eussent permis de lui répondre, et, sans prolonger l'entretien, il rejoignit le convoi.

On repartit avant le coucher du soleil et l'on continua à marcher dans le voisinage du fleuve. Ses bords, profondément encaissés, sont souvent encombrés de saules, d'herbes énormes et de roseaux. Bien que la route entre Khiva et Bokhara passe pour très fréquentée, les voyageurs n'avaient rencontré encore que des nomades errants çà et là et des gardiens de la frontière, mais pas un seul voyageur, lorsque, vers minuit, ils furent inquiétés par l'approche de cinq cavaliers lancés au galop.

Depuis leur départ, ils avaient appris que les Tekkès, sachant l'émir et son armée loin de Bokhara, s'étaient mis à infester les abords de cette capitale. Ils étaient donc fort peu rassurés. Mais, au lieu de brigands, ils virent arriver des marchands khivites qui leur affirmèrent que la route de Bokhara n'offrait aucun péril et leur annoncèrent que dans les quarante-huit heures ils rencontreraient leur caravane sur laquelle ils avaient pris l'avance.

Le lendemain matin on s'arrêta à Tunuklu, ancienne forteresse en ruine, assise sur une hauteur au pied de laquelle coule l'Oxus, et qui est elle-même couverte de la plus magnifique verdure. Là commence une route qui, dans la direction du nord-est, traverse le désert sablonneux de Kalata Tchœli

autrement dit Djan Batirdurgan (destructeur de la vie). Elle n'est fréquentée qu'en hiver après la chute des neiges, et alors que la route de Karakœl se trouve coupée par les Turkomans, qui, à cette époque de l'année, l'Oxus étant pris, circulent sans obstacle par toute la contrée.

« Sur ces entrefaites, dit Vambéry, la chaleur se faisait de plus en plus intense, mais sans trop gêner nos mouvements, attendu que, voyageant de nuit, nous passions la journée entière au bord d'un grand fleuve rempli d'eau douce; là, nous nous rappelions, avec une joie reconnaissante, ce que nous avions souffert à Kakriman Ata et ailleurs, dans le vaste désert qui sépare Gœmushtèpe de Kkiva.

» Ces agréables comparaisons allaient faire place à de cruelles inquiétudes, et les fredaines de quelques aventuriers turkomans nous menaçaient de mortels dangers, auxquels nous n'échappâmes que par un heureux hasard.

» L'aube pointait à peine sur l'horizon quand deux hommes à moitié nus, qui venaient dans une direction opposée à la nôtre, hélèrent de loin la caravane. Dès qu'ils l'eurent rejointe, ils se laissèrent tomber à nos pieds, demandant, à plusieurs reprises, un morceau de pain.

» Je fis droit tout aussitôt à leurs plaintives instances.

» Restaurés par les premières bouchées, ils se mirent à nous conter qu'ils étaient des bateliers natifs d'Hézaresp, et qu'un *alaman* tekké, tombant sur eux à l'improviste, les avait dépouillés de leur barque, de leurs vêtements, de leur pain, épargnant à grand'peine la vie de ces pauvres diables; les brigands étaient au nombre de cent cinquante, et préméditaient une razzia sur les troupeaux des Kirghis établis dans les environs. « Pour l'amour de Dieu, ajouta un de ces hommes, prenez la fuite ou cachez-vous!... Sans cela, vous les rencontrerez d'ici à quelques heures, et votre qualité de pèlerins ne vous mettra pas à l'abri de leurs rapines. Ils vous

laisseront ensuite dans le désert, sans aliments et sans bêtes de somme, car ces mécréants sont capables de tout. »

» Pour notre kervanbashi, déjà victime de deux rencontres pareilles et qui avait à peine réussi à s'en tirer les braies nettes, tant de recommandations étaient inutiles. Aussitôt qu'il eut entendu les mots d'*alaman* et de Tekké, il se hâta de nous faire tourner bride et de battre en retraite, aussi rapidement que le permirent nos chameaux surchargés de bagages.

» Vouloir, avec tout notre attirail, échapper à des Turkomans alertes et bien montés, eût été naturellement le comble de la folie ; mais, d'après nos calculs, le passage en bateau de cent cinquante cavaliers devait prendre toute la matinée, et tandis que les brigands suivraient la route, où les retardaient quelques précautions indispensables, nous pouvions regagner Tunuklu et de là, une fois nos outres garnies, nous jeter à travers le désert « destructeur de la vie ». Triste ressource! mais la seule qui nous offrît quelques chances d'échapper à la captivité ou à la mort.

» Moyennant des efforts surhumains, nous parvînmes à conduire à Tunuklu nos pauvres animaux rendus de fatigue. Là nous dûmes leur accorder quelque repos et leur laisser le temps de se nourrir ; autrement nous n'aurions pas pu atteindre même notre première station dans les sables.

» Trois heures durant, sous le coup d'une vive terreur, nous demeurâmes donc en cet endroit, renouvelant l'eau de nos outres et nous préparant à ce trajet dont nous allions affronter les périls.

« Dans cet intervalle, notre marchand d'habits, que les Turkomans avaient déjà une fois rançonné, se mit à dépeindre, sous les plus noires couleurs, les périls qu'offrait le « destructeur de la vie » au plus fort de la canicule. On y mourrait faute d'eau ou on y serait enseveli par le sable que soulève le vent d'est (*simoun* ou *tebbad*) [1].

1. Mot persan qui signifie « vent de la fièvre ».

» Plusieurs de nos compagnons, ceux dont les sacs étaient le mieux garnis ou qui se sentaient le moins de courage, avaient déjà préféré se cacher avec lui sous les taillis de la berge. »

Ce fut, pour notre faux derviche, l'instant critique du voyage. Rentrer à Khiva, se disait-il, équivalait à la ruine de ses projets. D'ailleurs, en quelque lieu qu'il allât, sa vie courait à peu près les mêmes risques. Préférant la fureur des éléments aux tortures arbitrairement infligées par un tyran sans principes, il resta avec le kervanbashi, ainsi que hadji Salih, hadji Bilal et une douzaine d'autres.

Sur ces entrefaites vint un bateau complètement vide dont les patrons proposèrent aux pèlerins de les conduire à Hezaresp. La fuite menaça alors de devenir générale.

Les déserteurs s'étaient déjà installés dans le bateau, qui allait démarrer, lorsque l'un d'eux proposa de décider la question par un pronostic ou *fal*. Tous les hadjis se partagèrent les cailloux dont le nombre indiquait le nombre de versets que l'on devait lire en ouvrant le Coran au hasard. Hadji Salih, expert en pareille matière, ayant fait connaître le résultat de la consultation, tous les embarqués sautèrent sur la berge et vinrent rejoindre leurs compagnons.

Pour prévenir toute nouvelle hésitation, le signal du départ fut aussitôt donné et, avant le coucher du soleil, on marchait vers le désert, au seuil duquel on arriva à la nuit déjà close.

Les souffrances d'un voyage dans de pareilles régions étaient encore si présentes à la mémoire de Vambéry qu'elles rendaient plus poignantes ses angoisses et celles de ses compagnons. De plus, tandis qu'ils avaient traversé le désert de Gœmushtèpe à Khiva au mois de mai, c'était en juin qu'ils tentaient de nouveau une semblable aventure. Alors ils avaient eu la ressource de dépôts formés de loin en loin par les eaux de la pluie ; maintenant ils ne trouveraient ni source ni amas d'eau dont ils pussent faire usage. Ils avaient donc

la plus grande peine à s'éloigner de cet Oxus qui, sous l'ardeur des rayons du soleil, se montrait à eux dans son éclatante splendeur. Derrière eux, l'eau et la vie; devant, les sables et la mort. Les chameaux eux-mêmes, qui s'étaient abondamment désaltérés, jetaient du côté du fleuve des regards pleins de tristesse.

L'étape de nuit s'accomplit dans le silence le plus absolu. Vers minuit on fut obligé de mettre pied à terre, les bêtes de somme enfonçant jusqu'aux genoux dans un sable de plus en plus fin.

Vambéry se traînait sur ce terrain friable et mouvant avec une difficulté que son infirmité rendait plus pénible encore [1]. A l'aube du jour, sentant se gonfler celle de ses mains qui, tenant son bâton, lui servait d'appui, il dut reprendre sa monture et gagner ainsi la station matinale.

Cette station portait le nom peu rassurant de Adamkyrylgan (l'endroit où périssent les hommes), et il suffisait de jeter un regard vers l'horizon pour se convaincre que cette appellation ne lui avait pas été gratuitement donnée.

Qu'on se représente un océan de sables s'étendant à perte de vue, façonné, d'un côté, par le souffle furieux des ouragans, en hautes collines semblables à des vagues, de l'autre, en revanche, représentant assez bien le niveau d'un lac paisible à peine ridé par la brise du couchant. Dans l'air pas un oiseau, sur la terre pas un animal vivant, pas même un ver, pas même un grillon. Nuls vestiges autres que ceux dont la mort a semé ces vastes espaces : des monceaux d'os blanchis que chaque passant recueille et réunit pour servir de jalons à la marche des voyageurs qui lui succéderont.

Selon le programme du chef de la caravane, on devait compter en tout, de Tunuklu à Bokhara, six journées de marche, dont trois à travers les sables et le reste sur un sol

1. Une blessure reçue à Vienne, sur les barricades, pendant la révolution de 1849, l'avait rendu boiteux pour le reste de sa vie.

ferme et uni parsemé de pâturages et de troupeaux. On ne devait donc craindre de manquer d'eau que pendant un jour et demi. Malheureusement, en raison de l'ardeur du soleil, l'eau puisée dans l'Oxus et contenue dans les outres s'évaporait avec rapidité. On dut se rationner sévèrement et surveiller sa provision du précieux liquide avec un redoublement de vigilance pour ne pas se la voir enlever; quelques-uns des voyageurs s'endormaient en tenant leurs outres dans leurs bras.

Le vent d'est, le terrible *tebbad*, n'avait pas encore soufflé; mais l'élévation de la température anéantissait les voyageurs et leur enlevait leurs forces. Deux des plus pauvres pèlerins, qui avaient épuisé leur eau et se traînaient péniblement à côté de leurs bêtes chétives, tombèrent si malades qu'il fallut les attacher à plat ventre sur le dos de leurs chameaux. Tant qu'ils purent parler, ils réclamèrent de la pitié de leurs compagnons une seule goutte d'eau. Mais cette doúloureuse prière n'éveillait aucun écho; leurs meilleurs amis mêmes refusaient impitoyablement de leur sacrifier une gorgée de ce liquide qui pour tous représentait la vie.

L'un de ces infortunés fut arraché par la mort aux cruelles souffrances de la soif. Vambéry assista à son agonie. Sa langue était absolument noire; la voûte de son palais avait pris une teinte d'un blanc grisâtre; ses lèvres, ressemblant à du parchemin, étaient largement écartées et laissaient les dents à nu. Sauf cela, ses traits n'avaient pas beaucoup changé. Il est douteux que dans cette extrémité on eût pu le sauver en le faisant boire; personne d'ailleurs ne s'en fût avisé.

Il ne fallait plus qu'une étape pour atteindre la terre ferme, en vue des monts Khalata, lorsque les bêtes de somme, incapables de plus longs efforts, refusèrent de marcher, et l'on dut demeurer un jour encore en plein sable.

Le lendemain, quand on reprit la marche, Vambéry n'avait plus que trois verres d'eau dans son outre et ses forces l'abandonnaient peu à peu.

Plus on approchait des monts Khalata, que l'on commençait à distinguer parmi les nuages dont ils étaient couverts, plus s'atténuait l'épaisseur des sables.

Tout à coup, le kervanbashi et ses gens aperçurent un nuage de poussière qui semblait venir du côté de la caravane et ordonnèrent à tous les pèlerins de mettre pied à terre.

Les chameaux, plus expérimentés, avaient déjà reconnu l'approche du *tebbad :* après une clameur désespérée, ils tombèrent à genoux, allongeant leurs cous sur le sol et s'efforçant de cacher leur tête dans le sable. Derrière eux, comme à l'abri d'un retranchement, les pèlerins venaient de s'agenouiller, quand le vent passa sur eux avec un frémissement sourd et les enveloppa d'une croûte de sable épaisse d'environ deux doigts.

Les premiers grains dont Vambéry sentit le contact produisirent sur lui l'effet d'une véritable pluie de feu. Si la caravane avait subi le choc du *tebbad* à quelques kilomètres de ce point, dans la profondeur du désert, elle y serait infailliblement restée tout entière.

Après le passage de la tourmente, l'atmosphère devint plus épaisse et plus écrasante encore.

Arrivée enfin à la limite des sables, la caravane prit une route qui, par une marche de trente kilomètres, devait les conduire à Bokhara.

Vers le soir, on trouva des sources dont l'eau n'était pas potable pour l'homme, mais où les animaux purent se désaltérer.

« Quand nous nous mîmes à marcher, tout abattus, à demi morts, écrit Vambéry, nous n'étions soutenus que par l'espoir d'un secours prochain. Je n'étais plus en état de quitter sans aide ma haute monture.

» En vain je chercherais ici à donner l'idée du martyre causé par la soif. La mort, je le crois fermement, n'est pas accompagnée de souffrances pareilles. Jamais, en face d'autres

périls, la lutte ne m'a semblé au-dessus de mon courage; la soif me brisait, m'anéantissait; le mal de tête me stupéfiait; mes entrailles brûlaient d'un feu dévorant. Vers minuit, un sommeil de plomb m'ôta le sentiment de mes douleurs.

» Le matin, en rouvrant les yeux, je me trouvai dans une hutte d'argile, entouré de gens à longue barbe, que je reconnus pour des Persans. « Vous n'êtes certainement pas un hadji, » me disaient-ils, tout en me faisant avaler quelque boisson chaude. Plus tard, ils me servirent un mélange de lait aigre, d'eau et de sel, qu'on appelle *aïran* et qui me remit sur pieds.

» Je pus alors constater que nous étions redevables de cette bienfaisante hospitalité à un certain nombre d'esclaves qui venaient, en plein désert, à seize kilomètres de Bokhara, soigner les troupeaux de leurs maîtres; ceux-ci leur fournissent une très petite quantité d'eau et de pain, jamais assez pour les mettre en état de s'approvisionner en vue d'une évasion quelconque. Et cependant ces pauvres exilés n'avaient pas hésité à partager ces rares aliments avec des mollahs sunnites, c'est-à-dire avec les pires ennemis de leur race. Ils me témoignèrent des égards particuliers quand ils virent que je parlais leur langue natale, non que le persan ne soit également usité dans le Bokhara, mais ce n'est pas tout à fait celui dont on se sert dans l'Iran. Ces malheureux Persans, dont je me séparai avec un mélange de reconnaissance et de pitié, nous laissèrent emporter une partie de leur eau. »

Au point du jour, on arriva sur les bords d'un lac d'eau douce; c'était la fin du désert et on avait atteint les frontières du Bokhara proprement dit.

Le khanat de Bokhara, ou Boukharie, est le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant des États du Turkestan indépendant occupant le grand plateau de l'Asie centrale. Il fit d'abord partie de l'empire perse et fut successivement conquis par Alexandre, par les Turcs au VIe siècle, par les Chi-

LE TEBBAD OU OURAGAN DE SABLE. (Page 101.)

nois au VIIe, par les Arabes au VIIIe, par les Mongols en 1219 et par Tamerlan en 1383. Depuis le XVIe siècle, il est gouverné par des khans de la race indigène des Ouzbegs. Sa population est d'environ 2 500 000 âmes.

Le khanat se divise en douze districts, dont les principaux sont ceux de Bokhara, de Karakoul, de Samarkand et de Shéri-Sebz. L'armée comprend environ 40000 cavaliers, levés presque tous dans le district de Bokhara.

Le khan ou émir, à la fois généralissime, prince et grand prêtre, exerce le despotisme le plus complet. Ses caprices les plus absolus sont considérés comme un attribut inévitable de la dignité monarchique. Toutefois le khan actuel se conforme à la devise qu'il a prise en arrivant au pouvoir : « Gouverner par la justice. » Il est vrai qu'il entend le mot « justice » à l'orientale et d'une façon qui serait peu comprise des Européens.

Mais s'il punit de mort les grands de sa cour pour la plus légère offense[1], il se montre avare du sang de ses autres sujets, ce qui l'a fait surnommer « destructeur des éléphants et protecteur des souris ».

Sa maison est montée dans les principes de la plus stricte économie. Les sultanes font elles-mêmes leurs vêtements, ainsi que ceux de l'émir. Les frais de cuisine ne s'élèvent pas à plus de quinze à vingt *tenghés* (11 à 15 francs) par jour, l'émir, comme le plus pauvre paysan, ne se nourrissant à l'ordinaire que de riz bouilli dans de la graisse de mouton.

Son arme la plus terrible et la plus inévitable est l'espionnage, qui dans le Bokhara est élevé au rang d'une institution des mailles de laquelle personne ne peut s'échapper.

Après avoir traversé un district arrosé par de nombreux canaux dérivés de la rivière Zérefshan, qui passe à Bokhara, et couvert de belles plantations, la caravane s'arrêta à Kha-

1. Il a fait, un jour, trancher la tête au mehter (ministre de l'intérieur), pour un regard équivoque jeté sur une des femmes du palais.

kemir, bourg d'environ deux cents maisons, situé à huit kilomètres de la capitale. Elle y attendit le collecteur des taxes et le rapporteur, qui accomplissent toujours, en dehors de la ville, les recherches et les enquêtes dont ils doivent rendre compte à l'autorité.

Ces personnages arrivèrent le lendemain de fort bonne heure, et commencèrent naturellement par inspecter les bagages.

La plupart des hadjis avaient dans leur havresac des grains sacrés de la Mecque, des dattes de Médine, des peignes fabriqués en Perse, et des couteaux, ciseaux, dés et petits miroirs provenant de Frenghistan. Ils se tuaient à dire que l'émir, « plût à Dieu lui accorder cent vingt ans de vie ! » ne voudrait jamais faire payer aucuns droits à de pieux pèlerins ; mais le collecteur, fidèle aux devoirs de sa charge, n'enregistrait pas moins, article par article, sans s'arrêter à ces protestations, les marchandises déballées devant lui. Lorsque l'agent des douanes s'occupa de Vambéry, l'aspect de son visage parut l'égayer, et ce fut en riant qu'il lui prescrivit d'ouvrir sa caisse, « attendu qu'*eux autres* (il voulait dire *Européens*, car il croyait probablement reconnaître notre voyageur pour tel) ne manquaient jamais de belles marchandises.

Se trouvant en ce moment-là de fort bonne humeur, et jetant par-dessus les moulins son bonnet de derviche, Vambéry interrompit ici le rusé Bokhariote :

« En effet, lui dit-il, on a d'assez magnifiques choses à vous montrer, et vous les verrez si vous prenez la peine d'examiner tout ce que je possède en fait de biens meubles et immeubles. »

Comme il insistait, nonobstant cette ironie, pour ne rien omettre, Vambéry courut chercher son âne, à qui il fit monter l'escalier, et qu'il introduisit dans la chambre, sans trop s'inquiéter des tapis dont elle était garnie ; puis, au milieu des rires que cet incident avait soulevés, il se hâta d'ouvrir

son havresac et d'étaler aux pieds du douanier les haillons et les bouquins dont il avait fait collection pendant son séjour à Khiva.

Le collecteur jeta autour de lui un regard surpris et demanda, fort désappointé, s'il n'y avait rien de plus. Hadji Salih, saisissant l'occasion, lui expliqua ce qu'était Vambéry, son saint caractère et l'objet qu'il se proposait en voyageant; du moindre détail il fut pris note avec le soin le plus minutieux, et le collecteur cependant ne cessait de regarder le faux derviche en hochant la tête de la façon la plus significative.

Le collecteur aurait bien voulu empêcher les hadjis de s'installer dans la ville; mais hadji Salih, fort de sa grande influence dans le pays, et qui avait pris la direction de la caravane, donna le signal du départ.

Au bout d'une demi-heure de marche à travers une campagne couverte de champs cultivés et de magnifiques jardins, on aperçut Bokhara Shérif, « la noble Bokhara », ses nombreux édifices, ses tours massives, ses minarets, tous surmontés d'une sentinelle posée sur une patte ; car, à Bokhara, les cigognes sont aussi nombreuses qu'elles sont rares à Khiva, où les rossignols les remplacent avantageusement.

Les pèlerins pénétrèrent dans la ville par la porte Mézar et se rendirent au *tekkie* ou monastère où ils devaient résider.

Ce vaste bâtiment n'a pas moins de quarante-huit cellules ouvrant au rez-de-chaussée, sur une cour plantée de beaux arbres. Le supérieur ou *khalfa* actuel était le petit-fils du *khalfa* Husein, renommé pour ses mœurs saintes, et dont le *tekkie* lui-même a pris le nom. L'estime généralement accordée à cette famille est attestée par ce fait que le petit-fils d'Husein est à la fois iman et khabib (ou chapelain) de l'émir, position officielle qui rendait Vambéry assez fier d'avoir un hôte pareil.

Hadji Salih, classé parmi les disciples (*murid*) du saint, et

qui, dès lors, était regardé comme un membre de la famille, lui avait servi d'introducteur.

Le révérend abbé, personnage de bonne tenue et d'extérieur agréable, portant à merveille le turban blanc et l'habit d'été en fine soie, lui fit l'accueil le plus cordial; après une demi-heure d'une conversation aussi emphatique, aussi quintessenciée que possible, ce brave homme, de plus en plus satisfait, se mit à déplorer l'absence du *fortuné* (S. M. l'émir), qui le privait de présenter immédiatement Vambéry à la cour.

La cellule qu'il lui assigna, placée entre celle d'un mollah très savant et celle de hadji Salih, devenait par là même une chambre d'apparat; l'établissement était d'ailleurs rempli de personnages notables.

Sans l'avoir fait exprès, le faux derviche était tombé, à Bokhara, sur le principal centre du fanatisme islamite. En s'imprégnant de l'esprit qui régnait là, il devait s'y trouver plus à l'abri que partout ailleurs des soupçons officiels et des tracasseries administratives.

Le rapporteur avait relaté son arrivée comme un événement digne d'attention, et Rhamet-Bi, le premier officier de l'émir, chargé de gouverner Bokhara pendant que son maître faisait campagne dans le Khokand, venait d'ordonner que, ce jour-là même, les hadjis fussent questionnés de près à son sujet.

Mais aux portes du *tekkie* s'arrêtait l'autorité de l'émir, et on y attachait si peu d'importance aux investigations prescrites par son représentant, qu'on ne jugea même pas à propos d'en parler à Vambéry.

Ses bons camarades répondirent simplement aux promoteurs de l'enquête laïque : « Hadji Réshid n'est pas seulement un excellent musulman, mais encore un mollah des plus instruits : élever contre lui le moindre soupçon, c'est se mettre en état de péché mortel. » Toutefois ils lui tracèrent, en même temps, un plan de conduite. C'est à leurs précieux conseils

qu'il dut le bonheur de quitter sans mésaventure une ville dont le séjour offre les plus grands périls, non seulement à l'Européen, mais aux étrangers de toute race.

Le lendemain, sous la conduite de hadji Salih, il alla visiter les bazars, où il eut l'occasion d'étudier les diverses races qui peuplent la contrée : Tadjiks, nommés Sarts à Khiva, indigènes de l'Asie centrale et plus nombreux à Bokhara que partout ailleurs; esclaves persans; Ouzbegs, qui ne diffèrent de ceux de Khiva que parce qu'ils se mélangent plus volontiers avec les Tadjiks; Kirghis, remarquables par la pesanteur et la fermeté de leur allure, et qui, essentiellement nomades, visitent Bokhara, mais n'y résident pas; Arabes, descendants des conquérants du Turkestan; Israélites, remarquables par leur coiffure rappelant le bonnet carré des Polonais et les distinguant des vrais croyants[1]; Indiens, qui exercent le métier d'usuriers et ont fini, à force d'adresse, par concentrer entre leurs mains le maniement de tous les capitaux disponibles; enfin quelques Afghans, qui, tout en jetant en travers de leurs épaules une pièce d'étoffe rappelant la toge romaine, laissent descendre, sur leur chemise assez sale, leur chevelure inculte,

1. L'oppression que subissent les juifs à Bokhara est fort dure, et ils sont sujets aux traitements les plus humiliants. Comme autrefois dans le Languedoc, ou comme récemment encore à Rome, le chef de leur communauté, lorsqu'il paye le tribut annuel, reçoit, en signe de soumission, deux légers soufflets sur la joue. Parmi ces humiliations, il en est une qu'ils tiennent pour un privilège : celle qui les déclare indignes d'être esclaves. Ils s'occupent plus de métiers manuels que de commerce et semblent être venus, il y a un siècle et demi, des régions nord-est de la Perse, ce qui n'est pas absolument conforme à leurs traditions. Ils prétendent, en effet, être venus à Bokhara depuis sept cents ans, après avoir quitté Bagdad. Ils y occupent trois rues et ne peuvent habiter nulle autre part, ce qui était encore d'usage naguère chez beaucoup de peuples chrétiens. Depuis l'arrivée d'un rabbin algérien, qui pleurait presque de joie à la vue d'un Européen, les juifs de Bokhara, dit M. de Meyendorff, ont tous appris à lire et à écrire. Il leur est défendu de monter à cheval ou sur un âne dans les villes, et tout bon musulman peut les frapper dans les rues ou les tuer à la campagne, sans crainte d'être poursuivi par la justice. De là vient que, pour la plupart, ils verraient avec plaisir une puissance européenne quelconque se rendre maîtresse de tout le khanat.

et ressemblent à des malheureux chassés par l'incendie de leurs maisons, avant d'avoir eu le temps de prendre d'autres vêtements.

Et cependant, malgré cette confusion bariolée, malgré tout le mouvement qui se faisait autour de lui, Vambéry ne retrouvait pas dans ces bazars la surabondance de vie tumultueuse qui est si frappante dans ceux qu'il avait vus en Perse.

Les marchandises russes dominaient parmi les étalages des magasins; pourtant, çà et là, un petit nombre d'articles provenaient des autres pays d'Europe. En eux-mêmes, ils n'avaient rien qui pût attirer les yeux du voyageur, néanmoins ils l'intéressaient. Leur étiquette portant Manchester ou Birmingham faisait battre son cœur et attirait sur ses lèvres d'imprudentes exclamations qu'il devait refouler.

Les divisions des bazars où l'on étalait les produits du sol et de l'industrie indigènes furent celles qu'il visita ensuite avec le plus de curiosité.

Là il voyait le papier de Bokhara, si estimé dans le Turkestan; fait avec de la soie crue, il est mince, parfaitement uni et s'adapte mieux que tout autre aux besoins de l'écriture arabe. Le fer et l'acier, quoique les mines soient rares et mal exploitées, donnent des fusils rayés, des sabres et des poignards fort estimés.

Le cuir est de première qualité à Bokhara. Les coupeurs et les cordonniers y sont également habiles et font les bottes pour les deux sexes avec succès : celles des hommes ont des talons élevés qui se terminent en pointe de la largeur d'une tête de clou; et celles des femmes, un peu trop épaisses, sont fréquemment ornées des plus belles broderies de soie.

Les soieries comprennent des tissus de toutes forces, depuis le mouchoir impalpable qui n'a pas la consistance de la toile d'araignée, jusqu'à l'étoffe pesante nommé *atresh* et qui se manie à pleines mains. Enfin l'*aladja*, qu'on fait à Khiva de coton et de soie, est ici une belle étoffe de coton pur, mais

où alternent toujours deux couleurs aux étroites rayures.

Comme à Khiva, le fabricant d'étoffes manie les ciseaux et l'aiguille, et livre ses produits sous forme de vêtements confectionnés. Ces articles sont à très bon compte, attendu que le temps des ouvriers n'a pas ici beaucoup de valeur.

Ces vêtements montrent le contraste des couleurs les plus éclatantes. L'Oriental, que l'on voit ici avec tous ses instincts naturels et particuliers, affectionne avant tout le froufrou bruyant des étoffes neuves, et c'était toujours avec plaisir que Vambéry voyait le marchand endosser le vêtement demandé par la pratique, et se promener de long en large pour constater la qualité musicale de son tissu.

En un mot, c'est aux bazars de Bokhara que, des plus extrêmes confins de la Tartarie, les vrais croyants viennent renouveler leur garde-robe. Les Kirghis, les Kiptshaks, les Kalmouks, sortent de leurs déserts dans ce but, et le Tartare sauvage, aux yeux obliques et au menton saillant, hennit de joie en échangeant son habillement de cuir pour un léger vêtement d'été, symbole, à ses yeux, de la civilisation la plus raffinée. Pour lui, Bokhara est ce que Paris peut être pour le provincial le plus élégant.

D'après Vambéry, la ville de Bokhara, qui renferme 70000 habitants, est inférieure à la moindre des cités persanes. Les plus belles de ses rues n'ont pas plus de six pieds de largeur; les autres en ont à peine trois ou quatre. Les maisons, bâties sans alignement, sont en terre de couleur grisâtre, mêlée à de la paille, et n'offrent du côté des rues que des murailles sans fenêtre, à un seul étage et avec une porte percée au milieu. La façade donne sur la cour, où les toits, avançant en saillie, sont soutenus par des colonnes et forment un abri contre les rayons du soleil. Installées de manière à être fraîches et agréables pendant les chaleurs, elles n'ont ni vitres, ni cheminées, ni poêles, et exposent à tous les dangers du froid et de l'humidité durant la mauvaise saison.

Les hommes portent des vêtements amples et de couleurs voyantes ; ceux des femmes, au contraire, sont collants et de couleurs sombres. Pour aller dans les rues, les femmes se couvrent la tête et se vêtent de longues robes d'un bleu foncé, avec des manches pendantes derrière le dos, qui les font ressembler à des mannequins ambulants. Un voile en crin, dont le tissu semble trop grossier pour des tamis et dont le contact sur le nez et sur les joues doit être fort désagréable, leur tombe jusqu'à la ceinture.

Jamais les femmes d'un haut rang, jouissant d'une réputation honorable, ne visitent un lieu public ni un bazar. Si elles sont obligées à sortir de leur maison, elles se donnent les apparences de la misère et de la décrépitude. Les jeunes filles, même de dix-huit à vingt ans, pour se garantir contre les regards et s'assurer l'incognito, s'enveloppent et marchent appuyées, comme de vieilles femmes, sur la canne qui supporte leurs pas tremblants.

Si l'on désire voir le beau monde de la ville, on doit s'installer, entre dix heures et midi, dans la rue qui va du Righistan à la grande mosquée. Les vêtements en soie, amples, raides et de couleurs éclatantes, que portent les grands officiers et les hauts dignitaires du khanat, forment un étrange contraste avec les bottes hautes et garnies d'éperons ; mais ce qui produit l'effet le plus comique, c'est la démarche nonchalante, le dandinement qu'affectent les piétons. Elle est trouvée si gracieuse, que les poètes la comparent au balancement du cyprès agité par la brise ; mais elle rappelle aux Européens une oie grasse qui regagne pesamment sa basse-cour.

Une partie de la vie quotidienne qui est ouverte aux regards publics se passe dans les boutiques où on prend du thé vert ; dans le jour, on n'en prend pas d'autre. Chacun porte sur soi un sachet qui en est plein, et, en entrant, en remet une certaine quantité au maître de la maison, qui, à proprement parler, n'est qu'un marchand d'eau chaude. L'usage est de

servir l'infusion sans sucre, mais avec des petits gâteaux faits de farine de froment et de graisse de mouton. Souffler sur le thé pour le refroidir est un manque de savoir-vivre ; on doit, à cet effet, l'agiter dans la tasse. Quiconque a la prétention d'être un homme comme il faut, appuie le coude droit dans la main gauche et imprime gracieusement à sa tasse un mouvement circulaire, sans répandre une seule goutte, s'il tient à sa réputation. Les heures se passent à cette occupation au milieu d'une conversation également insignifiante. Chaque fois que la théière est vide, on fait circuler les feuilles qui viennent de servir ; la discrétion ne permet pas d'en prendre plus qu'il n'en peut tenir entre le pouce et l'index : car, de l'avis des connaisseurs, ces feuilles sont quelque chose d'exquis.

Après le thé, le plaisir le plus goûté est celui que donnent les combats de bélier, aussi populaires ici que les combats de taureaux en Espagne et que les courses de chevaux en Angleterre et en France.

Un jour que Vambéry se trouvait sur l'une des principales places de la ville, le hasard y fit déboucher la procession hebdomadaire des derviches nakishbendis, ordre célèbre auquel lui-même avait dit, à Khiva, qu'il appartenait.

Ces derviches ont pour fondateur un certain Baha-ed-Din Nakishbend, qui est la source de toutes les extravagances par lesquelles se distingue l'islamisme oriental. Ce saint national, mort en 1588, est vénéré dans le Turkestan presque à l'égal de Mahomet ; les pèlerins viennent, de l'extrémité de la Chine, faire leur dévotion à sa tombe, située dans un petit jardin, à huit kilomètres de Bokhara.

Arrivés au milieu de la place, les sauvages enthousiastes, coiffés de grands bonnets pointus, de longs bâtons à la main, et les cheveux flottant au vent, se mirent à danser en rond, comme des possédés, en hurlant un hymne dont chaque strophe était d'abord entonnée par leur chef à barbe grise, ou pir [1].

1. Il existe aux États-Unis une secte protestante qui a plus d'un rapport avec



UNE FEMME DE BOKHARA. (Page 111.)

« Je garderai toujours, dit Vambéry, le souvenir de l'étonnant tableau que j'eus ce jour-là sous les yeux [1]. »

Nous avons parlé plus haut de l'espionnage à Bokhara. Maîtres et sujets semblent y rivaliser de dévouement, et s'en faire un devoir de religion. Les agents de l'émir se glissent dans toutes les réunions et dans les sanctuaires les plus intimes. Malheur à l'homme qui manquerait à l'observation des rites ou au respect du gouvernement! La terreur engendrée par des siècles d'oppression est si bien passée dans les mœurs, qu'un mari et sa femme, même s'ils se trouvent seuls, n'oseraient jamais se dispenser, en prononçant le nom de l'émir, d'y ajouter la formule : « Que Dieu lui accorde cent vingt ans de vie. »

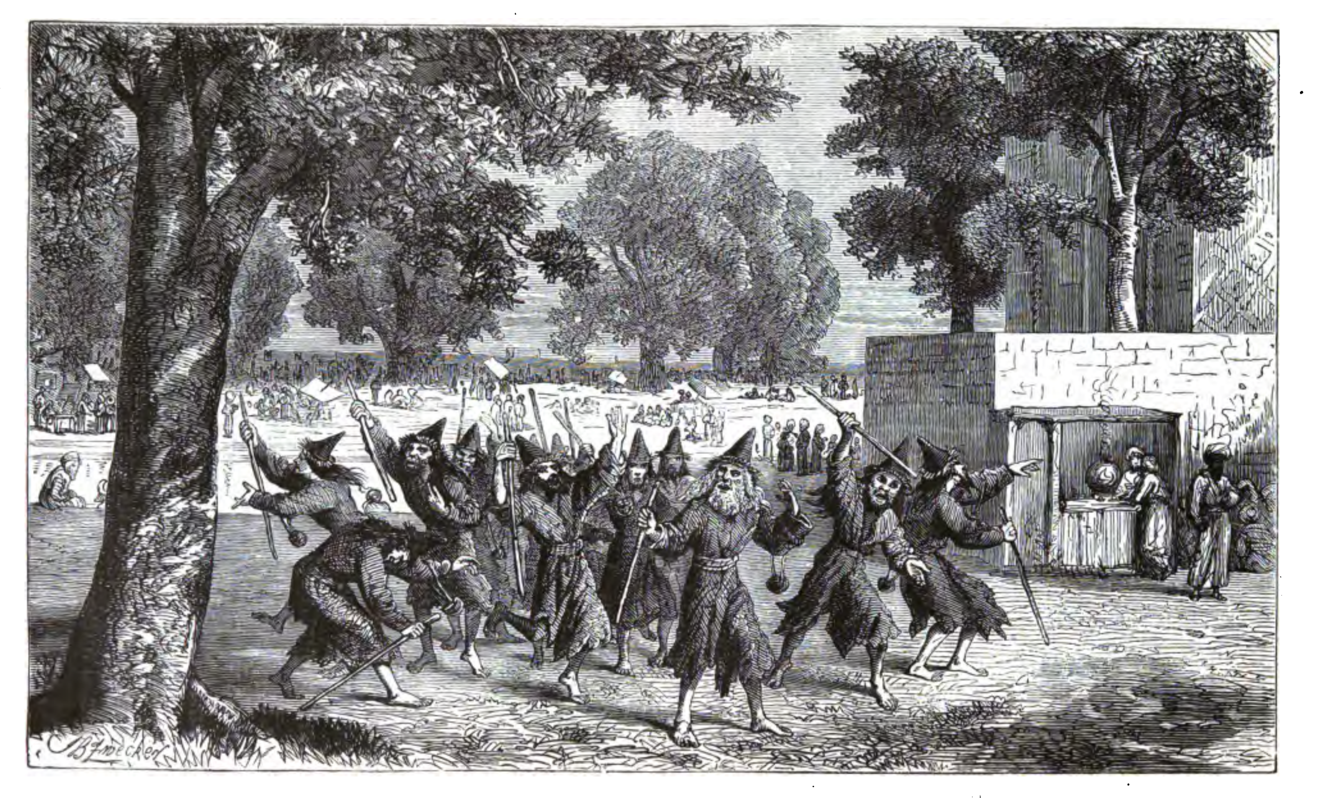
« Quant à moi, dit Vambéry, j'étais entouré d'espions. Rahmet-Bi, ne pouvant pas m'aborder ouvertement dans le monastère où j'habitais et que son orthodoxie mettait au-dessus de toute attaque, m'envoyait chaque jour de nouveaux émissaires dans l'honorable cellule que le supérieur m'avait accordée.

» Ces limiers étaient pour la plupart des hadjis, qu'une longue résidence à Constantinople avait rendus capables de vérifier si je connaissais la langue qu'on y parle et les usages qu'on y suit.

» Je les écoutais d'abord sans impatience; puis je prenais un air de dégoût et les priais de m'épargner de plus amples propos sur un pareil sujet.

ces fanatiques, celle des *quakers shakers* (quakers trembleurs). Les cérémonies de leur culte consistent à sauter en rond, jusqu'à épuisement de forces, en chantant des psaumes.

1. Et cependant cette scène n'approchait pas encore en violence d'une autre de même espèce dont Vambéry fut témoin à Samarkand et qu'il raconte dans l'*Intellectual Observer*. L'exaltation des nakishbendis devint telle, que plusieurs, abandonnant le moelleux tapis de la prairie, montèrent sur des pierres anguleuses sans cesser de sauter comme des fous; le sang jaillit bientôt de leurs pieds, ce qui ne mit pas fin à leur démence, et ils ne s'arrêtèrent qu'en tombant à terre privés de connaissance.



LES DERVICHES NAKISHBENDIS A BOKHARA.

« Précisément, leur disais-je, j'ai quitté Constantinople pour ne plus vivre parmi ces Européens fils de l'enfer, qui semblent devoir au démon l'intelligence dont ils sont doués. Maintenant que, grâce à Dieu, me voici dans la noble Bokhara, je ne veux pas mêler l'amertume de mes souvenirs à la félicité de mon existence actuelle. »

» Ainsi parlai-je encore au rusé mollah Shérefdin, akasakal des libraires, lorsqu'il vint à me montrer une liste des livres qu'un envoyé russe avait négligé d'emporter quelques années auparavant. C'est à peine si je laissai tomber sur ce catalogue un regard dédaigneux, que j'expliquai en ces termes :

« Allah soit loué de ce que ma mémoire n'est pas encore corrompue par la science et les livres des Frenguis !... cela n'arrive que trop souvent aux Turcs de Constantinople. »

» Un jour, le visir m'envoya un petit vieillard ridé qu'il me chargeait d'examiner pour savoir si cet individu était en effet, comme il en donnait l'assurance, un Arabe de Damas. De prime abord, ses traits me frappèrent et me parurent ceux d'un Européen. A peine eut-il ouvert la bouche, mon étonnement et ma perplexité augmentèrent encore, vu que sa prononciation ne me paraissait en rien celle d'un Arabe. Il avait, disait-il, entrepris un pèlerinage au tombeau de Djafen-ben-Sadik (à Khoten, en Chine), et désirait repartir le jour même. Durant notre conversation, sa physionomie trahissait un embarras évident, et j'ai souvent regretté que le hasard ne nous ait pas réunis une seconde fois, car je suis très porté à croire que cet homme jouait un rôle semblable au mien.

» Lorsque Rahmet-Bi s'aperçut qu'il ne pouvait fonder aucune accusation sur le témoignage de ses émissaires, il prit le parti de me mander en sa présence. Naturellement ce fut sous prétexte de m'inviter à un *pilau* public, où je comparus devant une espèce de tribunal composé d'oulémas bokhariotes. J'entrevis, à peine sur le seuil, que l'épreuve serait dure ; et en effet, notre conférence ne devait être qu'un long

examen durant lequel mon incognito passerait sous le feu croisé des questions les plus embarrassantes.

» Heureusement pour moi, le danger auquel j'étais exposé m'apparut lorsqu'il était temps encore d'y faire face ; et, voulant me prémunir contre toute surprise, je me montrai moi-même fort curieux de mille informations diverses. Au lieu de répondre, j'interrogeais ; au lieu de me défendre, j'attaquais.

» Je me tirai sain et sauf de cette passe d'armes théologique. Les oulémas, mes confrères, firent, par leurs signes et leurs demi-mots, comprendre à Rahmet-Bi que son « rapporteur » avait commis une erreur grave et que, si on ne voulait pas me reconnaître pour un ouléma des plus distingués, j'étais tout au moins digne de ces éclairs soudains qui portent la lumière dans l'âme du vrai croyant.

» A partir de cette journée mémorable, ma tranquillité ne fut plus troublée. »

En premier lieu, avant de sortir de chez lui, Vambéry s'acquittait de tous les devoirs imposés aux derviches et auxquels, en cette qualité, il était astreint. Puis il se dirigeait vers le bazar de la librairie, lequel renferme vingt-six boutiques.

Les ouvrages imprimés y sont rares. Il y vit, en revanche, là et dans les maisons des libraires (chacun gardant à part lui ce qu'il a de précieux), bien des trésors auxquels les orientalistes, soit historiens, soit philologues, assigneraient une valeur incalculable.

Placé comme il l'était, il ne pouvait songer à aucune emplette de ce genre, d'abord faute de ressources pécuniaires, mais ensuite et surtout parce que la moindre apparence de préoccupations mondaines et de savoir mondain aurait fait tort à son déguisement.

Les manuscrits, en bien petit nombre, qu'il a rapportés de Bokhara et de Samarkand, n'ont pu être achetés qu'avec des peines infinies, et il éprouva une véritable angoisse en se sen-

tant forcé de laisser derrière lui tels ou tels ouvrages qui auraient comblé plus d'une lacune importante dans les études orientales.

En quittant le marché aux livres, il se rendait d'habitude au Righistan (place publique), situé assez loin de là. Bien qu'il soit plus vaste et plus bruyant que le quai du Réservoir décrit ci-dessus, cette espèce de *forum* n'est pas à beaucoup près aussi agréable. On y trouve également une pièce d'eau entourée d'échoppes à thé.

En se promenant sur le quai, on aperçoit, à une des extrémités de la place, l'Arche (palais fortifié) de l'émir, construite sur un escarpement de terrain[1]. Une horloge est placée au-dessus de la porte qu'avoisinaient quatorze canons de bronze richement travaillés, d'une longueur exceptionnelle : trophées des victoires que l'émir venait de remporter dans le Khokand. Plus haut et à la droite du palais, on voit la plus grande mosquée de Bokhara, la mosquée Kélan, bâtie par Timour et restaurée par Abdoullah-Khan.

En somme, au bout de huit jours, notre faux derviche se trouvait aussi à l'aise dans Bokhara que dans sa ville natale; il parcourait seul les divers quartiers, les bazars et les collèges ou médresses, orgueil de cette ville étrange. Les habitants en égalent la quantité, comme celle des mosquées, au nombre même des jours de l'année; mais si le voyageur ne réussit à découvrir que deux cents mosquées, il n'a pas constaté l'existence de plus de quatre-vingts collèges.

On peut, en général, attribuer aux collèges de Bokhara et de Samarkand la haute idée qu'on s'était faite dans tout l'islam, et qui subsista longtemps en Europe, du degré de science auquel étaient parvenues les écoles supérieures de l'Asie centrale.

1. Cette forteresse date de plus de dix siècles; ses murailles couronnent une colline artificiellement exhaussée et qui s'élève de 60 à 72 mètres. On arrive à l'enceinte par une grande porte en ogive, flanquée de deux tours.

Un observateur superficiel doit, facilement trompé, assigner les motifs les plus élevés aux sacrifices que réclame la fondation d'un établissement de ce genre. Malheureusement, elle s'explique, en réalité, par les inspirations du fanatisme le plus aveugle, et l'on voit se passer ici ce qui eut lieu dans les écoles du moyen âge ; car, à l'exception de quelques livres bien rares où l'on traite de la logique (*mantik*) et de la philosophie (*hikmet*), on n'apprend à y connaître que le Coran et la casuistique.

Peut-être bien, çà et là, trouverait-on quelque étudiant disposé à s'occuper de poésie et d'histoire ; mais il est réduit à le faire en secret, car toute application à des sujets si « frivoles » est considérée comme dégradante. Le nombre total des étudiants serait, dit-on, d'environ 5000[1]. Ils viennent en foule, non seulement de toutes les contrées de l'Asie centrale, mais aussi de l'Inde, du Cachemire, de l'Afghanistan, de la Russie et de la Chine. Les plus pauvres reçoivent une pension annuelle de l'émir, et ceci se comprend, puisque à l'existence de ces médresses, tout aussi bien qu'à sa rigoureuse observance des lois de l'islam, le Bokhara doit l'influence spirituelle qu'il exerce sur les pays voisins.

Vambéry entendit fréquemment répéter autour de lui que « cette ville est le véritable appui de l'islam ». En vérité, c'est trop peu dire ; il faudrait l'appeler la Rome de l'islam, puisque la Mecque et Médine en représentent la Jérusalem. Bokhara n'ignore pas cette suprématie, et s'en décore à la face de toutes les autres nations mahométanes.

Le sultan lui-même, bien qu'il soit encore reconnu comme la principale autorité spirituelle, y trouve néanmoins des juges sévères ; on lui pardonne à peine d'avoir laissé envahir ses domaines, de tant de façons différentes, par l'influence corruptrice des Frenguis.

Tenu, comme il l'était, pour un Osmanli, notre voyageur

1. D'autres auteurs évaluent le nombre des étudiants à 10 000 et ajoutent au nombre des sciences estimées ici la médecine et l'astronomie.

avait, à chaque instant, à répondre à des scrupules qui naissaient dans l'esprit des Bokhariotes. Parfois il se voyait forcé d'avouer, en rougissant, que ses coreligionnaires étaient faillibles; mais combien, à part lui, ne félicitait-il pas les braves gens de Constantinople d'avoir, en dépit de la détestable influence du mahométisme, conservé les qualités précieuses qui les rendent si différents de ces bigots de Bokhariotes! Tout en « s'abreuvant aux sources mêmes de la pure foi », ceux-ci se complaisent à l'hypocrisie la plus effrontée, aux mensonges les plus honteux, aux fraudes les plus déshonorantes.

Dans le khanat de Bokhara, chaque ville a son gardien de la religion (reïs), qui, un martinet à la main, parcourt les rues et les places publiques, interroge les passants sur les préceptes de l'islamisme et, même lorsqu'il s'agit d'un vieillard à barbe grise, envoie à l'école, pour un terme qui varie de huit à quinze jours, ceux qu'il a pris en flagrant délit d'ignorance; parfois aussi, l'heure de la prière venant à sonner, il les chasse à coups de fouet dans les mosquées. Mais après cela personne ne s'inquiète de savoir si l'écolier apprend quelque chose ou va simplement dormir en classe, et si les dévots par ordre, au lieu de prier dans le temple, y rêvent à leurs affaires mondaines, contrariées mal à propos par ce fâcheux incident. Le gouvernement ne tient qu'à l'obéissance extérieure; ce qui se passe au dedans est connu de Dieu seul.

Malgré tout ce qui lui manque, Bokhara produit, à beaucoup d'égards, l'effet d'une grande capitale, surtout au voyageur qui vient de traverser les déserts de l'Asie centrale. Vambéry s'y trouvait relativement heureux. Il avait, à chaque repas, d'excellent pain, des viandes cuites à l'eau, du thé, des fruits, etc.; il s'était même procuré deux chemises. Mais, après une résidence de vingt-deux jours, il comprit qu'il ne devait plus songer à retarder ses amis, pressés de regagner avant l'hiver leurs lointaines demeures.

CHAPITRE III

DE BOKHARA A SAMARKAND

Le départ immédiat pour Samarkand fut résolu. D'ailleurs, bien que fort prodigues de démonstrations amicales, les Bokhariotes se montraient assez parcimonieux à l'égard des pèlerins, dont les finances étaient en mauvais état. Tout ce que la libéralité des Khiviens leur avait permis d'amasser se trouvait à peu près épuisé. Ainsi que ses compagnons, Vambéry avait dû se défaire de son âne. Pour continuer le voyage, on s'était procuré des charrettes; depuis quelques jours, ces véhicules attendaient, au village de Baveddin, où se trouve le tombeau de ce célèbre saint Baha-ed-Din Nakishbend, dont il a été parlé plus haut.

Les pèlerins les y rejoignirent. Vambéry avait préalablement pris congé de ses amis et connaissances, et reçu de Rahmet-Bi une lettre de recommandation pour Samarkand, où il lui promit bien de ne pas manquer de se présenter à l'émir.

La caravane, réduite par le départ de plusieurs pèlerins, se composait de deux charrettes, l'une portant hadji Bilal et ses gens, l'autre hadji Salih et Vambéry.

Il faisait nuit quand on quitta Baveddin.

Notre voyageur se serait volontiers installé paisiblement

sur son tapis, si les violentes secousses du véhicule le lui eussent permis : à chaque cahot, les deux compagnons étaient jetés l'un sur l'autre, et leurs têtes s'entrechoquaient « comme des boules d'ivoire sur une table de billard ». Pendant la première heure, il souffrit plus du mal de mer que lorsqu'il était sur le dos d'un chameau, dont l'allure ressemble au tangage d'un navire.

Pour surcroît de désagrément, le conducteur, qui était natif du Kokhand, s'égara, de sorte qu'au lieu d'atteindre à minuit la petite ville de Mézar, première station sur la route de Bokhara à Samarkand, on n'y arriva que le lendemain matin.

Après la seconde journée de marche, rien n'était encore apparu qui répondît aux merveilles de culture agricole qu'on avait fait espérer à Vambéry. Des deux côtés du chemin, on ne voyait tout simplement, à peu d'exceptions près, que des terres plus ou moins travaillées; mais quand on eut traversé le petit désert de Shœl-Mélik, qui a six lieues de long sur quatre de large, la route qui menait à Kerminéh, petite ville où est la station du troisième jour, lui réservait une charmante surprise.

Là, toutes les heures, parfois même toutes les demi-heures, on rencontrait un petit endroit forain ou marché de campagne (*bazarli djay*), avec plusieurs auberges ou magasins de provisions où d'énormes théières, sans cesse en ébullition, offraient les délices les plus enviées de l'existence tartare.

Ces villages diffèrent absolument de ceux qu'on voit en Perse ou en Turquie; les cours de ferme y sont tout autrement peuplées de volailles, et les étables de bestiaux. Bref, si les arbres étaient un peu plus nombreux, à partir des montagnes Pontos, ce pays-ci est le seul qui rappelle les contrées européennes.

Vers midi, on fit halte dans un charmant jardin de Kerminéh, à côté d'un réservoir recouvert d'épais ombrages.

Cette fertilité est due aux eaux de la Zérefshan (nom qui

signifie « distributrice de l'or »), dont les canaux sillonnent la Boukharie tout entière[1].

Près de la capitale, elle coule dans la direction du nord au sud avec un courant rapide, mais si peu profond que les chameaux et les cavaliers la passent à gué.

Cette rivière pourvoit d'eau Bokhara; mais dans son lit on laisse s'accumuler toutes sortes de substances malsaines, et elle suffit à peine aux besoins de la grande cité. Aussi ses eaux n'y sont-elles admises qu'à de certains intervalles, tantôt de huit jours, tantôt de quatorze, selon la hauteur de l'étiage.

Leur apparition, quoiqu'elles soient passablement troubles, même à l'heure où on les introduit ainsi par la porte Mézar, est toujours pour les habitants une nouvelle occasion de se réjouir. Ils commencent, jeunes et vieux, par se précipiter à l'envi dans les canaux et les réservoirs afin d'y faire leurs ablutions. On y baigne ensuite les chevaux, les vaches, les ânes, et c'est seulement lorsque les chiens, admis les derniers, s'y sont un peu rafraîchis, qu'on en interdit l'accès, pour laisser l'eau, désormais tranquille, s'éclaircir et s'épurer.

On pensera sans doute qu'il est un peu tard, après qu'elle s'est chargée de tant de miasmes délétères et de substances impures. N'importe; c'est ainsi que « la noble Bokhara » veille sur un des éléments les plus nécessaires à l'existence; cette Bokhara, où des milliers d'étudiants viennent s'assimiler les dogmes d'une religion qui met la propreté au rang des vertus.

En amont de la ville, la Zérefshan décrit un coude vers le nord-est, et, entre Samarkand et Kerminéh, elle coule à peu près directement de l'est à l'ouest, en passant à Kette Kourgan.

1 La Zérefshan, Kouvan, Kohek ou Kouanderia est l'ancien Sogd, qui donnait son nom à la Sogdiane. Large de 16 mètres, profond de 1 m. à $1^{m},20$, long de plus de 400 kilomètres, il se partage en deux bras, dont le plus septentrional se perd dans les sables, et dont l'autre a formé, au sud-ouest de Bokhara, le lac de Karakœl. « On peut voyager ici durant huit jours, dit Ibn Haukal, le père de la géographie arabe, sans sortir d'un jardin délicieux. » Cette riche vallée a, dit-on, 225 kilomètres de longueur sur une centaine de largeur; elle produit en abondance des poires, des pommes, des melons et des raisins exquis.

Cette ville, dont le nom signifie la grande forteresse, est le chef-lieu d'une province et la résidence des cordonniers les plus renommés de tout le khanat. Comme place forte, elle est protégée par une épaisse muraille et par un fossé profond.

Pendant la nuit, personne n'y entre, personne n'en sort, et les voyageurs durent rester dans un caravansérail établi sur la route, en dehors de la forteresse. Les chariots abondaient autour d'eux, et de tous côtés les voies de communication présentaient l'aspect le plus animé, le plus bruyant. Il faut attribuer ceci à la guerre, qui absorbe tous les moyens de transport entre Bokhara et Khokand.

La cinquième et dernière station avant Samarkand s'appelle Daul. Le chemin qui y conduit longeait la cime de quelques hauteurs d'où l'on pouvait apercevoir sur la gauche une certaine étendue de forêts. Elles vont, à ce qu'on assure, jusqu'à mi-chemin de Bokhara, et servent de retraite à deux tribus ouzbègues, les Khitais et les Kiptshaks, fréquemment en guerre avec l'émir. Dans ces forêts, qui leur appartiennent et dont leurs membres connaissent tous les sentiers, tous les secrets refuges, elles sont à peu près inattaquables.

« Les renseignements recueillis à Bokhara, dit Vambéry, diminuaient sensiblement à mes yeux l'importance historique de Samarkand. Cependant, lorsqu'on me montra, du côté de l'orient, la montagne Shobanata, au pied de laquelle était située, me disait-on, *la Mecque*, si longtemps restée l'objet de ma curiosité, j'éprouvai un sentiment difficile à décrire.

» Après avoir attentivement contemplé le point qu'on me signalait ainsi, je gravis avec peine une colline élevée d'où m'apparut, au milieu d'une belle campagne, l'ancienne capitale de Timour[1]. Ses dômes, ses minarets de couleurs diverses,

1. Le véritable nom de ce conquérant, le plus fanatique et le plus sanguinaire dont l'histoire ait conservé le souvenir, est Timour-Leng (Timour le Boiteux). Il mourut à Otrar, ville du khanat de Khokand, en 1405, au moment où il envahissait la Chine avec une armée de deux cent mille hommes.

noyés dans les splendeurs du soleil matinal, et le caractère spécial, l'originalité du tableau qui se déroulait à ma vue, produisirent sur moi, je l'avoue, une première impression tout à fait agréable.

» Samarkand ayant, en Europe, un prestige extraordinaire qu'elle doit à sa situation lointaine et au souvenir presque fabuleux de son histoire passée, je voudrais, à défaut de crayon, en donner ici une esquisse verbale.

« Pour cela, je supposerai que le lecteur monte à côté de moi sur l'affreuse carriole où j'ai tant souffert. A l'orient, il verra la montagne dont j'ai déjà parlé. Elle a une cime arrondie en forme de dôme et couronnée par un petit édifice où repose Shobanata (le saint patron des pasteurs).

» Au-dessous est la cité. Sa circonférence égale celle de Téhéran, mais les maisons y sont beaucoup plus éparses; néanmoins les massifs de ruines et les édifices le plus en vue lui donnent un aspect tout autrement majestueux. Le regard s'arrête d'abord sur quatre monuments élevés en forme de demi-dôme, qui servent de façades ou, si l'on veut, de propylées (*pishtak*) aux médresses. De loin, ils semblent former un seul groupe; quelques-uns, par le fait, sont à l'arrière-plan.

» A mesure que nous avançons se montre d'abord un petit dôme nettement découpé; puis un autre, au sud, plus considérable et plus imposant. Le premier est le tombeau, le second la mosquée de Timour. Tout à fait en face de nous, sur la limite sud-ouest de la ville, s'élève, au sommet d'une colline, l'*arche* ou la citadelle, qu'entourent d'autres bâtiments, tombes ou mosquées pour la plupart.

» Supposons maintenant toutes ces constructions séparées les unes des autres par des jardins touffus, et nous aurons une faible idée de Samarkand; bien faible, dis-je, et bien approximative, car je me rappelle le proverbe persan : « Quand donc ce qu'on entend vaudra-t-il ce qu'on voit? » Ai-je besoin

d'ajoûter, hélas! que l'impression produite par l'extérieur de la cité s'affaiblissait à mesure que nous approchions, et disparut complètement lorsque nous y fûmes entrés?

» Nous n'y parvînmes, après avoir passé la porte de Bokhara, qu'en traversant la presque totalité du cimetière. La ville nouvelle a ses murailles à une grande lieue en dedans des anciens remparts, qui ont pu ne marquer que la limite des faubourgs, attendu que Clavijo, dans sa relation de l'Ambassade adressée par Henri III, roi de Castille, à Timour en 1403, nous apprend que la citadelle est « à une des extrémités de la ville » ; ce qui est encore vrai de nos jours. L'espace compris entre les murs ruinés et l'enceinte actuelle peut donc avoir été habité sans qu'il fît partie de la ville proprement dite. Cette enceinte moderne compte six portes[1]. »

Descendus d'abord dans un caravansérail voisin du bazar, où les hadjis reçoivent une hospitalité gratuite, ils furent invités, dès le même soir, à venir habiter une maison particulière, située au delà, tout près du tombeau de Tamerlan. Un heureux hasard leur donnait pour hôte l'un des officiers de l'émir, spécialement préposé à la garde du palais de Samarkand.

En attendant l'arrivée de l'émir, qui venait de faire une campagne victorieuse dans le Khokand, Vambéry visita toutes les anciennes curiosités de la ville. Rien, dans toute l'Asie centrale, ne peut leur être comparé.

1. La description que M. Huot donne de Samarkand dans son édition de Malte-Brun, n'est pas tout à fait conforme à celle qu'en fait M. Vambéry. La voici : « Cette ville qui, à l'époque de Tamerlan comptait 150 000 habitants, n'en a plus que 8 à 10 000. Elle s'élève sur la rive gauche du Sogd et est renfermée dans une double enceinte : la première est formée par une muraille de douze lieues de circonférence, percée de douze portes en fer, avec des galeries et des tours pour la défendre. Après l'avoir franchie, on traverse des champs, des jardins et des faubourgs. La seconde est en terre, et percée de quatre portes par lesquelles on entre dans la ville, où le palais est inclus dans une citadelle. — Les façades de tous les grands édifices sont couvertes de tuiles vernissées. La plupart des maisons sont construites en glaise durcie; mais quelques-unes sont en pierres, tirées des carrières voisines. »

« En ma qualité de hadji, dit-il, je devais naturellement commencer par les saints personnages; mais ce qui peut intéresser au point de vue historique se trouvant ici dans un rapport intime avec quelque pieuse légende, je tirais également plaisir et profit de tout ce que j'avais à étudier.

» Les divers endroits où l'on vient en pèlerinage se comptent par centaines dans la cité que j'explorais ainsi. Je ne signalerai que les plus remarquables, en commençant par ceux qui rappellent le souvenir de ce Timour, dont la ville est encore pleine. Les habitants de Samarkand parlent de ce terrible destructeur dans les mêmes termes que si la nouvelle de sa mort venait d'arriver d'Otrar. Que de fois ma qualité prétendue d'Osmanli ne m'a-t-elle pas valu des questions plus ou moins sarcastiques sur les impressions que m'avait produites la vue du sépulcre de ce monarque, qui avait infligé à « notre » sultan une si terrible défaite[1]. »

Le *Hazreti-Shah-Zinde* (palais d'été de Timour) conserve encore aujourd'hui les traces évidentes de sa splendeur ancienne. Ses bâtiments sont situés sur un exhaussement du sol, et on y arrive par quarante degrés de marbre. Au sommet est un pavillon sis à l'extrémité d'un petit jardin. Là plusieurs étroits corridors mènent à une grande pièce d'où on arrive par un corridor obscur à la tombe du saint, pour le moins aussi ténébreuse. Dans les diverses salles, les briques de couleur et le pavé de mosaïque brillent du même éclat que s'ils étaient sortis la veille des mains de l'ouvrier. Dans un salon pavé de marbre, on offre à l'adoration des fidèles trois étendards, un sabre et une cuirasse, qu'on leur fait baiser comme des reliques de Timour. Pas plus que ses compagnons, Vambéry ne leur refusa cet hommage, bien que, au fond, il eût de grands doutes sur leur authenticité. On lui

1. Il s'agit ici de la bataille d'Angora, où le sultan des Turcs Ottomans, Bajazet Ilderim, fut défait et pris par Timour, en 1402.

parla aussi de quelques autres reliques, sabres, cuirasses, Coran, etc.; mais on ne les lui fit pas admirer.

C'est dans l'*Arche*, ou citadelle actuelle de l'émir, que se trouve le *Talari Timour* (salle d'audience de Timour) ; on y arrive en gravissant une pente assez escarpée.

L'ensemble des bâtiments comprend deux portions distinctes, dont l'une, formant en quelque sorte la carapace de l'autre, se compose d'habitations particulières; la seconde est uniquement réservée à l'émir pour ses réceptions d'apparat. Le palais avait été décrit à Vambéry comme très curieux; mais il affirme que ce n'est qu'un édifice vulgaire, datant d'un siècle à peine, et qui n'offre rien de remarquable.

On lui montra d'abord les appartements de l'émir, et l'*aynekhane*, chambre tapissée de fragments de miroirs, qui passe pour une des merveilles du monde.

La salle d'audience de Timour est une longue cour étroite, entourée d'une espèce de cloître ou de trottoir couvert. Sur la face opposée aux spectateurs se trouve la célèbre Kœktash (pierre verte), dont Timour avait fait le marchepied de son trône : autour d'elle venaient se ranger, dans leur ordre hiérarchique, les vassaux accourus de toutes les parties du monde pour rendre hommage au redouté souverain. Dans l'espèce d'arène qui formait le rond-point central, trois hérauts étaient en selle pour porter immédiatement à l'autre bout de la salle les paroles du conquérant. La « pierre verte » ayant un mètre trente-cinq centimètres de hauteur, sur dix mètres de longueur, quelque prisonnier de naissance illustre se prêtait toujours à faire office de tabouret ou de marche inférieure. S'il faut accepter une tradition bizarre, cette pierre colossale aurait été transportée de Brousse[1] à l'endroit où elle se trouve. Fixée dans le mur, à la droite de la Kœktash, ressort une plaque de fer ovale et bombée, qui ressemble à la moitié d'une noix de coco. On y lit une inscription arabe,

1. Ville de la Turquie d'Asie.

gravée en caractères coufiques[1]. Elle a, dit-on, été enlevée du trésor du sultan Bajazet Ilderim et a servi d'amulette à un khalife.

En montant sur le trône, les émirs viennent rendre hommage à la « pierre verte[2] ». Les pieux hadjis en font un but de pèlerinage et ne s'estiment en règle avec eux-mêmes que lorsqu'ils ont prononcé trois bénédictions et frotté dévotement leur tête sur ce piédestal, d'où chaque mot sorti des lèvres du sauvage dévastateur retentissait comme un ordre suprême jusqu'aux derniers confins de l'Asie.

Le *Turbeti Timour* (sépulcre de Timour), situé au sud-ouest de la ville, consiste en une élégante chapelle couronnée d'un dôme splendide et entourée d'un mur; dans ce mur extérieur s'ouvre une haute porte en arceaux, des deux côtés de laquelle se dressent deux petits dômes reproduisant en miniature celui dont nous venons de parler. L'espace compris entre la muraille et la chapelle est planté d'arbres, et ferait office de jardin si on l'entretenait avec plus de soin. L'entrée de la chapelle est à l'ouest, et sa façade regarde le sud, ainsi que le veut la loi. En entrant, on se trouve dans une espèce de vestibule qui aboutit directement au sanctuaire lui-même. Celui-ci est octogone, et dix petits pas en mesurent le diamètre. Immédiatement au-dessous du dôme, c'est-à-dire à la place d'honneur, deux tombes sont placées côte à côte ; l'une est une très belle pierre vert foncé, large de deux empans et demi[3], longue de dix, épaisse de six doigts, indiquant le tombeau de Timour ; la seconde, une pierre noire aussi longue, mais plus large, désigne celle du maître spirituel de

1. La plus ancienne écriture dont se soient servis les Arabes.

2. Pour les investitures, la « pierre verte » est recouverte d'un feutre blanc où s'assoit l'émir. « On le soulève trois fois sur ce feutre, dont les coins sont tenus par des oulémas (prêtres), des foukéras (pauvres), des fouzélas (docteurs) ou des seïds (descendants du prophète).

3. L'empan est une mesure de longueur prise du bout du pouce à l'extrémité du petit doigt, en ouvrant la main.

Timour, Mir-Seïd-Berke. Tout autour sont d'autres dalles, petites ou grandes, marquant la place où reposent les femmes, les petits-fils et les arrière-neveux du conquérant.

Les inscriptions qu'on y lit sont en langue persane ou arabe. Elles ne contiennent aucune énumération de titres : celle même de l'émir est fort simplement rédigée; et toutes contiennent le mot Kœréghen, qui est le nom de la famille.

L'intérieur de la chapelle, où des arabesques d'albâtre, dorées par endroits, s'enlèvent heureusement sur un beau fond d'azur, atteste le goût d'un véritable artiste et, par sa sobriété, par sa simplicité grandiose, produit un merveilleux effet.

A l'extrémité des tombes sont dressés deux pupitres doubles où se relayent des mollahs pour lire, jour et nuit, le Coran. Comme intendants du sépulcre et conformément à la dernière volonté de Timour, ces mollahs sont choisis parmi les Tartares Nogaïs, à cause de la fidélité inaltérable que l'émir avait toujours reconnue chez les hommes de ces tribus.

L'inspecteur, auquel Vambéry rendit visite, le retint pour passer avec lui la journée entière, et il lui permit, à titre de faveur spéciale, de voir la vraie sépulture de Timour. C'est un honneur que les indigènes eux-mêmes obtiennent fort rarement.

On descend par un long escalier de petites dimensions qui s'ouvre derrière l'entrée, et qui conduit directement à une crypte reproduisant les proportions de la chapelle supérieure et décorée d'arabesques à peu près identiques. Les tombes y sont rangées dans le même ordre que celles d'en haut, mais on n'en compte pas autant. Celle de Timour renferme, à ce qu'on assure, des valeurs considérables; le fait néanmoins est invraisemblable, car il constituerait une infraction à la loi. Un pupitre double pareil à ceux que nous avions déjà vus, supporte un Coran in-folio, transcrit sur une peau de gazelle. On dit que cet exemplaire est celui qu'écrivit Othman,

le secrétaire de Mahomet et le troisième des khalifes. Timour l'aurait enlevé au trésor du sultan Bajazet et rapporté de Brousse dans sa capitale. On y tient caché ce précieux dépôt, attendu que le souverain de Bokhara, possesseur public d'un objet aussi rare, se verrait en butte au mauvais vouloir des autres potentats musulmans.

En face du sépulcre, de manière à frapper les yeux de tous, se lit une inscription en lettres blanches sur un fond bleu et qui signifie :

« Ceci est l'œuvre du pauvre Abdullah, le fils de Mohammed, natif d'Ispahan[1]. »

On ne peut attribuer de date certaine à cette inscription.

Après ces monuments, les plus remarquables sont les collèges ou *médresses :* il y en a une quarantaine ; mais beaucoup sont désertés et n'offriront bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Parmi ceux qu'on entretient avec le plus de soin, il faut compter le collège Shiroudar et le Tillakari. Tous deux ont été bâtis longtemps après la mort de Timour, puisque le dernier, dû à un riche kalmouk nommé Yelenktosh, qui venait de se convertir au mahométisme, date de 1618. Son nom rappelle la profusion des dorures dont il est orné, car *tillakari* signifie ouvrage d'or, et, de fait, la portion de ce monument qu'on appelle *khamka* est décorée avec une extrême richesse.

En face de ces deux collèges s'en voit un autre construit en 1434 par Timour, le petit-fils de son sanguinaire homonyme. On le nomme le collège Mirza-Ouloug.

Le fondateur, ayant un goût passionné pour l'astrologie plutôt que pour l'astronomie, y avait fait mettre un observatoire, qui a été le second et dernier établissement de ce genre établi dans l'Asie centrale. L'autre avait été bâti à

1. Les architectes de la Perse paraissent avoir construit les grands édifices dans tous les pays asiatiques où s'est établi l'islamisme.

Maragha, sous Houlagou [1], et le site qu'il occupait offre à peine aujourd'hui quelques traces de ses murailles. Quant à celui de Samarkand, dont la réputation s'est répandue dans le monde entier, commencé en 1440, achevé sous Ali-Koushtshi, il était, dès 1701, dans un tel état de délabrement que, selon l'expression de son historien, les hiboux avaient pris dans les cellules la place des étudiants, et qu'au lieu de rideaux de soie, les portes en étaient tendues de toiles d'araignée.

Les trois collèges que nous venons de nommer encadrent la place principale, le *Righistan* de Samarkand. Plus petite que celle de Bokhara, cette place n'en est pas moins aussi garnie d'échoppes et fréquentée par des foules tumultueuses.

A quelque distance et dans le voisinage de la porte de Bokhara, se trouvent les ruines colossales d'un magnifique collège que, du nom de sa fondatrice, femme de Timour, on appelle le *médresse* Hanum.

Cette princesse, fille de l'empereur de la Chine, avait amené de son pays des artistes qui ornèrent le collège d'un pavé formé d'une mosaïque en terre cuite, d'un travail admirable, et dont une partie subsiste encore dans toute la beauté de son coloris. Dans l'une de ses trois mosquées, couvertes de dômes élevés, on voit une sorte de chaire en marbre placée près d'une fenêtre. C'était là, suivant la tradition, que Hanum avait coutume de se placer et de lire le Coran ouvert devant elle. Les Boukhariotes prétendent que cette chaire possède la vertu de guérir les affections de l'épine dorsale, si le malade peut réussir à s'introduire dessous. L'intérieur des bâtiments sert actuellement de remise aux carrioles de louage qui font le service de Khokand et de Karshi. Vambéry assure que la population de Samarkand en a encore pour deux ou trois siècles avant d'avoir fait disparaître complètement le colosse

1. Autre petit-fils de Gengiskhan (il en avait 35), qui gouverna l'Asie occidentale (de l'Oxus aux frontières de l'Égypte), de 1251 à 1265. — Maragha est une place forte de la Perse, province d'Aderbaïdjan; elle renferme 15 000 habitants.

de brique et de marbre, sur lequel s'acharnent misérablement le pic et la pioche.

La nouvelle ville, dont les murailles sont à plus de quatre kilomètres des anciens remparts, compte six portes et quelques bazars qu'on peut regarder comme ayant survécu à la vieille cité. Dans ces bazars se vendent, à très bas prix, malgré leur réputation, des objets fabriqués en cuir et des selles de bois dont pourraient s'honorer les ouvriers de l'Europe. La population est de quinze à vingt mille âmes, dont les deux tiers sont Ouzbegs ; le reste se compose de Tadjiks.

Sans être « un paradis », comme l'affirment ses panégyristes, cette ancienne capitale éclipse, par sa situation et les richesses végétales dont elle est entourée, toutes les autres villes du Turkestan. Bien que l'émir réside ordinairement à Bokhara, c'est à Samarkand, où il a pris la possession réellement légitime de sa puissance, et où la chaleur est moins insupportable, qu'il vient passer, tous les ans, les deux ou trois mois d'été.

Les hostilités qui sévissaient dans l'Asie centrale, au moment où y séjournait Vambéry, n'étaient que les suites de la lutte engagée, dès 1839, entre Méhemmed Ali, khan du Khokand, et Nazr Oullah, émir de Bokhara. Elles étaient passées, comme partie de leurs héritages, à leurs successeurs.

Se faisant précéder par Shahroukh-Khan à la tête de quarante mille hommes, et par Méhemmed-Hasan-Bey avec trente pièces de canon, Mozaffar-ed-Din, l'émir actuel, était parti pour établir Khoudayar comme khan du Khokand, à la place de Shah-Mourad qu'avaient restauré les Kiptshaks, et il avait juré de ne rentrer dans ses domaines qu'après avoir soumis tout le pays jusqu'aux frontières de la Chine.

L'ambition du jeune émir et ses instincts cupides, bien connus dans le Khokand, y suscitèrent une résistance acharnée. Les oulémas déclarèrent infidèle l'envahisseur de leur patrie et prêchèrent contre lui la guerre sainte. La population tout

entière courut aux armes; mais tous ces efforts avortèrent.

L'émir réalisa de point en point son programme de conquête. L'obstacle le plus sérieux qu'il eut à vaincre lui fut suscité par des Kiptshaks que commandait Alem-Koul. Le combat décisif qui leur fut livré par les Turkomans mettait en présence les deux plus terribles échantillons des races primitives de la Tartarie.

Alem-Koul ayant succombé pendant la bataille, sa veuve le remplaça immédiatement comme chef de la horde. La guerre continua quelque temps; mais, en fin de compte, il fallut traiter avec l'émir.

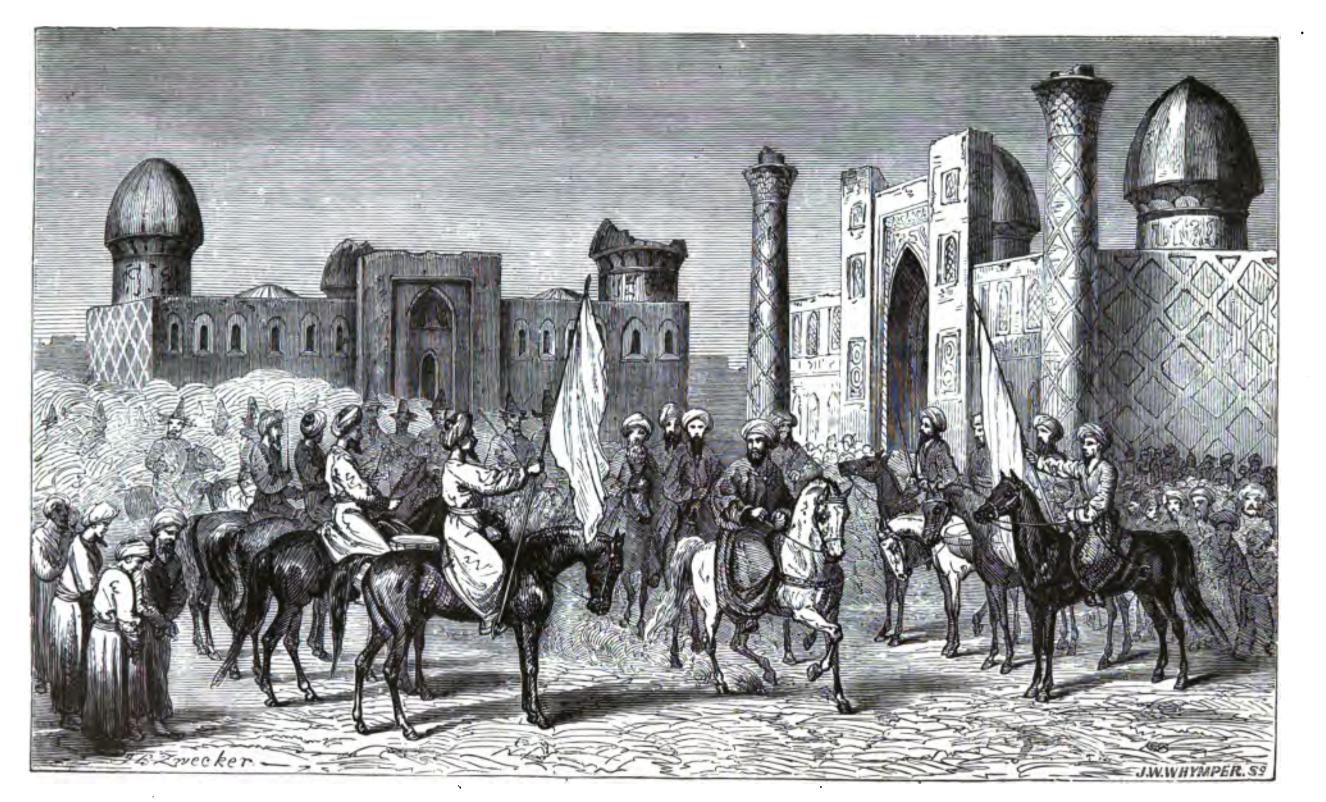
Le khanat, d'où le vainqueur prit soin de retirer toute l'artillerie, ainsi qu'une énorme quantité d'armes et de richesses, dirigées aussitôt sur Bokhara, fut scindé en deux principautés : Khokand tomba dans le lot de Shah-Mourad, auquel les Kiptshaks avaient témoigné tant de dévouement; Khodjend devint la capitale de Khoudayar-Khan.

Vambéry avait déjà fait tous ses préparatifs de départ, lorsque l'émir entra triomphalement à Samarkand. Annoncée trois jours d'avance, cette cérémonie avait attiré sur le *Righistan* un immense concours de curieux.

Laissons parler Vambéry.

« La cérémonie n'eut rien de très magnifique. En tête du cortège marchaient environ deux cents *serbaz* qui, ayant passé leur accoutrement de cuir sur un costume bokhariote, méritaient plus ou moins la qualification de troupes régulières. Loin derrière eux venaient les différents corps, rangés en bon ordre, avec des étendards et des cymbales. L'émir Mozaffar-ed-Din marchait ensuite.

» C'est un homme de quarante-deux ans, d'une taille moyenne, et qui paraît tendre à l'obésité. Il a de beaux yeux noirs, une barbe clairsemée et, en somme, une physionomie des plus agréables, que ne dément pas sa réputation de douceur et d'affabilité. Son escorte de hauts fonctionnaires, coif-



ENTRÉE DE L'ÉMIR A SAMARKAND.

fés de turbans blancs et portant des robes de soie où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'étaient donné rendez-vous, me représentait mieux un chœur de femmes, dans l'opéra de *Nabuchodonosor*, qu'un véritable escadron de guerriers tartares.

» J'en dirai autant du personnel de la cour, chambellans, etc., parmi lesquels les uns portaient des bâtons blancs, et certains autres de longues hallebardes. Rien dans le cortège ne rappelait le Turkestan, si ce n'est, parmi les gens de la suite, un bon nombre de Kiptshaks, arrêtant le regard aussi bien par l'originalité de leur physionomie mongole que par leur armement bizarre, composé d'arcs, de flèches et de boucliers.

» L'émir avait publiquement annoncé que le jour de sa rentrée serait une fête nationale. On avait donc mis en réquisition et apporté sur le Righistan de monstrueux chaudrons comme ceux dont on se sert ici pour préparer le *pilau* royal dont chaque chaudronnée est composée comme il suit : — Un sac de riz, trois moutons mis en morceaux, une grande casserole de suif (de quoi faire chez nous cinq livres de chandelles), un petit sac de carottes ; le tout placé sur un feu modéré, de manière à bouillir ou pour mieux dire à fermenter pêle-mêle. Avec cela du thé à discrétion. De sorte que la mangeaille et la boisson allaient du même pas et ne s'arrêtaient guère. »

Une *arz* (audience publique) devait avoir lieu le lendemain. Vambéry voulut profiter de l'occasion pour se présenter à l'émir sous la conduite et la protection de ses amis.

Mais l'émir, prévenu par Rahmet-Bi, voulut le voir seul.

Introduit dans cet appartement qu'il avait visité quelques jours auparavant, il trouva l'émir assis sur un matelas de drap rouge, parmi un grand nombre de manuscrits et de livres. Après avoir débité avec sang-froid un verset du Coran, il alla, sans invitation, s'asseoir auprès du monarque. C'était une dé-

marche hardie; mais, vu le caractère dont Vambéry se disait revêtu, elle sembla toute naturelle.

« Hadji, dit l'émir, tu es venu de Roum, à ce qu'on prétend, pour visiter les tombeaux de Baha-ed-Din et de nos autres saints?

» — Oui, sire, mais c'est aussi pour me ranimer par la contemplation de ta beauté sacrée.

» — Voilà qui est singulier, reprit-il; et, véritablement, pour venir d'un pays si éloigné, tu n'avais aucun autre motif?

» — Aucun, sire; et cela n'a rien de surprenant. J'ai toujours ardemment désiré de voir Bokhara la noble, et cette Samarkand enchantée « dont on devrait fouler le sol sacré plutôt avec la tête qu'avec les pieds », comme l'a remarqué le sheikh Djilal. D'ailleurs, je n'ai point ici-bas d'autre affaire, et, depuis longtemps, j'erre de toutes parts en véritable pèlerin du monde.

» — Que dis-tu là?... Boiteux comme tu l'es, et pèlerin du monde?... Voilà, je le répète, de quoi surprendre.

» — Que je sois ta victime, sire! mais ton glorieux ancêtre Timour (la paix soit avec lui!), atteint de la même infirmité, n'en a pas moins été conquérant du monde. »

Cette réponse plut à l'émir. Il adressa aussitôt à Vambéry une foule de questions relatives à son voyage et à l'impression produite sur lui par l'aspect de Bokhara et de Samarkand. Ses observations, qu'il émaillait sans cesse de maximes persanes et de versets du Coran, prédisposèrent en sa faveur le prince qui se piquait d'être un érudit et possédait assez bien la langue arabe. Aussi ordonna-t-il qu'on habillât le savant des pieds à la tête, et qu'on lui donnât, en argent, une valeur de 22 à 23 francs.

Sorti sans encombre de cette délicate entrevue, et après avoir touché le présent de l'émir, Vambéry s'empressa de rejoindre ses compagnons, qui se montrèrent charmés de sa bonne fortune. Mais ils lui conseillèrent de quitter Samarkand

en toute hâte et de ne s'arrêter nulle part, pas même à Karshi, et de gagner l'autre bord de l'Oxus où, parmi les Turkomans Ersaris, renommés par leurs qualités hospitalières, il pourrait attendre l'arrivée de la caravane se rendant à Hérat, ville de l'Afghanistan.

« Le moment de la séparation était arrivé, dit Vambéry.

» Je n'ai guère de mots pour rendre les impressions déchirantes de ce moment. Nos adieux furent également tristes de part et d'autre. Pendant six mois entiers, nous avions partagé les mêmes périls, les mêmes privations, les mêmes angoisses, vivant de la même existence et plus étroitement liés par cette communauté de craintes et de fatigues que nous ne l'eussions été au sein du bonheur et des fêtes. Aussi toutes différences d'âge, de race et de position avaient-elles cessé d'exister pour nous, et nous nous regardions de très bonne foi, les uns et les autres, comme faisant partie d'une seule famille. Puis, se quitter ainsi sans aucune chance de jamais se retrouver, n'est-ce pas la mort ou peu s'en faut?

» Ajoutez, en ce qui me concernait particulièrement, les souffrances d'un vrai remords. J'étais tourmenté de cette pensée qu'il ne m'était pas permis de livrer le secret de mon déguisement à ces hommes si dévoués, si fidèles, les meilleurs amis que j'eusse au monde. J'en étais réduit à tromper les gens à qui je devais la vie. Je cherchais un moyen d'échapper à cette triste nécessité; j'aurais voulu pouvoir éprouver leur discrétion; mais le fanatisme religieux, dont l'Europe civilisée n'est pas tout à fait exempte, exerce sur les Orientaux, et plus spécialement sur les sectateurs de l'islam, une influence des plus redoutables.

» Ma confession d'un crime capital aux yeux de la loi mahométane[1] n'aurait peut-être pas immédiatement rompu tous nos liens d'amitié; mais que d'amertume, que de re-

1. Il ne s'agissait de rien moins pour lui que d'être lapidé jusqu'à la mort comme renégat.



VAMBÉRY SE SÉPARE DE SES COMPAGNONS.

grets, une déception pareille n'aurait-elle pas légués à mon brave hadji Salih, si croyant, si sincère dans ses opinions religieuses ! Non, décidément, il fallait lui épargner un chagrin aussi vif et m'épargner à moi-même tout reproche d'ingratitude. A quoi bon détruire une illusion qui lui était chère?... Je ne m'en sentis vraiment pas le courage.

» Après avoir expressément et chaleureusement recommandé leur frère, leur fils, leur ami le plus cher, à quelques pèlerins avec lesquels je devais faire le voyage de la Mecque, ces bons camarades m'accompagnèrent, une fois le soleil couché, jusqu'à la porte de la ville, où nous attendait la carriole que nos nouveaux associés avaient louée pour nous transporter à Karshi.

» Je pleurais comme un enfant lorsque, m'arrachant à leurs étreintes, je pris place dans ce grossier équipage. Mes amis, de leur côté, pleuraient aussi, et je les ai vus longtemps, je les vois encore, debout au même endroit, les mains levées vers le ciel, implorant pour mon voyage lointain la bénédiction d'Allah.

» Je me retournai bien des fois pour regarder de leur côté. Ils disparurent enfin, et je me surpris n'ayant plus sous les yeux que les dômes de Samarkand, faiblement éclairés par les premiers rayons de la lune. »

CHAPITRE IV

DE SAMARKAND A HÉRAT — RETOUR EN PERSE ET EN EUROPE

La carriole s'ébranla, et bientôt notre voyageur n'eut plus sous les yeux que les dômes de Samarkand, faiblement éclairés par les premiers rayons de la lune.

Ses nouveaux compagnons de route étaient loin de représenter les amis qu'ils venaient de quitter, et ils ne devaient pas rester longtemps réunis. Il se lia de préférence avec un mollah natif de Koungrad [1], qui se proposait d'aller jusqu'à la Mecque. C'était un jeune homme du nom d'Ishak, qui, reconnaissant la supériorité intellectuelle de Vambéry, s'attacha à notre voyageur et le servit avec la plus grande fidélité.

En sortant de la ville, on suivit le chemin qui mène à Bokhara jusqu'à la colline d'où Vambéry avait aperçu Samarkand; puis, inclinant à gauche, on s'engagea dans le désert.

Ce désert, d'une trentaine de kilomètres, qui s'étend jusqu'à Karshi, n'était qu'une lande en comparaison des solitudes que notre voyageur avait déjà dû traverser. Il est parsemé de puits où les pasteurs mènent leurs troupeaux et autour desquels les Ouzbegs viennent constamment planter leurs tentes.

Ces puits, qui fournissent une eau à peu près potable, sont

1. Koungrad est un port situé à l'embouchure de l'Oxus dans le lac d'Aral; les Russes y ont une station de navires à vapeur.

très profonds, et dans leur voisinage immédiat un réservoir carré, de pierre ou de bois, reçoit l'eau destinée à abreuver le bétail. Les seaux étant fort petits et leur usage devant à la longue fatiguer les bergers, ceux-ci emploient pour les soulever un âne ou un chameau. La corde est attachée à la selle, et c'est en s'éloignant à distance suffisante que l'animal finit par faire remonter le vase plein d'eau.

La rigueur avec laquelle sont exécutés les décrets de l'émir de Bokhara rend les routes tellement sûres, que les moindres convois et même les voyageurs isolés peuvent le parcourir avec impunité.

L'intensité de la chaleur retarda toutefois la marche de la caravane, et ce ne fut qu'au bout de deux jours et trois nuits qu'elle parvint à sa destination. Karshi lui apparut comme elle débouchait sur un plateau où la route se bifurque de nouveau : le chemin de droite conduit à Ketté-Kourghan, celui de gauche aboutit à la rivière qui arrive à Shehri-Serbz, et se perd dans les sables bien au delà de Karshi. Shehri-Serbz, dont le nom signifie ville verte, s'élève sur l'emplacement du village de Kekh, où naquit Tamerlan; ses habitants ont une grande réputation de bravoure.

On arrive à Karshi après avoir traversé près de quatre kilomètres de riches cultures et de jardins bien entretenus. Elle n'a pas d'enceinte murée et l'on ne s'aperçoit qu'on y est entré qu'après en avoir passé les ponts.

Par son étendue et son importance commerciale, Karshi (autrefois Nakhsheb) est la seconde ville de la Boukharie. Elle se compose de la cité proprement dite et de la Kourgantche (forteresse), ouvrage en terre, entouré d'une fosse pleine d'eau, suffisant pour garantir la ville des attaques des nomades.

Dans son état actuel, avec ses dix caravansérails et son bazar richement fourni, cette ville jouerait probablement un rôle essentiel dans le commerce de transit organisé entre Bokhara,



UN PUITS DANS LE DÉSERT.

le royaume de Kaboul et les provinces indiennes, si les troubles politiques n'y mettaient obstacle.

La population, évaluée à 25 000 âmes, se compose, en grande partie, d'Ouzbegs, et c'est parmi elles que se recrutent les meilleures troupes du khan. On y voit figurer, en outre, un certain nombre de Tadjiks, d'Indiens, d'Afghans et de juifs. Ces derniers, en opposition avec toutes les règles du khanat, sont admis à chevaucher même dans l'intérieur de la ville.

Envisagé sous le rapport manufacturier, Karshi se distingue par sa coutellerie de tout genre, moins toutefois que Hissar, situé à peu de distance, et qui lui fait une concurrence acharnée. Les lames fabriquées dans ces deux villes ne s'exportent pas seulement vers les centres commerciaux de l'Asie centrale; elles arrivent, par l'entremise des hadjis, en Perse, en Arabie, en Turquie, où elles atteignent jusqu'à trois et quatre fois leur prix de revient. Parmi ces objets, il en est d'un genre tout particulier, à lames damassées, à poignées d'or ou d'argent ciselé, qui sont réellement d'un travail exquis, et par leur durée, par la finesse de leur trempe, laissent bien loin les plus fameux produits de Sheffield et de Birmingham.

Les habitants de Karshi ont une réputation bien établie pour leurs heureuses dispositions naturelles, l'élégance de leur goût et la vivacité de leur esprit. Ils vivent gaiement et agréablement, ce qui les distingue de leurs autres compatriotes courbés sous le joug du plus impitoyable despotisme.

« Je fus tout à fait surpris, dit Vambéry, de trouver à Karshi, pour les divertissements publics, un établissement organisé sur une plus grande échelle que ceux du même genre qu'on admire même à Samarkand ou à Bokhara, même en Perse.

» C'est un vaste jardin qui, sous la modeste qualification de *Kalenterkhane* (demeure des derviches mendiants), est charmant. Situé au bord de l'eau, il renferme, entre plusieurs belles avenues, des parterres entretenus avec soin. Il est plein

de beau monde depuis deux heures de l'après-midi jusqu'au crépuscule. De tous côtés fument les immenses théières entourées d'une double ou triple ceinture de clients aimables et joyeux. Cela forme un bien étrange spectacle pour quiconque vient de quitter les populations terrifiées de Samarkand et de Bokhara.

» Une des lettres par lesquelles mes amis me recommandaient aux différents khans et mollahs que je devais trouver sur ma route, était adressée à un certain ichan[1] Hasan, l'une des plus éminentes notabilités de Karshi. Je reçus de lui le meilleur accueil, et il me conseilla, vu le bas prix où était tombé le bétail en général, les ânes en particulier, d'acheter un de ces coursiers à longues oreilles ; il me persuada aussi de faire comme les autres hadjis, et d'employer le peu d'argent dont je disposais encore à me procurer des marchandises d'une revente assurée : couteaux, aiguilles, fil, verroteries, toiles à sacs de Bokhara, mais, par-dessus tout, cornalines de Bedakhchan qu'on trouve ici à très bon marché.

» C'était, disait-il, pour des pèlerins comme nous, appelés à voyager au milieu des tribus nomades, le seul moyen certain de faire quelques profits et de pourvoir à nos besoins : une seule aiguille ou quelque verroterie pouvait nous procurer du pain et des melons durant toute une journée.

» Je suivis son avis, et le jour même, avec le mollah de Koungrad, je réalisai une partie des emplettes conseillées ; en sorte que mon havresac, à moitié plein de manuscrits, fut tout à fait bourré de coutellerie. Je devenais donc à la fois antiquaire et mercier, hadji et mollah ; je vendais des couteaux et je distribuais des bénédictions, des souffles sacrés, des amulettes et des aiguilles, à ceux qui en voulaient. »

Après une résidence de trois jours, il quitta Karshi avec

1. Les *ichans* sont des espèces de prêtres. Leurs bénédictions et leurs souffles sanctifiants, auxquels on attribue un pouvoir magique, leur donnent une grande influence dans tout le Turkestan.

deux hadjis et le mollah Ishak (son jeune homme de Koungrad).

Sur son chemin, la petite caravane rencontra de nombreuses citernes remontant toutes au règne d'Abdoullah-Khan [1]. La plus remarquable était celle de Sengsoulak, dont la voûte, arrondie en forme de dôme et restée intacte depuis trois siècles qu'elle existe, offre des recoins abrités qui donnent de l'ombre aux voyageurs. Au moment où Vambéry y arriva, cette citerne était entourée d'environ deux cents familles d'Ouzbegs. Les enfants et les animaux se jouaient dans l'eau, dont le goût ne gagnait rien à une semblable immersion.

De ce point à Kerki, on calcule une dizaine de kilomètres de distance, et, dans l'intérêt des bêtes, il parut bon de fournir de nuit une si longue étape; la journée, en conséquence, devait se passer à dormir. Mais les fillettes nomades, subodorant les verroteries, se gardèrent bien de laisser reposer les voyageurs. Elles venaient de tous côtés, avec force cajoleries, proposer l'échange de ces parures primitives contre les larges rations de lait de chamelle ou de jument qu'elles apportaient dans leurs écuelles de bois, plates et massives. On se remit en route, une heure après le coucher du soleil, par une nuit claire et belle. Mais à quatre lieues tout au plus du point de départ, simultanément domptés par le sommeil, les membres de la caravane se laissèrent glisser à terre où, sans quitter les rênes de corde, ils demeurèrent profondément endormis.

Bientôt arrivèrent des cavaliers qui les réveillèrent en les grondant de leur imprudence et en les pressant de poursuivre leur chemin. Chacun d'eux, effectivement, se hissa sur ses

1. Né en 1544; il fut un des plus habiles souverains de Bokhara et mérita bien sa réputation par ce qu'il essaya de favorable au commerce et à la civilisation. Outre les citernes, il pourvut les routes de beaux ponts et de caravansérails. Il mourut en 1595.

pieds, et moitié marchant, moitié sur le dos de leurs ânes, au moment où se levait le soleil, ils atteignirent l'Oxus, qui en cet endroit a le double de la largeur du Danube entre Ofen et Pesth, en Hongrie. Sur l'un et l'autre bord du fleuve s'élève une citadelle. Celle de la rive droite, où aboutit la route, est sans importance; l'autre, située sur une hauteur escarpée, domine et protège Kerkhi, ville frontière du khanat.

A peine Vambéry et ses compagnons eurent-ils passé l'Oxus, qu'ils furent conduits à la forteresse pour y être interrogés. Grâce à leur physionomie, à leur langage et à leur prononciation, indices suffisants de leur individualité, les derniers furent aussitôt libérés. On se montra moins facile pour le faux derviche, et on voulut lui enlever son âne. Il se laissa entraîner à un accès de colère, employa tour à tour les divers dialectes du Turkestan, puis le turc, et finit par présenter son passeport, demandant énergiquement qu'il fût présenté au bi (gouverneur). Survint heureusement le commandant de l'artillerie, Persan de naissance, qui voulut bien reconnaître Vambéry pour un Turc. Son passeport, porté au gouverneur, lui fut bientôt restitué, accompagné, à sa grande surprise, d'un présent de cinq *tenghés* (15 fr. 75).

Kerkhi, la clef du Bokhara du côté d'Hérat, ville de l'Afghanistan, est protégée par un double système de fortifications. La citadelle de la rive droite n'a que quatre pièces d'artillerie et une faible garnison. C'est sur la rive gauche que se trouve la véritable forteresse, qui comprend le château et la ville. Le château, couronnant la hauteur de sa triple enceinte, est armé de douze canons de fer et de six pièces de bronze et entouré de solides murailles de trois mètres et demi de hauteur sur un mètre et demi d'épaisseur.

La ville, étalée à l'entour, compte cent cinquante maisons, trois mosquées, un caravansérail et un petit bazar; elle est également protégée par un rempart doublé d'un fossé profond. Les habitants sont des Ouzbegs et des Turkomans, quel-

ques-uns adonnés au commerce, la plupart s'occupant d'agriculture.

En attendant le départ de la caravane à laquelle il devait se joindre pour gagner Hérat, Vambéry employa quelques jours à explorer le pays, en compagnie d'Ishak.

Il visita d'abord les Turkomans Ersaris, établis en Boukharie depuis deux siècles, mais ne reconnaissant la suprématie de l'émir que depuis une cinquantaine d'années. Ces tribus ne sont plus qu'à demi nomades. En grande majorité, ils s'occupent d'agriculture; les autres sont restés pasteurs; mais ils paraissent, en même temps que les habitudes sauvages, avoir perdu les vertus de leurs ancêtres. Chez eux, le sabre est remplacé par le Coran; mais aussi la franchise par l'hypocrisie. Cependant ils ont conservé intacte l'hospitalité. Dans toutes les tribus, un hôte peut rester une année aussi bien qu'un jour, et seuls les Tadjiks semblent connaître le proverbe :

Hôte et poisson,
En trois jours, poison.

Il se rendit ensuite aux ruines de Belkh, « la mère des cités [1], » comme disent les Orientaux. Ces ruines couvraient jadis un espace de vingt kilomètres. C'est que la capitale de la Bactriane était, au moyen âge, le centre de la civilisation musulmane, d'où elle avait reçu le nom de Kubbet-ul-Islam. (dôme de la vraie foi.) Aujourd'hui, quelques monticules en indiquent seuls l'emplacement. Des fouilles qui y seraient pratiquées auraient de curieux résultats, mais, dit Vambéry, il n'y faudrait pas songer, à moins de lettres du souverain, conçues dans les termes les plus formels et appuyées par deux ou trois mille baïonnettes étrangères.

Considérée comme siège principale de la puissance afghane

1. Voir la note 2 de la page 8.

dans le Turkestan, la Belkh moderne est occupée par le général et les troupes qu'il a sous ses ordres, mais il n'y réside pas l'hiver; au printemps, tous les habitants, même les plus pauvres, quittent les débris empestés de Bactres, son atmosphère insalubre, ses scorpions venimeux, pour se rendre à la « noble tombe », dont la situation est plus élevée et la température moins étouffante.

Cette « noble tombe » est la sépulture présumée d'Ali, le gendre de Mahomet. Elle fut mise au jour pendant des fouilles opérées à Bactres par ordre de Sandjar, sultan de Perse, qui régna de 1115 à 1157, dans les circonstances suivantes :

Le territoire de Belkh étant chargé de ruines, on y supposait enfouis des trésors immenses, remontant à l'époque des divs ou démons : c'est pourquoi Sandjar entreprit des fouilles considérables. L'une d'elles mit au jour une table de pierre du plus beau blanc, sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « Ceci est la tombe d'Ali, fils d'Abou Taleb, le vaillant héros et le compagnon du Prophète. »

Il pousse là de merveilleuses roses rouges (*gul-i-surkh*), les plus riches en couleur et les plus parfumées que Vambéry ait vues en Orient. D'après la superstition, ces fleurs ne peuvent venir sur un autre sol que celui de la tombe. Par le fait, aucun essai de transplantation, même dans les environs, n'a réussi.

La caravane s'était enfin organisée sous la direction du mollah Zéman. Après un examen approfondi, destiné à constater qu'il ne s'y était glissé aucun vagabond (esclave affranchi soumis à une taxe), elle se mit en route pour le khanat d'Andkhoy, où elle devait arriver au bout de deux jours.

Durant la première nuit passée hors des frontières du Bokhara, Vambéry éprouvait des sentiments pareils à ceux d'un prisonnier évadé. Son âne, pesamment chargé, trottinait à ses côtés; il éprouvait une joie sans mélange en songeant qu'il était sorti sain et sauf d'un pays si justement

redouté des voyageurs, et qu'il se trouvait en route pour l'Occident qu'il avait pu craindre de ne revoir jamais.

Le surlendemain, dans la matinée, on atteignit Andkhoy.

La caravane s'installa au bout de l'ancienne ville, et tandis qu'avait lieu entre le khan et le kervanbashi ou directeur de la caravane, la discussion relative à la taxe à payer, Vambéry alla, avec les autres hadjis, chercher en ville un abri sous les frais ombrages d'un vieux médresse (collège). Il voulait aussi ouvrir boutique dans le bazar, afin de réaliser un peu d'argent et de se procurer les aliments nécessaires à la consommation du jour. Il lui fallut errer assez longtemps parmi les ruines, avant d'y trouver un endroit à sa convenance.

Enfin il s'établit dans la cour d'une mosquée, près de la résidence du khan.

Le bazar consistait uniquement en quelques misérables boulangeries, et deux ou trois magasins de linge et de vêtements confectionnés. L'arrivée des hadjis anima quelque peu le marché; du matin au soir, femmes et enfants s'arrêtèrent devant leur étalage improvisé; mais la vente ne fut pas productive, car on ne leur offrait, au lieu d'argent, que des fruits et du pain. Ce mode d'échange eût été par trop désavantageux dans un pays où cinquante melons ne coûtent pas plus d'un *tenghé* (75 centimes). Là, du reste, les melons ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux dont ils s'étaient régalés sur les bords de l'Oxus. Encore est-il merveilleux qu'une si grande quantité de fruits, de riz et de blé puisse pousser sur un sol qui ressemble autant à celui d'un désert, sol uniquement arrosé par un maigre cours d'eau salé, lequel prend sa source du côté de Maymène. Les habitants sont accoutumés au goût exécrable de cette eau; mais l'étranger, en été surtout, ne saurait la boire, et bien qu'elle n'engendre pas de vers comme celle de Bokhara, on lui attribue d'autres conséquences assez fâcheuses.

Le climat n'est pas en meilleur renom, s'il faut en croire un couplet persan dont voici la traduction :

L'eau d'Andkhoy est saumâtre, ses sables sont brûlants, ses mouches venimeuses ; il y a même des scorpions. Gardez-vous de vanter un tel pays, qui représente fidèlement les tortures de l'enfer.

Il y a quarante ans, Andkhoy était une ville florissante, renfermant 50 000 âmes, faisant avec la Perse un commerce considérable de ces belles toisons d'agneaux noirs, nommées en Europe astrakans.

Aujourd'hui elle comprend 2 000 maisons formant la ville proprement dite, 8 000 tentes, les unes placées dans les environs, les autres disséminées dans les oasis du désert. Sa population est d'environ 15 000 habitants, Turkomans de la tribu d'Aliéli pour la plupart, avec un mélange d'Ouzbegs et de quelques Tadjiks.

Le khan avait recommandé au kervanbashi de ne s'avancer qu'avec la plus extrême précaution, en raison des embuscades nombreuses dressées par les Turkomans. Mais les voyageurs ne s'inquiétèrent pas de cet avis officieux, la caravane ayant presque doublé d'importance pendant son séjour à Andkhoy.

Trois jours plus tard, elle arrivait à Maymène.

Dès que Vambéry vit la caravane installée au dehors de la ville, il se rendit au monastère d'un ichan nommé Eyoub, pour lequel hadji Salih lui avait donné des lettres de recommandation. Il avait le plus grand intérêt à s'assurer son appui, car il craignait de rencontrer ici un mollah nommé Khalmourad, avec lequel il avait eu à Constantinople des relations personnelles, et qui pendant quatre mois lui avait donné des leçons de turc *djagatay*.

Doué de facultés fort subtiles, le mollah n'avait pas tardé à deviner, même sur les rives du Bosphore, qu'il n'était pas un effendi de bon aloi. Puis, quand il sut qu'il voulait se rendre

à Bokhara, il lui demanda formellement de le prendre pour *cicerone.* Comme il ne manifestait à cet égard aucune intention bien positive, il était parti pour la Mecque. Vambéry lui savait le projet de revenir par Bombay et Kourratchie, et il redoutait fort de se retrouver en face de lui, fermement convaincu que, malgré les bontés dont il l'avait comblé, il était fort capable de le trahir, pour peu qu'il eût à ceci le moindre intérêt.

Toutes communications étant interrompues entre Maymène et Bokhara par les Afghans qui tenaient la campagne, il avait eu la bonne chance de ne pas être surpris dans la dernière de ces deux villes par un ennemi si capable de lui nuire; mais à Maymène il n'espérait pas une pareille chance, et c'était pour se mettre à l'abri, pour se procurer d'avance le champion dont il pouvait avoir besoin, qu'il voulait essayer de se concilier l'ichan Eyoub, personnage influent et respecté.

Au bout de trois jours, et lorsqu'ils furent un peu familiers l'un avec l'autre, Vambéry demanda à Eyoub des nouvelles de son homme.

« Eh quoi ! s'écria l'ichan avec l'accent de la surprise, tu as connu Khalmourad? La paix soit avec lui, et puissions-nous vivre de longs jours! Il a eu le bonheur de mourir à la Mecque et, en raison de l'amitié cordiale que je lui portais, j'ai recueilli chez moi ses enfants. Ce petit que voici (il montrait un jeune garçon de sept à huit ans) est un de ses fils. »

Vambéry fit cadeau à l'enfant d'un chapelet de verroterie, prononça trois bénédictions pour le salut de l'âme du défunt, et ses appréhensions si bien fondées se dissipèrent.

Mais le plus curieux de cette amusante aventure, c'est que le défunt supposé était parfaitement vivant. En effet, le mollah Khalmourad vint s'enquérir de Vambéry à Téhéran quelques semaines avant que ce dernier y fût rentré.

Située parmi les hauteurs, la ville de Maymène ne s'aper-

çoit qu'à la distance d'un quart de lieue; elle est mal bâtie, mal tenue; ses quinze cents maisons ne sont que des huttes d'argile, et son bazar, construit en briques, paraissait menacer ruine. Elle a de plus trois mosquées et deux médresses, les premières en terre battue, les seconds en terre cuite. Les habitants sont Ouzbegs, avec un léger mélange de Tadjiks, de Hératis, d'Indous et d'Afghans, sans compter une cinquantaine de familles juives. Ils revendiquent tous les mêmes droits, et les dissensions de race ou de religion paraissent leur être inconnues.

Maymène, comme place forte, trompa complètement l'attente de notre voyageur. La simple muraille qui entoure la ville, et les fossés de la citadelle, située à son extrémité occidentale, lui laissaient à deviner comment elle avait pu résister à l'artillerie que les Afghans avaient manœuvrée à l'anglaise, et braver tous les efforts de Dost Mohammed Khan.

Les remparts, faits de terre, ont douze pieds d'élévation sur cinq de large; les fossés ne sont ni très étendus, ni d'une extrême profondeur; la forteresse se dresse, il est vrai, sur un monticule escarpé; mais dans le voisinage il existe des sommets plus élevés encore, et du haut desquels une batterie ne mettrait pas longtemps à la réduire en cendres.

Il est donc probable que la force réelle de Maymène consiste plutôt dans la bravoure de ses défenseurs que dans l'importance des travaux qui la protègent.

Les produits de la contrée, amenés aux foires de Maymène, s'exportent à Hérat, à Kandahar, à Kaboul, en Perse, à Bagdad et jusque dans l'Inde. Ils consistent en chevaux d'un bon marché incroyable, en tapis et autres étoffes mi-parties laine de mouton et poil de chameau, apportés par les femmes turkomanes, en raisins secs, en graines d'anis et en pistaches.

Au bout d'une dizaine de jours, la caravane quitta Maymène pour se rendre à Hérat.

Plus on avançait, plus le pays se hérissait de montagnes : ramifications de la chaîne qui forme la ligne de séparation des eaux dans l'Asie centrale.

Au bourg de Fehmgouzar, on quitta le Turkestan pour entrer dans l'Afghanistan. De là on ne marcha plus que sous l'escorte de trente Djemshidis et en lançant, pour éclairer la marche, des vedettes sur toutes les hauteurs.

Vers le soir du second jour on entra dans une gorge étroite, porte de la belle vallée où la rivière Mourgab a creusé un lit à ses eaux vertes et limpides. C'est un défilé montagneux, dont la pente rapide et les étroites proportions rendent fort difficile à certains endroits le passage des chameaux.

On arriva à la Mourgab[1], dont, pendant une demi-heure, on suivit la berge pour trouver un gué, le courant, très violent, étant, sur beaucoup de points, encombré de blocs de pierres.

Enfin, on trouva un endroit favorable et le passage commença.

Les chevaux entrèrent les premiers dans la rivière, ensuite venaient les chameaux, et les ânes devaient fermer la marche. Or, on sait que ces animaux redoutent singulièrement de se mettre à l'eau et de poser le pied dans la boue. Vambéry crut donc indispensable de caser son havre sac, lequel renfermait ses manuscrits, dépouilles opimes de son voyage, sur le dos d'un des chameaux.

S'asseyant ensuite sur sa selle vide, il contraignit son âne à quitter le bord. Au premier pas que fit l'animal sur le fond rocheux du rapide courant, Vambéry comprit qu'il allait arriver quelque chose de grave. En conséquence il voulut descendre, ce qui était tout à fait inutile, car sa monture tomba

1. La Mourgab prend sa source vers l'est dans de hautes montagnes qui portent le nom de Ghur et coule ensuite au nord-ouest par Martshash et Pendjdeh, jusqu'à ce qu'elle se perde, aux environs de Merv, dans des plaines sablonneuses. On prétend qu'autrefois elle se jetait dans l'Oxus, mais cela paraît tout à fait impossible.

LA CARAVANE PASSANT A GUÉ LA MOURGAB.

presque aussitôt elle-même, à la grande hilarité des spectateurs groupés sur le bord ; puis, évidemment consternée, elle gagna l'autre rive par une inspiration dont son maître lui fut reconnaissant. Ce bain froid, pris d'un peu bonne heure dans les flots transparents de la Mourgab, n'eut rien que de très ennuyeux.

Faute d'habits de rechange, il fut obligé de rester pendant quelques heures enfoui sous des tapis et des sacs, attendant que le soleil eût séché ses vêtements, mouillés jusqu'au dernier fil.

La caravane campa près de la citadelle.

En dedans des remparts, on ne voit pas de maisons ; toute la population vit sous la tente.

C'est là que résident les khans ou chefs des Djemshidis.

Les Djemshidis, originaires de la Perse, prétendent descendre de Djemshid, que les Grecs nommaient Akéménès, et qui vivait, dit-on, huit cents ans avant Jésus-Christ. Rejetés depuis des siècles hors de leur berceau, ils vinrent s'établir dans la vallée de la Mourgab, où ils eurent à supporter des luttes longues et continues avec les hordes turkomanes. Aussi leur nombre a-t-il beaucoup diminué et ne comptent-ils plus aujourd'hui que huit à neuf mille tentes.

Ils ont pour leurs montagnes un attachement irrésistible. Et cependant leur condition est loin d'y être brillante : ils vivent dans la misère et les privations.

Par le costume, la manière de vivre, ils ressemblent aux Turkomans, et comme eux ils se livrent à de redoutables razzias. Leurs chefs sont aujourd'hui à la solde des Afghans ; mais leur fidélité est des plus précaires. Pour peu que le payement de leur solde souffre le moindre retard, les Djemshidis sont capables de se soulever d'un moment à l'autre. Ils n'admettent pas que le souverain de Hérat puisse avoir le moindre droit à leur obéissance.

En cet endroit, la vallée porte le nom de Bala-Mourgab

(Mourgab supérieure); elle s'étend des hautes montagnes appartenant aux Hézares, tribu de race mongole, jusqu'à Marshah (puits du serpent), ville habitée par des Turkomans Salors, où existent encore des ruines de pierre et des *munars* (tours et colonnes) qui remontent à une époque fort reculée.

On raconte qu'elle fut jadis le domaine des Djemshidis, qui, après en avoir été dépossédés pour un temps, ont reconquis depuis ce berceau de leur race.

Au sud-ouest de la forteresse, la vallée devient peu à peu si étroite qu'on pourrait, sans lui faire tort, l'appeler un défilé. La Mourgab s'y précipite en écumant avec un bruit de tonnerre, et c'est seulement au delà de Pendjdeh, où la rivière plus profonde modère son violent essor, que la vallée élargie s'étend d'un à trois kilomètres.

Quand Merv était debout, il a dû exister dans ces parages un degré de civilisation qui en rendait le séjour à peu près tolérable; mais les Turkomans y ont élu domicile; or la ruine et la désolation accompagnent partout leurs bandes sauvages.

La caravane resta quatre jours sur les bords de la Mourgab et dans le voisinage des ruines de la ville disparue de Merv.

Vambéry passa bien des heures à visiter, le long de cette rivière aux flots verts et limpides, les tentes groupées dans les environs. Avec leurs toits de feutre en lambeaux, elles offraient l'aspect le plus misérable.

Vainement il proposa ses verroteries, vainement ses bénédictions et ses souffles saints! Ces objets de luxe n'y étaient nullement requis : un morceau de pain eût été mieux venu. La religion elle-même n'a pas là grande influence.

Ne pouvant donc pas compter beaucoup sur son caractère de hadji ou de derviche, il dut renoncer à pousser ses excursions jusqu'à Marshab, et à visiter les ruines indiquées plus haut.

Pour quitter la vallée de la Mourgab, la caravane dut traver-

ser un défilé plus terrible encore que celui qui y avait donné accès. Elle passa près des ruines de Kalé-No, franchit, en quatre étapes, la haute chaîne du Khorassan et déboucha dans la plaine de Hérat, après avoir employé six semaines pour un trajet qui, dans des circonstances ordinaires, peut s'accomplir en vingt ou vingt-cinq jours.

Les taxes douanières avaient tellement ruiné les voyageurs, que les plus pauvres d'entre eux, Vambéry par exemple, avaient dû, pour les acquitter, vendre, à la porte de Hérat, leur misérable monture.

C'est au détour de la montagne de Khodja-Adoullah-Ansari [1], que l'on voit se déployer la vaste et riche plaine d'Hérat, avec ses nombreux canaux d'irrigation et ses groupes de villages. Elle manque d'arbres; mais son aspect fait comprendre qu'elle est hors du Turkestan, c'est-à-dire de l'Asie centrale dont Hérat est vraiment la porte ou la clef.

Hérat est la capitale du Khorassan oriental, État indépendant depuis 1749. Grâce à sa fertilité et à l'importance stratégique de sa capitale, ce pays a toujours été envié, attaqué et ravagé par ses voisins, qui s'en disputaient la possession.

La ville fut tour à tour prise par Gengis-Khan, par Tamerlan, qui en fit la capitale de son empire, par les Persans qui, en 1856, firent la conquête du Khorassan oriental, mais qui, l'année suivante, durent s'en retirer, sur les réclamations énergiques de l'Angleterre. Quand la caravane y arriva (1864), il y avait à peine deux mois que Hérat avait été pris et ravagé par les Afghans.

Hérat, qui existait, assure-t-on, déjà du temps d'Alexandre,

1. Le mot Ansari désigne Khodja-Adoullah comme étant Arabe et de cette tribu qui accompagna le Prophète dans sa fuite (hégire) de la Mecque à Médine, en 622. Cet homme vint, par Bagdad et Merv, mourir à Hérat, dont il est aujourd'hui le saint-patron. Dost Mohammed Khan s'est fait enterrer au pied de ce tombeau vénéré, et d'ici à peu de temps, il aura probablement éclipsé la gloire de ce vagabond; « ce qui sera juste, dit M. Vambéry; car Dost Mohammed peut être regardé comme le véritable fondateur d'une nation inconnue avant lui au reste du monde. »

renferme une population d'environ cent mille âmes. Elle est fortifiée et possède un grand nombre de bazars, de mosquées, de caravansérails, de bains, de fabriques d'étoffes de coton et de soie, de châles, de tapis, d'essence de rose.

Comme presque toutes les villes d'Orient, Hérat a des ruines anciennes et modernes, et, comme partout ailleurs, les premières sont de beaucoup les plus belles et les plus majestueuses. Ce qui reste des monuments érigés sur la Mosalla (place de la prière) remet en mémoire Samarkand, l'antique cité de Timour; les tours rondes que l'on rencontre isolément çà et là, rappellent les environs immédiats d'Ispahan; mais la ville et la citadelle, dans l'état où les vit Vambéry, constituaient un écroulement tel, qu'il est rare d'en trouver un pareil, même dans ce pays aux catastrophes colossales.

En entrant dans Hérat par la porte Arak, notre voyageur put constater les désastreux effets produits par le siège de 1863.

Les maisons devant lesquelles il passait, les ouvrages avancés, la porte elle-même ne présentaient plus qu'un monceau de décombres. Près de la porte Arak, à l'intérieur de la ville, est l'arche ou citadelle, que son élévation donnait pour but à l'artillerie afghane. Démolie presque entièrement, elle semblait vaciller sur sa base et montrait, comme autant de plaies ses portes et ses fenêtres dépouillées de leurs boiseries.

Ce détail rappelle la disette de combustible qui, pendant le siège, était devenue le principal fléau des habitants. Dans cette cage de maçonnerie, on voyait perchés quelques Afghans et quelques Hindous de méchante mine, dignes gardiens d'une ruine pareille.

A chaque pas, les signes de dévastation se multipliaient. Certains quartiers où la population n'était point encore revenue, étaient livrés à la solitude et à l'abandon le plus complet. Le bazar, ou plutôt sa partie voûtée, ce rectangle protégé par un dôme, témoin de tant de sièges qui l'ont laissé debout, subsistait à peu près seul dans l'état où il était avant

le siège de 1863. Ouvrage du règne du sultan Hussein-Mirza, il compte environ quatre siècles et mérite encore, malgré des ravages de toute espèce, l'admiration due aux belles choses. Autrefois il formait, dit-on, une rue entière allant de la porte Arak à la porte de Kandahar, construite par les Anglais et qui seule n'avait pas eu à souffrir du dernier siège. Les boutiques commençaient à s'y rouvrir, mais lentément; car le pillage qui avait suivi le siège avait découragé les commerçants les plus hardis.

Les premiers habitants de Hérat ont été des Persans qui ont peuplé le Khorassan, dont cette ville a été la capitale jusqu'à une époque récente.

Plus tard, les immigrations provoquées par Gengis Khan et Timour-Leng ont mêlé le sang touranien ou turco-tartare à l'iranien. De là les divisions du peuple en Djemshidis, Firouskouhis, Timouris ou Teïménis, qui désignent des races d'origine diverse, n'ayant d'unité nationale qu'au point de vue politique et dont est peuplée la vallée de Hérat.

Les Persans ou Iraniens, c'est-à-dire les Hératis proprement dits, occupant surtout l'enceinte fortifiée, se sont adonnés à l'industrie et au commerce, et les Afghans, qui s'étaient joints à eux avant la récente conquête, se sont si bien assimilés à eux qu'ils détestent leurs compatriotes, dont le joug récent leur paraît aussi insupportable qu'aux aborigènes.

La population d'Hérat offre, selon Vambéry, un échantillon intéressant de la vie orientale, un amalgame caractéristique de l'Inde, de la Perse et de l'Asie centrale, où l'empreinte de chaque peuple est encore plus nette que dans le bazar de Bokhara.

La foule, à vrai dire, n'existe réellement que du caravansérail Hadji Résoul à celui du No; mais, dans cet espace restreint, la diversité des races éblouit le regard : Afghans, Hindous, Tartares, Turkomans, Persans et juifs s'y pressent et s'y coudoient. L'homme du Kaboul s'y pavane, tantôt dans

son costume national (chemise longue, caleçon, vêtements de toile que le blanchissage ne fatigue pas), tantôt dans son uniforme de petite tenue : le plus souvent un habit rouge provenant des Anglais, et dont il ne se sépare pas volontiers, même pour dormir. Il le passe tout bonnement par-dessus sa chemise, sans abdiquer pour cela le turban pittoresque de ses compatriotes. D'autres, appartenant au *beau monde*, adoptent un costume à moitié persan.

On ne sort guère sans ses armes. Il est bien rare que n'importe quel habitant civil ou militaire n'ait pas, en entrant au bazar, de quoi frapper et de quoi se défendre. Pour être tout à fait à la mode, il faut se charger d'un véritable arsenal, deux pistolets, un sabre, un poignard, un khandjar, un fusil et un bouclier.

On ne peut mettre de pair, avec l'Afghan martial, que le Djemshidi aux allures turkomanes. Le Hérati couvert de haillons, le Hézare presque nu et le Timouri des environs s'effacent devant le représentant de la race conquérante. Tout ce qui entoure celui-ci prend les dehors de l'humilité la plus abjecte; mais jamais on ne vit haine et rancune pareilles à celles que nourrit l'habitant de Hérat contre ses oppresseurs.

Notre faux derviche aimait à promener ses regards sur la foule bariolée qui fourmillait dans certaines rues.

Les soldats afghans, revêtus de l'uniforme anglais, et qui, contrairement aux prescriptions du Coran, portaient quelquefois le shako, l'amenaient à penser qu'il était enfin arrivé dans un pays où le fanatisme n'était plus tout à fait aussi formidable, où il pourrait, moyennant quelques transitions habilement ménagées, se débarrasser de son déguisement. Quand il voyait ces militaires sans favoris et portant moustaches, ce qui passe, dans tous les pays musulmans, même à Constantinople, pour un acte d'apostasie, il éprouvait, malgré lui, l'espoir de rencontrer des officiers anglais dont il aurait

pu réclamer la protection. Mais il savait que les Orientaux ne sont jamais ce qu'ils paraissent être; il se trouvait encore à dix jours de la Perse et, se sentant toujours en danger, il dut garder ses haillons d'hadji.

Ses ressources financières étaient presque épuisées. Aux portes d'Hérat, il lui avait fallu se défaire de son âne, épuisé par le voyage et dont il n'avait obtenu que vingt-six francs, sur lesquels il eut à prélever la taxe de vente et le montant de quelques petites dettes. Il avait à peine de quoi se nourrir; de plus, les nuits étaient devenues glaciales et, quoiqu'il fût fait à une existence rigoureuse, il souffrait beaucoup d'être obligé de se coucher vêtu à la légère, dans une ruine ouverte à tous les vents et sur la terre nue. La Perse, comme nous l'avons dit, n'était qu'à dix jours de marche, mais il était fort difficile d'y arriver.

Il le comprit mieux encore en voyant partir pour la Perse tous les hadjis qui l'avaient accompagné depuis Samarkand et Kerkhi. Il restait seul avec son fidèle compagnon de Koungrad, Ishak, qui n'avait jamais un instant douté de lui ni des promesses qu'il avait faites relativement à l'accueil qui les attendait Téhéran.

Ce brave homme allait mendier chaque jour les aliments et le bois de chauffage indispensables; il préparait le repas du soir et refusait d'y prendre part en même temps que son compagnon, dans l'unique assiette qu'ils possédassent. Sous tous les rapports, Ishak était le type le plus intéressant qu'eût encore rencontré le courageux explorateur.

Dans le but d'assurer son retour vers l'Occident, Vambéry se ménagea une entrevue avec le prince régnant, Méhemmed Yakoub. C'était un jeune homme inexpérimenté, bien intentionné, mais tenu dans une sévère tutelle par son tuteur, le khan des Djemshidis.

Il résidait dans le palais et donnait chaque jour, de quatre heures à cinq heures, une audience publique.

Le jour de l'audience accordée à Vambéry, le prince, portant un uniforme à haut collet, accroupi, dans une vaste salle, sur un grand fauteuil placé près d'une fenêtre, regardait les troupes afghanes faisant l'exercice à l'anglaise dans une cour ombragée de grands arbres.

En entrant dans cette cour avec Ishak, Vambéry examina, pendant quelque temps, les manœuvres des soldats, dont la tournure était bien supérieure à celle de l'armée ottomane; puis il se dirigea vers la porte de la salle d'audience où se pressaient de nombreux visiteurs, des soldats, des suppliants de tout ordre.

S'ils lui livrèrent passage et le laissèrent tranquillement pénétrer dans le salon, il le dut à l'énorme turban dont il s'était coiffé (son compagnon avait fait de même), et à l'air d'anachorète qu'un fatigant voyage lui avait nécessairement donné.

Le prince était dans l'attitude décrite; son vizir siégeait à sa droite, et après lui, rangés le long du mur, se tenaient d'autres fonctionnaires et des mollahs de Hérat, parmi lesquels Vambéry vit aussi un Persan, Imamverdi-Khan, réfugié dans ces parages par suite de quelques peccadilles commises à Méshed.

En avant du prince, se trouvaient debout son chancelier et quatre ou cinq autres familiers.

Fidèle à son rôle de derviche, notre voyageur fit en entrant le salut ordinaire, et personne ne fut surpris de le voir, tout en s'inclinant ainsi, marcher droit au prince pour s'asseoir entre lui et le vizir, grand et gros Afghan, qu'il poussa du pied pour se faire place.

Ce procédé un peu leste égaya quelques-uns des assistants, mais leurs rires ne troublèrent pas son sang-froid. Il leva les mains pour réciter la prière d'usage, comme la loi le prescrit [1].

1. Cette prière est en arabe et conçue dans les termes suivants : — « Notre Seigneur Dieu, accorde-nous une place heureuse, car, en toute vérité, tu es le meilleur des quartiers-maîtres. »

Tandis qu'il prononçait la formule consacrée, le prince le regardait fixement au visage. Il avait l'air fort surpris, et au moment de l'*Amen*, alors que tous les assistants, imitant le geste du faux derviche, pressaient la main sur leurs barbes, il se leva brusquement de son fauteuil; puis, le désignant du doigt, il s'écria, moitié riant, moitié scandalisé :

« Par Dieu, je jure que vous êtes Anglais! »

L'assistance salua d'un rire éclatant cette saillie de l'Altesse royale. Mais le jeune homme ne se laissa pas distraire de l'idée qui le préoccupait; il s'élança de son siège pour venir regarder Vambéry de plus près, et battant des mains comme font les enfants après quelque joyeuse découverte :

« Que je sois votre victime! Dites-le-moi, voyons, n'êtes-vous point un Anglais déguisé? »

Son accent et son attitude étaient si naïfs, que Vambéry aurait voulu, pour beaucoup, ne pas le troubler dans son plaisir. Mais il avait à redouter la farouche intolérance des Afghans, et, prenant l'air offensé d'un homme qui veut mettre fin à une plaisanterie poussée trop loin :

« En voilà bien assez, lui répondit-il. Vous connaissez la maxime : Celui qui, fût-ce par plaisanterie, traite d'infidèle un vrai croyant, est lui-même un infidèle. Donnez-moi plutôt quelque chose en échange de ma bénédiction, pour que je puisse continuer mon voyage. »

Le sérieux de sa physionomie et la remontrance dont il venait de le régaler déconcertèrent complètement le jeune prince; il se rassit à moitié confus, et, s'excusant sur la ressemblance des traits du faux derviche avec ceux de tels ou tels Européens qu'il avait connus, il ajouta que jamais un hadji, venant de Bokhara, ne lui était apparu avec un visage comme le sien.

Vambéry répondit qu'il n'était pas un Bokhariote, mais un Stambouli; et lorsqu'il lui eut montré son passe-port turc, lorsqu'il l'eut entretenu de son cousin, le fils d'Akbar



« JE JURE QUE VOUS ÊTES ANGLAIS.

Khan, Djellal-ed-Din Khan, et de l'accueil distingué qui lui avait été fait en 1860, à l'époque où, revenant de la Mecque, il était allé visiter Constantinople et le sultan, l'attitude du vice-roi changea du tout au tout. Le passe-port fit le tour de l'assemblée, sans soulever la plus légère objection.

Le prince remit à Vambéry quelques *krans* (le kran vaut à peu près un franc) et lui enjoignit, en le congédiant, de lui faire des visites fréquentes, ordre auquel le faux derviche n'eut garde de manquer.

Cette amusante scène avait eu une issue heureuse; elle eut, en outre, la singulière conséquence de surexciter l'imagination des Persans et des Afghans et de leur faire croire que Vambéry avait à sa disposition des crédits ouverts pour une somme considérable; et cependant pas un d'eux ne lui aurait offert de quoi acheter un morceau de pain.

Vambéry se trouvait mal à l'aise dans cette malheureuse ville, où il ne rencontrait que des physionomies empreintes d'arrogance ou de terreur. Les journées lui semblaient d'une longueur mortelle.

Enfin il put se joindre à une caravane de deux mille individus, les uns pèlerins, allant visiter les tombes des saints chyites, les autres Afghans, venus de Kandahar et se rendant en Perse pour y vendre de l'indigo et des fourrures de Kaboul. C'était à ce dernier groupe que Vambéry était rattaché.

Cette caravane avait pour destination Méshed, capitale du Khorassan persan, distante de 264 kilomètres. Elle sortit de Hérat le 15 novembre 1863. Le chef des Afghans avait permis à notre voyageur de monter sur une mule légèrement chargée, dont il devait payer la location, comme si elle n'avait servi qu'à lui seul.

L'assurance ainsi donnée que sa pauvreté aurait un terme prochain mettait en doute la réalité du personnage pour lequel il s'était donné; mais elle augmentait la considération

qui l'entourait, au point qu'en approchant de Méshed plusieurs de ses nouveaux compagnons de route étaient déjà venus demander sa protection, soit auprès de l'ambassade de Constantinople, soit auprès de l'agent consulaire de la Grande-Bretagne.

A Kuhsoun, ville frontière du territoire d'Hérat, la caravane fut retenue deux jours pour l'acquittement des derniers droits que pussent exiger les Afghans.

Le deuxième jour, on aperçut un énorme nuage de poussière se dirigeant vers le village. On crut à une attaque de Turkomans et la consternation devint générale. Quand le nuage s'approcha, on vit une troupe nombreuse d'ânes sauvages qui, arrivés à quelques pas du village, s'arrêtèrent brusquement et, faisant volte-face, s'élancèrent à toutes jambes dans la direction du désert.

Après avoir traversé un territoire soumis aux incursions des tribus turkomanes, on arriva à Férimou, où, pour la première fois, on rencontra une population exclusivement persane. Enfin, le deuxième jour, Vambéry aperçut, avec une émotion facile à comprendre, le dôme doré surmontant la mosquée et le tombeau d'Iman-Riza. C'était Méshed, le terme de ses tribulations.

Méshed, capitale du Khorassan persan, comme nous l'avons dit, a une population de 50 000 âmes. Elle renferme beaucoup de mosquées, de médresses (collèges), de bazars, les superbes mausolées de l'iman Riza, d'Aroun-al-Raschid, le fameux khalife des *Mille et une Nuits*, de Nadir-Shah, l'un des plus glorieux rois de Perse, né à Méshed en 1688, tué par ses propres généraux, pendant une expédition contre les Kurdes, en 1747. Elle possède également d'importantes fabriques de velours et de pelisses et fait un grand commerce de caravane.

A l'époque où la visita Vambéry, elle était gouvernée par Mourad-Mirza, l'oncle du roi actuel de la Perse. Par son

indomptable énergie et sa constante vigilance, le prince avait diminué le nombre et le danger des incursions turkomanes et ranimé le mouvement et la circulation sur des routes peu à peu désertées auparavant. Aussi avait-il mérité le surnom de « l'Épée nue de l'empire [1]. »

Une demi-heure après son arrivée, Vambéry rendit visite au colonel anglais Dolmage, qui suppléait le prince gouverneur dans plusieurs fonctions importantes, et jouissait à Méshed de l'estime universelle.

Il était encore occupé dans ses bureaux quand on alla le chercher de sa part, en lui annonçant « un singulier derviche qui venait de Bokhara ». Il se hâta de rentrer, le contempla tout à loisir, et ne le reconnut qu'au moment où il prit la parole.

Sa chaleureuse étreinte et ses yeux pleins de larmes apprirent alors à notre voyageur qu'il venait de retrouver, non pas seulement un Européen, mais un ami.

Ce généreux Anglais lui offrit sa maison qu'il se garda bien de refuser, et c'est à son hospitalité qu'il dut de recouvrer en peu de temps ses forces épuisées par la fatigue du voyage. Elles revinrent assez vite pour qu'au bout d'un mois, nonobstant les rigueurs de l'hiver, il fût en état de s'acheminer vers Téhéran.

Pendant son séjour à Méshed, le colonel voulut bien aussi le présenter au prince gouverneur, qui l'accueillit avec beaucoup de cordialité. Durant plusieurs heures, ils causèrent de l'Asie centrale, que le prince paraissait connaître assez bien. Il l'amusa singulièrement en lui racontant comment l'émir de Bokhara, ce bigot et soupçonneux personnage, qui s'intitule lui-même, au grand scandale de tous les chyites, « le prince des vrais croyants [1] », s'était soumis à ses bénédictions apocryphes.

1. Entre autres éloges qui lui étaient prodigués, on s'accordait à dire « qu'un enfant, avec un vase rempli de ducats sur la tête, pourrait courir les grands chemins sans crainte et sans danger ». Cela sent l'exagération persane.

Le 26 décembre 1863, Vambéry se remit en route, sans se joindre à aucune caravane. N'ayant plus rien à redouter, il avait dépouillé ses haillons de derviche, repris le costume oriental, et partait seul avec son fidèle ami, le mollah Ishak. Bien armés tous deux, ils étaient montés sur des chevaux, appartenant à Vambéry, et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour la route, en fait de literie et d'objets de ménage. On était au milieu de l'hiver, et notre voyageur avait vingt-quatre étapes à parcourir; mais il entreprit joyeusement ce trajet où chaque pas le rapprochait de l'Occident, objet de ses plus ardentes aspirations.

Il dépassa successivement Abassabad, Meyandechd, Migam et Shahroud. Ces quatre stations, peuplées de colonies géorgiennes, il les franchit sans accident, quoique les Persans n'osassent aller de l'une à l'autre que sous la protection de l'artillerie. Postées, en effet, à l'entrée de la vaste plaine qui va se perdre dans les steppes du Turkestan, elles sont continuellement exposées aux attaques des Turkomans. Dans le but de neutraliser ces attaques, les habitants des quatre stations sont tenus d'entretenir en bon état et de défendre les routes qui les relient l'une à l'autre.

A Shahroud, Vambéry rencontra, au caravansérail, un Anglais de Birmingham, qui venait acheter des laines et du coton. Il l'accosta avec un *how do you do?* (comment vous portez-vous?) très correct. Le voyageur de commerce sembla stupéfait de cette interpellation amicale sortant de la bouche d'un individu coiffé d'un énorme turban et revêtu d'un costume oriental.

Il changea de couleur et, trois fois de suite, après avoir commencé sa phrase par le *Well, I*..... (Bien! je...) traditionnel en pareil cas, il resta bouche béante, ne sachant plus qu'ajouter.

1. *Emir-ul-Muminim*, titre que les chyites réservent exclusivement au prophète Ali.

Une explication sommaire ayant mis fin à son embarras, il s'empressa d'inviter à sa table Vambéry, qui passa avec lui une excellente journée, en compagnie d'un Russe fort instruit, représentant à Shahroud une importante maison de commerce de Saint-Pétersbourg.

Ce fut alors que l'excellent mollah Ishak commença à connaître la vérité sur la personnalité de son compagnon.

« Est-ce que vous arrivez de l'Inde par hasard? » demanda M. Longfield, le voyageur de commerce désigné plus haut.

Vambéry aurait eu du plaisir à irriter sa curiosité. Mais une longue journée de route l'avait tellement fatigué qu'il n'eut pas le courage de pousser jusqu'à une mystification. Il déclina tout bonnement ses noms et qualités à l'Anglais, qui, dans une grande joie, lui sauta au cou, ce dont le Tartare, qui l'avait toujours pris non seulement pour un vrai croyant, mais pour un derviche, ne fut pas médiocrement surpris.

La seconde occasion qui révéla à Ishak la véritable nationalité de Vambéry eut lieu sur la route de Téhéran.

C'était par une nuit où le vent du nord soufflait et où la neige couvrait tous les environs d'Ahuan, où notre voyageur et le mollah avaient trouvé un refuge dans la maison de la poste.

« Ayant bu mon thé, dit Vambéry, je commençais à sentir tous mes membres pénétrés d'une douce chaleur; mon pilau et ma volaille étaient presque prêts, lorsque je distingue, à travers les mugissements du vent, un galop de chevaux.

» A peine ai-je eu le temps de sauter de mon lit que déjà une cavalcade balaye la cour de ses évolutions rapides : on n'entend plus que le cliquetis des armes, les imprécations, les vociférations.

» En un clin d'œil, on arrive à ma porte, qui était naturellement fermée au verrou.

» — Ohé ! qui est-ce qui est ici ? Sortez de là, qui que vous soyez ! Voici la femme du Sipeh-Salar, généralissime et ministre de la guerre, une princesse du sang, qui arrive.



LE RETOUR SUR LA ROUTE DE TÉHÉRAN. (Page 169.)

Allons ! videz la chambre ! place ! place ! à la princesse ! »

» Le lecteur comprendra aisément que je ne pus pas ouvrir la porte immédiatement. Les gens de l'escorte s'informèrent au maître de poste, qui occupait la chambre où je restais coi, et apprenant que c'était un simple hadji, et encore un hadji sunnite, un hérétique, ils se mirent en devoir d'enfoncer ma porte à coups de crosses, en criant :

» — Or çà, hadji, détale vite, ou nous pilerons tes os en farine ! »

» Le moment était critique. C'est une triste plaisanterie que de se voir sommé de quitter un abri où l'on jouit d'une douce température, pour aller passer une nuit d'hiver à la belle étoile, par un froid intense.

» Pourtant ce fut peut-être moins la crainte des conséquences fâcheuses, que l'irritation de la surprise, qui fit naître en moi l'audace de résister. Mon Tartare, debout auprès de moi, pâlit. Je ne fis qu'un bond, et saisissant mon épée et mon fusil, je lui passai mes pistolets, en lui ordonnant de tirer à mon premier signal. Puis je me postai en face de la porte, fermement résolu à brûler la cervelle au premier qui entrerait.

» Mes faits et gestes avaient sans doute été devinés par mes assaillants de l'autre côté de la porte, car ils entrèrent en pourparlers.

» Bientôt je remarquai que l'élégance du langage persan dont je me servais leur faisait soupçonner que je n'étais pas un simple Boukhariote.

» — Mais qui donc es-tu? Tu n'es donc pas un hadji ?

» — Il est bien question de hadji ! leur criai-je. En voilà assez de cette injure. Je ne suis pas plus Boukhariote que Persan ; j'ai l'honneur d'être Européen, et je m'appelle Vambéry-Saheb. »

» Ma déclaration fut suivie d'un profond silence. Mes assaillants semblaient confondus. L'effet en fut encore plus grand

sur mon pauvre Tartare, qui apprenait alors, pour la première fois, des propres lèvres de son compagnon de voyage, le vrai titre de celui qu'il avait jusqu'alors regardé comme un véritable hadji sunnite.

» Pâle comme un mort, bouche béante, il me regardait fixement. Un coup d'œil que je lui lançai lui rendit le calme.

» Les Persans changèrent aussi de ton. Le mot d'Européen, terrible pour les Orientaux, produisait un effet électrique. Les injures furent remplacées par des expressions de politesse, les menaces par d'humbles prières, et, comme ils me suppliaient ardemment de laisser entrer deux d'entre eux, qui étaient les chefs de l'escorte, s'engageant à se contenter, pour les autres, de la grange ou de l'étable, j'ouvris ma porte à ces Persans tremblants.

» Les traits de mon visage les convainquirent de la vérité de mes assertions. Notre conversation devenait de plus en plus amicale, et, au bout d'une demi-heure, mes hôtes étaient étendus dans un coin de ma chambre, complètement enivrés d'arak et ronflant comme des tuyaux d'orgue.

» J'entrai alors avec mon Tartare dans des explications que ce brave mollah reçut à merveille. »

Vambéry mit dix jours pour se rendre de Shahroud à Téhéran.

Dans la soirée du 19 janvier 1864, il se trouvait à huit kilomètres de cette capitale, et, chose singulière, il s'égara dans l'obscurité, près du village nommé Shesh-Abdoul-Azim; si bien qu'après avoir cherché sa route dans toutes les directions, lorsqu'il parvint aux portes de la ville, il les trouva parfaitement closes et se vit contraint de passer la nuit dans un caravansérail éloigné seulement de quelques pas.

Ne se souciant pas d'être rencontré dans le costume bizarre qu'il portait encore, il traversa rapidement les rues de la ville et se rendit à l'ambassade turque.

Son protecteur, Hayder-effendi, avait été remplacé auprès

du shah, mais son successeur, Ismaël-effendi, accueillit le voyageur avec la plus extrême cordialité.

Comme, à Téhéran, on le croyait esclave ou mort depuis longtemps, son arrivée produisit une certaine sensation.

Il fut reçu officiellement par le shah. C'était alors Nasr-ed-Din.

« Le centre du monde, le très haut et très puissant maître de l'univers, » comme le nomment encore les Persans, se promenait, le lorgnon dans l'œil, dans ses jardins ; il était fort simplement vêtu d'un costume où les vêtements de dessous gardaient la coupe indigène, tandis que les extérieurs avaient le cachet européen.

Le shah s'informa de tous les princes indépendants que Vambéry avait visités. Comme le voyageur faisait allusion à leur insignifiance politique, le shah ne put s'abstenir d'une gasconnade politique qu'il glissa, en manière d'aparté, à l'oreille de son visir.

« Avec quinze mille hommes, nous aurions bien vite balayé tous ces gens-là. »

Il avait complètement oublié les lamentations auxquelles il s'était livré après la catastrophe de Merv [1].

A propos de Hérat, le shah s'enquit de l'état où il avait laissé la ville.

« Hérat, répondit Vambéry, n'est plus qu'un monceau de ruines, et les habitants continuent à prier pour la prospérité de la monarchie persane.

— Je n'ai aucun goût pour les villes ainsi saccagées », répondit le shah.

Cette réponse rappela à Vambéry le renard de la fable qui trouvait trop verts les raisins dont il ne pouvait pas s'emparer.

1. La désastreuse campagne de Merv, dirigée à vrai dire contre Bokhara, fut conduite par un courtisan favori qui portait le titre de *Khavvam ed-Doulet* (stabilité du royaume). Il faut uniquement attribuer le honteux échec des Persans et la victoire inexplicable des Tekkés à l'incapacité notoire de cet officier général.

A la fin de l'audience, le shah accorda à Vambéry, comme témoignage de sa faveur spéciale, l'ordre du Lion et du Soleil (ruban de quatrième classe), moyennant quoi il se vit obligé de rédiger pour le souverain un résumé de son voyage.

Le 28 mars 1864, jour anniversaire de celui où, l'année précédente, il avait commencé son voyage dans l'Asie centrale, Vambéry sortit de Téhéran pour se rendre à Trébizonde en passant par Tauris.

Il n'est pas besoin de dire combien ses sentiments différaient de ceux qu'il avait éprouvés l'année précédente. Alors, chaque pas le rapprochait des contrées barbares où il allait affronter d'inimaginables périls ; chaque pas, maintenant, le ramenait vers les pays civilisés et vers sa patrie.

Il ne resta que trois heures à Constantinople. De là, par Kustendje, il se rendit à Pesth, où il laissa Ishak qui, depuis Samarkand, ne l'avait pas quitté un seul instant.

Ce pauvre Khivite qu'il transplantait ainsi dans la capitale de la Hongrie, au lieu de lui laisser continuer sa route vers la Mecque, trouva bien le procédé un peu surprenant ; et Dieu sait tous les commentaires que lui inspira ce contretemps imprévu ; mais ce qui l'étonnait le plus, c'était le bon naturel des Frenguis qui s'abstenaient de le mettre à mort, contrairement à ses appréhensions, fondées, par analogie, sur ce qu'auraient fait, à leur place, les farouches indigènes du Turkestan, ses compatriotes.

Vambéry ne resta pas longtemps dans son pays natal. Il lui tardait de rendre compte de son voyage à la Société

Il envisageait les Turkomans à Merv comme Varus les Chérusques dans les bois de la Germanie. Mais, si le dédain était le même, le courage n'était pas égal; et notre Persan était trop lâche pour se faire tuer à la tête de ses troupes. Ajoutons qu'il n'avait pas affaire à un Auguste. Le shah s'écria bien : « Rends-moi mes légions ! » mais il se laissa apaiser par une amende volontaire de vingt-quatre mille ducats, et, malgré le déshonneur attaché à sa couardise, le général en question occupait encore en Perse un poste des plus élevés.

royale géographique d'Angleterre. Il arriva à Londres le 9 juin 1864, et il lui en coûta beaucoup pour se faire au brusque changement d'existence que lui imposait la différence des mœurs à Bokhara et à Londres.

« La puissance de l'habitude, dit-il, est véritablement merveilleuse. Bien que je fusse arrivé pas à pas et graduellement du maximum de la civilisation européenne au minimum de la civilisation orientale, toutes choses, dans mon nouveau séjour, semblaient m'apparaître pour la première fois, comme si mes notions antérieures de la vie qu'on mène chez nous étaient passées à l'état de rêve, et comme si ma transformation asiatique eût gardé seule quelque réalité. Il m'est resté de mes courses nomades une impression puissante et durable. Faut-il donc s'étonner si, de temps à autre, dans Regent Street ou dans les salons de l'aristocratie britannique, on me voyait m'abstraire dans mes pensées, ne songeant plus qu'aux déserts de l'Asie centrale, aux tentes des Kirghis et des Turkomans ? »

CHAPITRE V

LES RUSSES DANS L'ASIE CENTRALE

Au début de ce récit, nous avons donné, d'après Vambéry, quelques détails sur les mœurs et usages du Turkestan. Nous croyons devoir le terminer en résumant les impressions de notre voyageur relativement aux rapports mutuels des diverses tribus et à la situation politique de l'Asie centrale.

Au moment du voyage de Vambéry, et il en est probablement encore de même aujourd'hui, les relations des Turkomans à l'égard les uns des autres se résumaient assez fidèlement par ce proverbe arabe :

« A Roum (c'est-à-dire à Constantinople) sont les bénédictions du ciel ; à Damas la bienfaisance ; les sciences, à Bagdad ; mais dans le Turkestan on ne rencontre que les rancunes et la haine. »

Comme tous les peuples nomades de ce malheureux pays, les habitants des divers khanats vivaient dans un état continuel d'hostilités, que ne faisaient pas cesser même les dangers dont les menaçaient les Afghans au sud et les Russes au nord.

Les Afghans, coiffés du shako, le menton rasé, convertis à la tactique anglaise, n'étaient plus regardés, dans le Turkestan, que comme des apostats du mahométisme ; mais on

les respectait, parce qu'ils pouvaient mettre en ligne plusieurs milliers de soldats armés à l'européenne.

Quoique les Khiviens et les Khokandiens fussent les ennemis irréconciliables des Bokhariotes, ceux-ci, en dépit des révolutions survenues jusqu'alors, avaient conservé la prédominance qu'ils avaient déjà lors de l'introduction du mahométisme dans ces contrées ; Bokhara était considéré comme le berceau de la civilisation dans le centre de l'Asie.

Tous les khanats, même l'Afghanistan, ont toujours reconnu sa suprématie spirituelle. Ils exaltent l'instruction religieuse de la « noble Bokhara »; mais leur enthousiasme ne va pas plus loin; l'influence sacerdotale disparaît devant les intérêts particuliers.

Par sa position géographique et par ses tendances, l'Asie centrale n'a de rapports suivis qu'avec la Turquie et l'Inde, pour les pays les plus éloignés, et avec la Chine, la Perse et la Russie, ses voisines les plus immédiates.

Le fanatisme la sépare du polythéisme des Chinois et des Indiens comme du christianisme des Russes et des Anglais, ou de l'hérésie des Persans; théoriquement, il la rapproche des sunnites osmanlis de Constantinople. Pourtant, phénomène singulier! tous les sectateurs de Mahomet, depuis ceux qui ont le plus profondément pénétré dans l'Occident jusqu'à ces tribus à demi sauvages qu'on entrevoit à peine dans l'extrême Orient, Turcs, Arabes, Persans, Tartares et Ouzbegs, tous censurent ou raillent leurs propres vices, leurs défauts et leurs incapacités, autant qu'ils louent et célèbrent les vertus et les mérites des peuples non mahométans.

De Khiva, trois chemins, se rencontrant au nord de l'Étrek, conduisent en Perse par Astrabad ou par Achourada et Sari. Il n'y passait, au temps du voyage de Vambéry, qu'une ou deux caravanes venant annuellement de Khiva.

Deux autres voies mènent en Perse : l'une, directe, traverse par Hézaresp le désert de Sables noirs; la seconde, inclinant un peu à l'est, passe par Merv : toutes deux aboutissent à Méshed, mais elles sont interceptées depuis plusieurs années par les Tekkés.

Vers le nord, une route mène de Khiva à Koungrad sur le littoral méridional du lac Aral et sert de tête aux chemins que suivent les caravanes allant en Russie, soit à Astrakhan, soit à Orenbourg, d'où plusieurs riches négociants poussent chaque année jusqu'à Nijni-Novgorod et même jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Bokhara communique avec la Russie par Khiva au nord-est, ou directement au nord par une route qui franchit le désert des Sables rouges; à l'est, avec Samarkand, Khokand, villes russes aujourd'hui, et Kashgar dans le Turkestan chinois. C'est aussi de Bokhara que partent, depuis la victoire des Tekkés sur les Persans, presque toutes les caravanes dirigées vers le sud; celles-ci, pour éviter les Tekkés, suivent la route la plus fréquentée de beaucoup, par Karshi, Kerkhi, Andkoy, Maymène, Kalè-No et Hérat. Dans cette ville, les nombreuses caravanes se décomposent. Des voyageurs, les uns prennent vers l'est, allant dans l'Afghanistan ou aux Indes britanniques; les autres vers l'ouest, puis au nord, pour regagner Méshed. Quant à la route menant de Kerkhi à Péshavour par Belkh et Kaboul, les difficultés rencontrées dans les montagnes de l'Hindou-Koush sont telles, qu'elle est fort peu suivie.

En somme, et grâce au brigandage des Turkomans, les relations ne sont faciles que vers le nord, et tout naturellement c'est la Russie qui profite habilement de cette situation des choses.

Effectivement, la route la plus praticable vers le sud, celle de Hérat, outre les dangers plus ou moins grands qu'elle présente encore, est assujettie à toutes les exactions de gouver-

nements dont les premiers pas vers la civilisation ont été de substituer au pillage les taxes les plus onéreuses.

Au contraire, les Russes ont cherché à faciliter, autant que possible, des relations commerciales remontant à plusieurs siècles d'existence, avec les deux khanats de Bokhara et de Khiva, dont en 1863 ils occupaient déjà les frontières et dont ils connaissent les goûts et les exigences. Conséquemment, tandis qu'ils dominent les marchés du Turkestan, c'est à peine si les Anglais y ont quelque accès.

Sans doute, la distance d'Orenbourg sur l'Oural aux deux capitales n'est pas moindre que celle qui sépare ces villes de Kourratchie, située à l'embouchure de l'Indus. De ce port, où aboutissent les télégraphes et les chemins de fer anglais, il serait aisé d'aller par Péshavour à Kaboul; mais là se présentent les routes du nord que rendent si difficiles soit les obstacles naturels des passes de l'Hindou-Koush, soit les taxes énormes que perçoivent des pouvoirs peu éclairés sur leurs intérêts.

De ce qui précède, il résulte qu'à l'époque du voyage de Vambéry, le commerce des deux khanats de Khiva et de Bokhara se trouvait presque entièrement entre les mains de la Russie.

On peut affirmer, sans exagération, qu'il n'est guère dans l'Asie centrale de maison, voire de tente, où ne se trouve quelque objet manufacturé en Russie.

Le trafic le plus considérable est celui du fer fondu, employé principalement aux chaudrons et brocs qu'on importe de la Sibérie méridionale, plus spécialement des usines établies dans les monts Oural. Plus de trois mille chameaux sont employés pour ce seul article, par suite des transactions qui se font avec Bokhara, Tashkend et Khiva.

Après le fer fondu, viennent le fer brut et le bronze, les cotonnades russes, les batistes, mousselines, etc., les *samovars* ou grandes théières, les armes et la coutellerie. Le drap,

vu son prix élevé, n'a que peu d'acheteurs, et il est rare d'en trouver sur son chemin.

De Bokhara et de Karshi, les articles ci-dessus sont transportés, non seulement dans le reste du Turkestan, mais à Maymène, à Hérat et jusqu'à Kandahar et Kaboul. Ces deux dernières villes sont, il est vrai, plus près de Péshavour et de Kourratchie; mais les marchandises russes n'en sont pas moins préférées, bien que très inférieures à celles que l'Angleterre fabrique, et pour les motifs que nous avons indiqués plus haut.

L'Asie centrale n'entretient de relations politiques qu'avec la Turquie, la Perse, la Chine et la Russie.

Le sultan de Constantinople continue d'y être tenu pour le chef de la religion et pour khalife; de plus, comme les trois khans du Turkestan recevaient, au moyen âge, du khalife de Bagdad, leur suzerain, par manière d'investiture, une des grandes charges de cour, cet ancien usage est respecté encore maintenant. A leur accession au trône, ces princes se croient tenus de solliciter, par une ambassade extraordinaire qu'ils envoient à Stamboul, les distinctions honorifiques autrefois conférées à leurs prédécesseurs.

Le khan de Khiva revendique le rang de grand échanson; l'émir de Bokhara, celui de *reis* (gardien de la religion), et le khan de Khokand celui de connétable.

Ces fonctions de cour furent toujours tenues en haute estime, et les différents dignitaires remplissent régulièrement, une fois par année, les devoirs de leur charge. Mais le lien qui les rattache à Constantinople n'existe pas autrement et n'a pas d'autre résultat.

Les sultans n'exercent aucune influence politique sur les trois khanats. Il est bien vrai que, pour les habitants de l'Asie centrale, le nom de Roum (appliqué par eux à la Turquie) conserve le prestige et le rayonnement qui s'attachait jadis à celui de Rome, avec lequel ils l'ont identifié; mais les princes

ne paraissent pas dupes de cette illusion populaire, et ne reconnaîtraient pas volontiers la prédominance du sultan, si la Porte n'avait soin de joindre aux firmans d'investiture, aux « licences de prier », un cadeau de quelques centaines ou de quelques milliers de piastres.

Grâce à son voisinage, la Perse devrait servir à introduire dans l'Asie centrale les bénéfices de la civilisation moderne. Mais un mur infranchissable, celui de la religion, la sépare du Turkestan : comme nous l'avons dit dans les premières pages de ce livre, les Persans sont chyites et les Turkomans sunnites, c'est-à-dire orthodoxes. Les préjugés provenant de la différence des races contribuent à fortifier cette barrière. On comprend dès lors que l'influence de la Perse soit nulle dans l'Asie centrale. Elle est d'ailleurs très peu redoutée des Turkomans, qui affirment qu' « en donnant aux Persans une tête et des yeux (c'est-à-dire de l'intelligence), Dieu leur a refusé un cœur (c'est-à-dire du courage). »

Quant à la Chine, ses relations avec l'Asie centrale sont rares et insignifiantes. Jamais les Chinois ne s'aventurent jusqu'à Bokhara, et ils n'envoient aux « barbares musulmans » que des fonctionnaires subalternes.

« Il n'en est pas de même de la Russie, dit Vambéry, que nous devons ici citer textuellement. Depuis longtemps maîtresse des provinces qui bornent au nord les déserts du Turkestan, les besoins d'un commerce actif ont dirigé tout particulièrement l'attention de cet empire sur ce qui se passait dans les trois khanats, et motivé une série d'efforts à laquelle il n'existe d'autre issue que l'occupation définitive de tout leur territoire.

» Les progrès de la Russie, ralentis, à la vérité, par les obstacles naturels qui la séparent de ses futurs domaines, n'en sont peut-être que plus assurés. Seuls ces trois khanats manquent maintenant à l'immense royaume tartare que rêvait, au commencement du XVIe siècle. Ivan Vasiliévitch et qu'il avait

entrepris d'annexer à ses possessions russes. Il inaugurait ainsi un plan de conquête qui a été suivi, avec une ardeur silencieuse, par tous les monarques à qui la couronne est successivement échue depuis Pierre le Grand.

» Les princes et les peuples du Turkestan se doutent bien du danger qui les menace; mais ils se laissent endormir par l'insouciance orientale, que favorise une aveugle foi dans les dogmes d'une religion fataliste. Ils croient le Turkestan doublement défendu par le grand nombre de saints qui reposent sur son territoire, à l'ombre de la noble Bokhara, et par les immenses déserts qui l'environnent; mais ils devraient comprendre que là où passe une armée bokhariote allant à Khokand, rien n'empêche la marche d'une armée russe.

» A l'ouest de l'Asie centrale, par exemple sur la mer d'Aral et sur ses côtes, l'influence moscovite s'est considérablement accrue. Sauf l'embouchure de l'Oxus, toute la partie occidentale de la mer d'Aral est reconnue territoire russe. Sur cette mer elle-même sont entretenus, à l'heure présente, trois navires à vapeur auxquels le khan de Khiva permet d'avancer jusqu'à Koungrad[1]. Ils ne sont là, dit-on, que pour protéger les pêcheries; mais on peut, avec quelque probabilité, leur attribuer une autre destination, et personne ne doute, à Khiva, que les troubles récents de Koungrad, ainsi que les conflits, toujours plus fréquents entre les Kasaks et les Ouzbegs, ne se rattachent, de manière ou d'autre, à la présence de ces prétendus bateaux de pêche. »

Telle était la situation de l'Asie centrale au moment où

1. Si les vaisseaux russes ne remontent pas l'Oxus au delà de ce point, on ne doit l'attribuer qu'aux nombreux bancs de sable qui sèment d'obstacles, déplacés à chaque instant, le cours du grand fleuve. Je suis surpris que Burnes ait parlé si légèrement des facilités qu'il offre à la navigation. Selon des bateliers qui ont passé leur vie entière sur l'Oxus, et dont j'ai recueilli personnellement le témoignage, les bancs de sable changent si souvent de position, que la pratique et les observations de la veille deviennent inutiles dès le lendemain. (*Note de Vambéry.*)

Vambéry écrivait la relation de ses pérégrinations, c'est-à-dire en 1864.

La triste peinture qu'il fait de la barbarie et de l'affreuse tyrannie des khans du Turkestan eût été complète s'il avait pu pousser jusqu'à Kashgar, la capitale du petit Bokhara. On comprend qu'il s'en soit abstenu, le gouverneur de cette province ayant, quelques années auparavant, fait fustiger un voyageur russe et fait décapiter le savant allemand Schlagintweit.

On permettra à l'auteur de cet abrégé d'extraire les lignes suivantes d'un article publié par lui dans la *Revue moderne*. Elles viennent à l'appui des détails fournis par Vambéry sur ce qui est désigné par les géographes sous le nom de Tartarie indépendante.

« Le petit Bokhara est aujourd'hui une province chinoise. Il a été subjugué en 1775, à la grande terreur du monde musulman, chez lequel existe une tradition superstitieuse, à savoir que les Chinois conquerront un jour l'univers entier, et que ce sera alors la fin du monde.

» Jadis, les peuples de l'Orient se rendaient à Kashgar, attirés à la fois par son commerce, ses musiciens et ses danseuses. Mais le système exclusif des Chinois, système absurde qui ruine le commerce et l'agriculture, a fait déchoir cette ville de son antique splendeur. Autrefois le grand entrepôt de thé de l'Asie, elle est réduite aujourd'hui aux proportions d'une bourgade du Turkestan, et ne possède que trois bâtiments publics, une geôle, un poste de police et une douane.

» L'intervention chinoise a eu pour origine les discordes entre les deux branches de la famille Hodja, se prétendant issue de Mahomet et devenue souveraine spirituelle d'abord, puis temporelle du petit Bokhara.

» A partir de cette époque, Kashgar a sans cesse hésité entre les charmes de la législation chinoise — fustigation

appliquée en grande cérémonie et avec une cruauté raffinée — et les querelles intérieures qui suivirent les restaurations momentanées de la dynastie nationale.

» La courte et sanglante administration de Vali-Kan-Turia, en 1857, est une preuve manifeste de la loyauté tenace des Kashgariens envers la famille des Hodjas.

» L'abus de l'opium avait rendu Vali-Khan sujet à des paroxysmes de frénésie sauvage. L'objet de ses constantes préoccupations était l'érection, sur les bords du Kizyl, d'une pyramide de crânes humains, et, selon toutes probabilités, Schlagintweit[1] a été sacrifié dans le but de fournir le couronnement de cet épouvantable édifice. Des cages contenant les têtes des victimes plus humbles du tyran bordaient la route conduisant à la ville.

» Il est difficile de tenir maison à Kashgar, dit un chant populaire, quand le foin coûte douze pauls la botte ; mais il est plus difficile encore de garder sa tête sur ses épaules. »

» Vali-Kan était possédé de la nostalgie du meurtre ; il ne se trouvait complètement heureux que lorsqu'il faisait ou voyait couler le sang.

» Un armurier vient un jour au palais, accompagné de son fils, présenter des sabres à l'examen du khan. Naturellement, en sa double qualité de fabricant et de négociant, il en fait valoir la trempe.

» — Essayons, dit Vali ; et d'un revers il fait voler la tête de l'enfant.

» — Certes, s'écrie le moderne Cambyse, voilà une lame excellente ! Qu'on donne à cet homme une pelisse d'honneur !

» Un concert a lieu au palais. Tout à coup le khan demande

1. Voyageur allemand, célèbre par ses explorations en Asie, particulièrement dans la chaîne de l'Himalaya. Cette chaîne est située sur les limites de l'Hindoustan et du Thibet, depuis le fleuve Kashgar à l'ouest, jusqu'aux frontières de la Chine à l'est, sur une longueur de 2 500 kilomètres ; sa plus haute cime est le mont Shamalari, auquel on donne 9 000 mètres.

à grands cris le bourreau; ce dernier venu, il lui désigne un chanteur qui s'était permis de bâiller, et une nouvelle tête est aussitôt ajoutée à la pyramide. »

Heureusement pour la civilisation en général et pour la régénération du Turkestan en particulier, la Russie s'avance lentement mais sûrement sur les plateaux de l'Asie centrale. Nous disons heureusement, car, en assumant une sorte de souveraineté sur ces contrées, la Russie contracte l'obligation d'effectuer tout ce que n'ont pas fait les nombreuses générations de souverains indigènes.

En 1863, c'est Vambéry qui nous le dit, les avant-postes russes, appuyés par une chaîne non interrompue de forts et de murailles, s'étendaient seulement jusqu'à Kalè-Réhim, station située à 42 kilomètres de Tashkend, ville importante qui peut être considérée comme la clef de l'Asie centrale.

Depuis cette époque, les évènements ont marché vite.

En 1864, la Russie avait pris Tashkend; en 1865, elle avait occupé tout le khanat de Khokand, aussitôt organisé en gouvernement russe; à la fin de 1866, la mer Caspienne et le lac d'Aral étaient des eaux russes, sillonnées en tous sens par les navires armés des Russes, dont le littoral les enveloppait, excepté les extrémités méridionales, dominées déjà par des stations navales russes; enfin, le 27 mai 1868, Samarkand, la seconde ville du Bokhara, était définitivement occupée par les troupes du tzar, placées sous le commandement du général Kauffmann.

Pour justifier ces empiètements, la Russie invoque les incursions des Bokhariotes sur son territoire. La raison du plus fort est toujours la meilleure — maxime vieille comme le monde et qui recevra toujours son application.

Si la Russie en profite, la cause de la civilisation en profitera également. C'est une compensation. Et elle ne s'arrêtera

pas dans sa marche en avant, Bokhara n'est qu'à cinquante lieues de Samarkand !

Dans un avenir peu éloigné, l'Europe apprendra sans doute que la Tartarie, jadis indépendante, ne doit plus être considérée que comme une province de l'empire russe. Le testament de Pierre le Grand[1] aura ainsi reçu son exécution, à peu de chose près; presque rien, en effet : Constantinople !

1. Pierre Ier, né en 1672, monté sur le trône en 1682, mort en 1725, peut être considéré comme le véritable fondateur de l'empire russe, qu'il affranchit, agrandit et civilisa. Il enleva à la Suède la Livonie, l'Esthonie, la Carélie et l'archipel d'Aland (1710-1714); à la Perse, les provinces de Daghestan, Chirvan et Derbent (1723). Pendant ces guerres, il ne cessait de s'occuper de ses grandes réformes : il améliora la justice, la police, fit rédiger un code, créa une marine, encouragea les manufactures, établit en place du patriarcat le saint synode qui fait du tzar le chef de l'Église russe, institua une Académie des sciences, fonda Saint-Pétersbourg (1703). En 1721, à la suite de la paix de Nystadt, conclue avec la Suède et qui lui garantissait toutes ses conquêtes, le sénat et le clergé lui décernèrent les titres d'*empereur*, de *père de la patrie* et le surnom de *Grand*. Il laissa un *testament politique* où est tracé le plan le plus hardi pour l'extension de l'empire russe en Europe (adjonction de la Turquie) et en Asie. Ce testament de Pierre le Grand n'a cessé de diriger la conduite de ses successeurs.

FIN

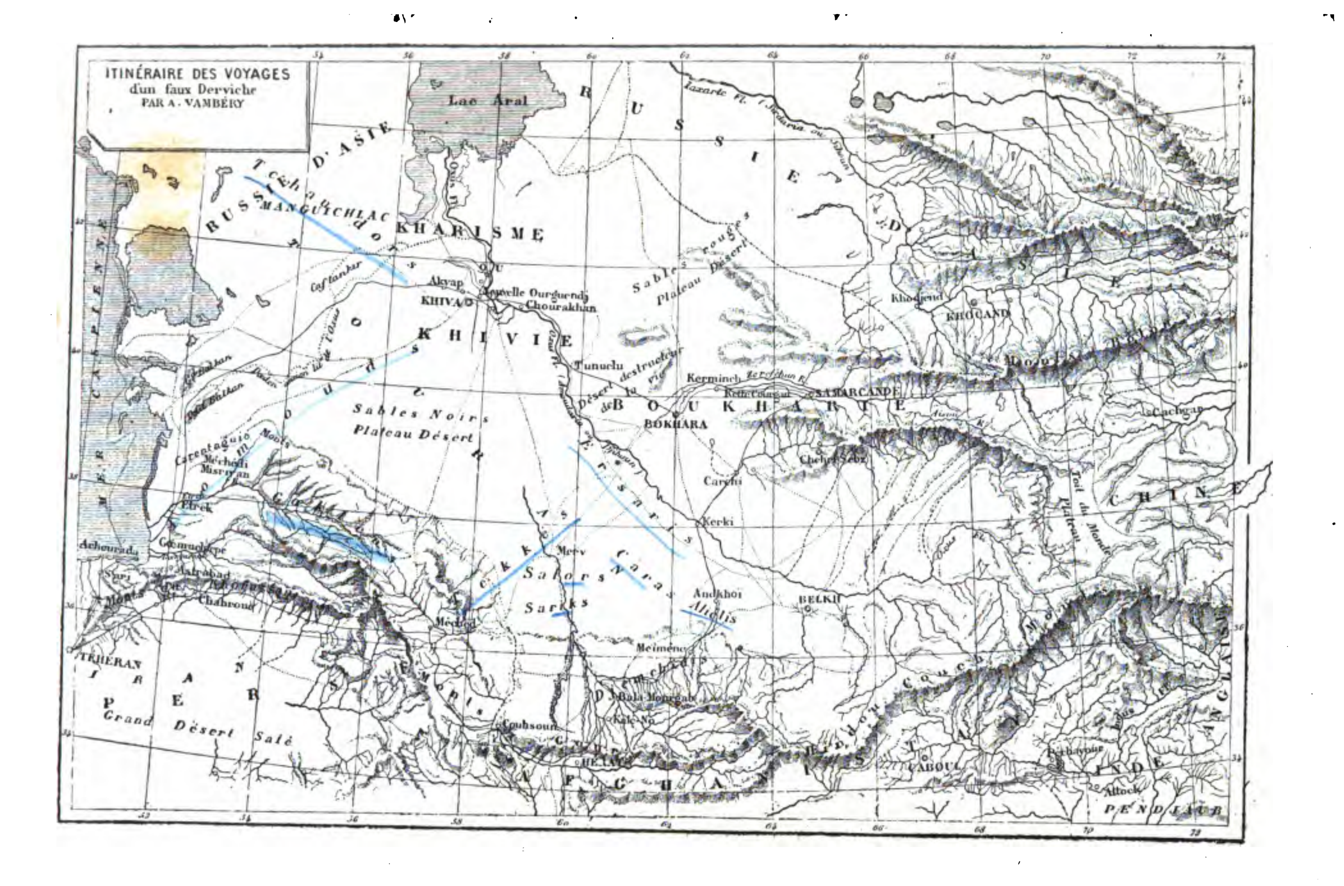

ITINÉRAIRE DES VOYAGES
d'un faux Derviche
PAR A. VAMBÉRY
Lac Aral
RUSSIE
RUSSIE D'ASIE
MANGUICHLAC
KHARISME
Akyap
KHIVA
Nouvelle Ourguendj
Chourakhan
KHIVIE
Sables Noirs
Plateau Désert
Sables rouges
Plateau Désert
Tunuclu
Kerminch
SAMARCANDE
BOUKHARIE
BOKHARA
Carchi
Kerki
Chehri Sebz
Khodjend
KHOCAND
Cachgar
CHINE
Toit du Monde
Plateau
Merv
Salors
Sariks
Cara
Andkhoi
BELKH
Meimene
Bala Mourgab
Kale No
Kouhsoun
HERAT
Méched
Achourada
Etrek
Carentaguio
Méchedi
Misrnan
Astrabad
Chahroud
TEHERAN
PERSE
Grand Désert Salé
AFGHANISTAN
CABOUL
Pechayour
INDE
Attock
PENDJAUB
INDE ANGLAISE
Oxus Fl.
Iaxarte Fl.
MER CASPIENNE

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.







